

# Le Maelstrom

Copyright © 2006 Emmanuelle Boudaliez,



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Édition du 31 décembre 2007  
([www.shantighar.org](http://www.shantighar.org))

*Agir, c'est développer l'être par l'acceptation de l'effort, de la souffrance, par le renoncement.*

*Paul Ricœur*

*Toute action qui n'est pas l'acceptation de la douleur n'est pas l'action.*

*Paul Ricœur*

*La crainte ne subsiste pas avec la charité et la charité parfaite chasse la crainte.*

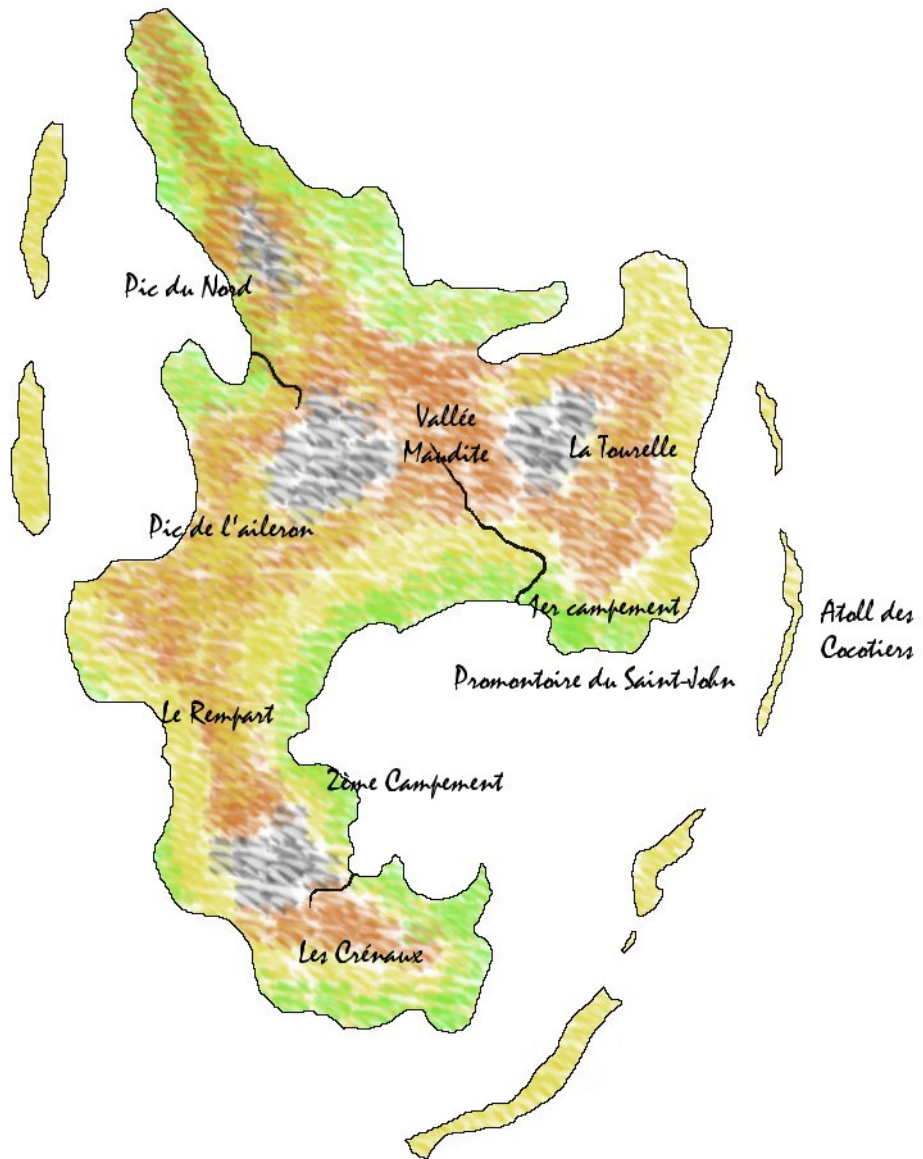
*I Jean (IV-18)*

*Un incroyant qui aime est plus proche de la vérité qu'un croyant qui n'aime pas.*

*Gilbert Cesbron*

*Sois prêt à mourir pour témoigner de ce qui donne un sens à ta vie.*

*M.K. Gandhi*



Carte de Nedeleg Island

# Chapitre 1

James Larkin était inquiet. Il l'était depuis quelques semaines et le fait d'être en mer n'arrangeait rien, loin de là. Jusqu'alors, il ne s'en était ouvert à personne, pas même à son fidèle second et ami. Il avait trop peur d'être accusé de sénilité précoce, de pusillanimité, d'incompétence. Puisque, après le naufrage du *Golden Star*, on lui donnait une seconde chance en lui confiant le commandement du *Saint-John*, il ne pouvait se permettre d'émettre la moindre objection, de faire la moindre erreur, de paraître indécis. Et pourtant, Dieu savait par quelles affres il était passé quand Taylor était revenu bredouille, jour après jour, de sa quête d'un équipage correct. Aucun marin n'était intéressé par ce voyage : dès que les mots «passager», «enfants» étaient prononcés, les candidats s'évaporaient. Comment les blâmer ? Le capitaine lui-même ne voyait pas d'un bon œil ce voilier transformé en pensionnat et en infirmerie dès qu'ils seraient en mer. Peu avant le départ cependant, l'équipage s'était constitué, par le bouche à oreille. Ceux que ni le second, ni James Larkin n'auraient considéré trois semaines plus tôt furent acceptés de grand cœur. Il n'était plus possible de faire les difficiles. Il en allait de leur réputation. Ce fut ainsi que Burton, Owen, Smith, Evans, Jackson, Joyce et Stuart embarquèrent sur le *Saint-John*, Owen, le dernier, la veille de l'appareillage. L'avenir dirait ce qu'ils valaient comme marins.

A ces soucis inhérents à la charge d'un capitaine s'ajoutait le violent conflit qui avait secoué la famille Le Quellec après la proclamation des résultats et auquel il ne pouvait rester insensible puisqu'il l'engageait doublement, en commandant du voilier et en ami. Yannick et Gwénaél, furieux et désespérés de cette catastrophe tant redoutée qui s'était abattue sur eux, avaient très irrespectueusement accablé leurs parents de reproches cinglants et s'étaient montrés odieux. Yves et Marie avaient courbé la tête sous l'orage. Ils comprenaient leur colère. Ils avaient déjà présenté leurs excuses qui ne réparaient en rien le mal qu'ils avaient involontairement fait, croyant avoir agi pour le mieux de leurs garçons. L'attitude sombre et digne d'Emmanuel qui ne leur avait fait aucun reproche et qui au contraire les avait réconfortés les avait peiné bien davantage que les excès de langage de ses frères. L'enfant était blessé en profondeur, ils le savaient : à la difficulté de retrouver Ismaël dans on ne savait quelles conditions se greffait celle de devoir vivre plusieurs semaines avec des compagnons pour certains très indésirables. Pour y répondre, Emmanuel demanda l'autorisation de se joindre à l'équipage avec Yannick. Ce serait un remède très efficace contre leur chagrin. Les parents n'élevèrent aucune objection même si, au début des préparatifs, il avait été clairement établi qu'ils seraient des passagers. Accorder leur demande était une manière de faire amende honorable. James Larkin, qui

avait aussi son mot à dire, accepta de grand cœur. Avec un équipage qu'il ne connaissait pas et dont certains membres lui paraissaient sujet à caution, il appréciait de pouvoir compter sur deux sujets sérieux.

Les côtes australiennes disparaissaient dans la brume estivale. De nombreux bateaux croisaient à l'entrée de la baie qu'ils avaient quittée quelques heures plus tôt. Droit devant, l'océan était désert. Grâce à une belle mer, des vents portants, le *Saint-John* portait toute sa toile pour ce premier jour de navigation. Le capitaine, debout sur le pont, laissa errer son regard sur le pont avant de se poser sur le timonier à quelques pas de lui. Emmanuel, l'œil rivé au compas, semblait ne faire qu'un avec le bâtiment qu'il gouvernait. Son bâtiment. Quelle joie devait être la sienne d'être à ce poste de responsabilité ! James Larkin, une fois de plus, sentit son cœur battre plus fort en considérant ce tout jeune adolescent à la personnalité déjà si affirmée qu'il avait connu dans la fragilité de ses sept ans endeuillés et solitaires. Le garçon évoluait dans la ligne de ses débuts, volontaire, avide de tout découvrir, aussi rigoureux pour lui qu'indulgent pour autrui, attentif aux détresses secrètes, une sensibilité avant d'être une intelligence. Il restait extrêmement longiligne, très grand pour son âge – il dépassait Yannick –, avec une finesse et une grâce que d'aucuns, d'un ton méprisant, qualifiaient d'« aristocratique » mais qui dissimulaient une robustesse et une endurance à toute épreuve. Qu'il en fût conscient ou non – il était probable qu'il ne l'était pas, n'ayant pas de temps à perdre en futilités –, il ne se fondait pas dans la masse, il s'en dégageait naturellement. Le capitaine, porté à la rêverie, songea à ce passé inconnu, à ces trois années, de bonheur sans doute, tragiquement achevées par ce qui aurait dû être un assassinat et qui n'avait été qu'un enlèvement suivi d'un abandon. D'où venait l'enfant ? Était-ce le fait qu'il fût métis qui lui avait valu cette condamnation à mort ? Il n'aurait sans doute jamais de réponse. Qu'en pensait-il ? Il avait lu la lettre de Douglas. Il connaissait donc officiellement les circonstances de son arrivée sur le *Lady Helena*. Il savait que ses parents vivaient de par le vaste monde, sans doute blessés, meurtris, brisés par la mort de leur fils. Où ? En Bretagne, là où il avait été abandonné ? Ou dans quelque autre endroit ? Comment le découvrir ? Il n'avait jamais ouvert la bouche de ce sujet délicat. Or, le silence, chez lui, n'était jamais signe d'indifférence ou d'oubli, bien au contraire. D'autant plus que sa situation n'était pas de celles qui s'évacuent par la seule force de la volonté. Nul doute que certains jours, il devait être très difficile de se trouver une vraie identité. Mais dans la vie courante, il se comportait de plus en plus comme un garçon normal : ne venait-il pas d'avouer, sans l'ombre de contrition, qu'il avait embarqué clandestinement Murali, son beau chat gris aux yeux bleus, auquel le liait une tendresse particulière. James Larkin s'était amusé de cette gaminerie qui ne prêtait pas à conséquences et qui convenait mieux à son âge que ce comportement austère qui restait pourtant le sien le plus souvent tant était puissante la force de l'habitude et de l'enseignement des années passées. Si Ismaël vivait toujours sur son île, s'il n'avait pas perdu la tête à cause d'un isolement total, quelle allait être sa réaction en découvrant un homme presque fait là où il avait laissé un charmant bambin ? Leur amitié résisterait-elle à cette confrontation ?

Avec un petit soupir, James Larkin détourna les yeux. Le pont était étrangement désert après l'animation du départ. Gwénaél, solitaire et ne regrettant certainement pas de l'être, jouait aux osselets aux pieds du grand mât, toujours aussi blond, aussi bouclé que lorsqu'il l'avait vu à Ti-Ar-Mor pour la

première fois. De tempérament, il ressemblait bien plus à Emmanuel qu'à Yannick. C'était sans doute pour cela qu'il ne frayait pas avec l'unique survivant du groupe de ses camarades, tous dans leur cabine à souffrir du mal de mer. Le capitaine avait appris par Yannick, toujours bavard, que le grand garçon maussade avait été la cause de la violente révolte d'Emmanuel le jour de la distribution des prix, bien plus que l'annonce de la présence de Maximilien de Hautefort. Faire une croisière avec le jeune noble n'offrait pas une perspective idyllique mais elle était acceptable. Par contre, devoir subir Dominique Williams plus de vingt-quatre heures dans un espace aussi restreint qu'un voilier était un supplice auprès duquel ceux de l'enfer n'étaient que de simples plaisanteries. James Larkin ne put s'empêcher de taxer Yannick et Emmanuel d'exagération. Qu'il y eût inimitié pouvait se concevoir. Mais à ce point ! L'aîné des Le Quellec, devant son scepticisme, se chargea de lui expliquer, bien en détail, toute la genèse de l'histoire : Dominique, orphelin, estimait que son ennemi possédait tout ce dont il était dépourvu, une famille riche, une vive intelligence, un aspect physique attrayant qui le rendait d'emblée sympathique au regard des autres. Aussi le musicien catalysait-il sa haine, son aigreur et sa jalousie.

Le capitaine écouta ce récit sans rien manifester, Yannick ne semblant pas voir l'ironie de la situation qui, elle, n'échappait pas à l'adulte. Comme il était facile de porter de faux jugements sur les personnes ! Comme certaines détresses peuvent rester cachées ! Cette conviction l'amena à songer à la famille Di Napoli dont le *Saint-John* transportait en ce moment même l'unique rejeton, seul survivant de cinq enfants morts en bas âge. Paolo, le père, malgré ces coups du sort, rayonnait d'une joie communicative. Il avait connu les pires difficultés, l'exil, la faim, la maladie, la misère. Il s'était constamment relevé, parcourant le monde avec sa femme, accroché à la vie, batailleur dans la plus noble acceptation du terme. Le courage ne lui faisait jamais défaut. Il était arrivé à Sydney au hasard de ses pérégrinations. Il acceptait tous les travaux, même les plus ingrats. Pendant deux mois – c'était ainsi que James Larkin l'avait rencontré –, il avait été employé à des travaux de menuiserie à bord du voilier. S'il n'avait pas accepté d'être enrôlé dans l'équipage, c'est qu'il n'imaginait pas ne pas rentrer dans son foyer tous les soirs. Son fils Luigi, alors âgé de neuf ans, avait hérité de ce bel optimisme. Il se savait pauvre d'argent et riche d'amour. Il ne mangeait pas toujours à sa faim et parfois, avant d'aller à Saint François Xavier, il aidait sa mère à terminer les ouvrages de couture qu'elle faisait à domicile. Ses résultats scolaires étaient catastrophiques mais professeurs et camarades l'aimaient pour sa gaité et sa bonne volonté, sans soupçonner le dénuement dans lequel il se retrouvait le soir, après les cours. Seul le père Forristal en était informé. Il était dépositaire de beaucoup de secrets de cette nature.

Autre enfant, autre existence, autre fardeau invisible. Morgan Kennedy, l'antithèse de Luigi, était issu d'une famille qui, en se lançant dans la ruée vers l'or de 1851, puis l'industrie, avait amassé une fortune considérable. L'argent coulait à flots. Les parents possédaient un somptueux hôtel particulier dans lequel tous les objets étaient des pièces de musée. Ils faisaient venir leurs vêtements de Paris, leurs chevaux d'Arabie, leur marbre d'Italie. Leur yacht avait été construit à Baltimore et servait à madame Kennedy qui aimait plus que tout parader et donner des bals. Dans ces conditions, un petit garçon de onze ans quand les aînés en avaient dix-neuf et vingt et songeaient à un beau mariage la gênait considérablement. Une bonne école comme Saint François Xa-

vier la déchargeait des problèmes matériels. Durant les vacances, elle envoyait son fils dans leur propriété de campagne, sous la garde d'un précepteur et d'une femme de chambre. Morgan faisait de l'équitation sur un très coûteux pur-sang, brutalisait les animaux, rudoyait le personnel à son service, s'empiffrait de tout ce qu'il pouvait trouver à manger mais ne voyait guère ses parents qui, constatant sa méchanceté grandissante et son obésité galopante, se félicitaient d'éloigner cet indésirable de leur cercle de relations. Passer deux mois sur un voilier lui apparut comme une aube nouvelle dans une existence désespérément morne. Plumer un albatros au lieu d'une vulgaire poule présentait un intérêt absent des derniers supplices réservés aux volatiles de la basse cour. Et puis, il ne serait pas seul. Il aurait des camarades de son âge. Pour une fois, il ne serait pas différent. Du moins à bord. Car au moment du départ, il avait cruellement ressenti l'indifférence de ses parents à son égard : ni son père, ni sa mère n'avaient cru bon de venir jusqu'au quai lui adresser un signe d'adieu.

Le dernier passager, Michael Clarke, était fort heureusement un garçon sans histoire, un peu falot, un peu indolent, élève moyen, d'une famille normale, qui ne se distinguait en rien des autres. Il se réjouissait de la chance qui lui était donnée et était déterminé à en profiter pleinement.

Le capitaine, au dîner, ne trouva autour de sa table que la moitié des effectifs : les trois Le Quellec, fidèles au poste et Dominique Williams, ce qui lui donna très vite l'occasion de s'apercevoir que les propos de Yannick n'avaient pas été du simple parti pris. L'aîné des passagers n'hésita pas à insulter James Larkin qui lui refusait du vin. Les trois frères, à cette attaque, se levèrent d'un seul mouvement.

– Assis ! ordonna le capitaine de son ton de commandement. Monsieur Williams, sachez qu'ici, c'est moi le maître et qu'en ce qui concerne la boisson, la règle est la même pour tous !

– Vous me prenez donc pour un enfant ? rugit l'adolescent en se redressant de toute sa forte carrure pour bien prouver qu'il ne fallait pas l'assimiler à ce qu'il n'était pas.

James Larkin en avait vu d'autres. Il répliqua vertement :

– Pour un blanc bec qui n'est pas encore assez vieux pour que j'hésite à lui enseigner les bonnes manières ! Si vous n'êtes pas content de votre sort, je me ferai un plaisir de retourner à Sydney vous y déposer. Profitez-en, nous n'en sommes pas encore très éloignés. Dîtes vite et j'exécute !

Il s'était levé à son tour, prêt à monter sur le pont mettre sa menace à exécution. Ne sachant pas s'il était vraiment sérieux ou pas, Dominique eut la sagesse de ne pas chercher à le vérifier. Il n'était pas assez fou pour se priver d'un voyage unique dans sa vie. Avec un grognement qui devait être pris comme une déclaration de soumission, il se remit à manger sans regarder personne. James Larkin se rassit en souriant aux trois frères qui le considéraient avec inquiétude. Rassurés par son clin d'œil victorieux, Yannick et Gwénaél se détendirent presque aussitôt. Seul Emmanuel resta sombre, attristé par l'incident.

– Joue nous donc un peu de piano pour le dessert, suggéra le capitaine, connaissant bien un infailible moyen de déridier son moussaillon.

– Ah non ! aboya Dominique en tapant du poing sur la table. Pas de musique. Comme si cette cacophonie ne suffisait pas à la pension !

– Au moins, ici, tu as la ressource de monter au sommet du grand mât. De là-haut, je peux t'assurer en toute sincérité que tu n'entendras rien. C'est

quand même plus facile pour toi de monter que pour moi de hisser le piano là-haut !

Yannick et Gwénaél cachèrent leur visage dans leur serviette pour ne pas irriter davantage leur camarade par une hilarité déplacée. James Larkin, l'œil pétillant de malice, s'absorba dans l'allumage de sa pipe.

Dominique Williams chercha frénétiquement comment répondre à cette remarque. Mais elle avait été faite d'une voix si innocente, avec une conviction si tranquille qu'il ne trouva rien à dire. Il s'éclipsa sans un mot tandis que résonnaient les premières notes d'un Nocturne de Chopin.

Avant de se coucher, les trois frères montèrent sur la dunette, n'ayant pas envie de perdre cette première soirée à bord. D'ailleurs, Gwénaél n'avait aucune envie de rejoindre la cabine qu'il partageait avec Luigi, l'enfant vomissant et gémissant dans les affres d'un vrai mal de mer. Il faisait encore doux malgré l'obscurité qui était tombée et les huit nœuds que filait résolument le petit voilier. Les garçons s'accoudèrent à la lisse, à peu de distance du timonier. Conversant toujours en français lorsqu'ils étaient ensemble, ils ne redoutaient pas que leurs conversations soient surprises par d'autres.

– Quel idiot, ce Dominique ! s'exclama Gwénaél rageur. Il va nous gâter notre voyage !

– Nous ne lui laisserons pas cette chance, rétorqua Yannick avec assurance. Tu as vu comment Emmanuel lui a cloué le bec ! Et le capitaine aussi ! Il va bien voir qui commande à bord !

– N'empêche qu'il me fait peur ! grommela le benjamin.

– Tu n'as rien à craindre, le rassura Yannick de son ton de grand frère protecteur. C'est un gros poltron !

– Justement, Yann, intervint Emmanuel posément. C'est bien là le danger. Il n'attaquera pas de front. Mais aussi sûr que nous sommes en mer, il se vengera !

– Il ne s'est pas vengé à la pension...

– Crois-tu donc qu'il ne l'ait pas cherché ? Il porte la haine dans son cœur ! Comme la mule du pape, il a la rancune tenace !

– La mule du pape ? répéta Gwénaél sans comprendre l'allusion.

– T'occupe pas ! rétorqua très charitablement Yannick qui n'avait pas compris davantage mais qui n'aurait pas voulu se déshonorer en l'admettant devant son frère grand lecteur de tous les ouvrages que ses parents faisaient venir régulièrement de Paris. Tu restes bien pensif, Emmanuel ! ajouta-t-il en voyant son frère les sourcils froncés à considérer le pont du petit bâtiment.

– J'ai mes raisons... murmura le garçon sans se déridier.

– Dominique ?

– C'en est une... admit Emmanuel toujours fort laconique quand beaucoup de choses trottaient dans son cerveau.

– Et les autres ? demanda son aîné qui hésitait rarement à lui tirer les vers du nez.

Le musicien continua de regarder le pont obscur, fixa un moment Jackson le timonier puis répondit à voix basse :

– Il y a des hommes dans cet équipage que j'aimerais voir dans les steppes glacées de Sibérie !

– Comme le gros Owen ? s'empressa de suggérer Yannick qui s'était lui aussi fait son opinion sur les marins mais qui jusque là n'avait pas osé les exprimer devant son frère de peur de se faire traiter de poule mouillée.

– A commencer par lui, en effet, approuva Emmanuel, mais il n'est pas le seul.

Il n'avait pu maîtriser une espèce de frisson en parlant. Yannick en fut surpris.

– On dirait que ces hommes te font peur, de la manière dont tu en parles. Je croyais que tu avais l'habitude de ces loups de mer violents et orduriers...

– Très honnêtement, je n'avais encore jamais rencontré un tel ramassis d'ivrognes et de brutes. De quoi donner raison à monsieur de Hautefort !

– Heureusement que toi et moi relevons le niveau moral et intellectuel de cette tribu patibulaire ! s'exclama Yannick en riant.

Le sourire d'Emmanuel fut très bref.

– Je crains que nous ne fassions pas le poids devant Owen...

– Veux-tu en parler au capitaine ?

Bien que la question ait pu se concevoir, Emmanuel réagit très mal :

– Yann, n'oublie pas notre position très délicate sur ce bateau. Nous sommes des passagers autorisés, pendant la journée, à nous mêler à l'équipage. Cela exige de nous une grande loyauté vis-à-vis des deux mondes auxquels nous appartenons. Pour les matelots, nous sommes de vrais mouchards, prêts à rapporter à l'arrière tout ce qui se fait ou se dit à l'avant. Nous avons donc un devoir de réserve à leur égard pour qu'ils nous acceptent sans arrière-pensée. Ils sont durs et hostiles, mais leur attitude est légitime. Ceci dit, ce sont des hommes qui ne n'inspirent pas confiance.

– Alors pourquoi ne le dis-tu pas au capitaine ? Après tout, c'est toi l'armateur !

– Ce qui ne m'autorise pas à faire part de mes impressions de gamin à un vrai marin qui connaît son métier. Je sais aussi le mal qu'il a eu pour recruter ces quelques hommes et je suis sûr que sans la pénurie de main d'œuvre, nous n'aurions pas hérité de certains de ces hommes. Mais monsieur Taylor est là et saura bien les plier à sa discipline. D'ailleurs, je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais les manœuvres ont été faites parfaitement. Ce sont tous de bons marins. Simplement, leur tête ne me revient pas. Doit-on juger sur le seul aspect physique ?

– Vous n'êtes vraiment pas drôles ! se plaignit Gwénaél en baillant. Je vais faire des cauchemars avec toutes vos histoires !

– Mais non, le rassura Emmanuel avec une bourrade affectueuse. Il faut bien que l'on pimente un peu la traversée, n'est-ce pas ? Après tout, c'est toi qui réclames toujours de jouer aux pirates et aux naufragés.

– C'est vrai, admit le benjamin, mais quand on joue, les pirates n'ont pas la tête d'Owen !

A cette réflexion très juste, les deux aînés sourirent. Quelques minutes plus tard, le trio, fatigué par cette première journée, dormait à poings fermés.

Ce n'était pas le cas du capitaine qui, ne pouvant trouver le sommeil, ne tarda pas à monter sur le pont pour l'arpenter d'un pas nerveux. Il n'avait pas entendu la conversation des frères Le Quellec mais ses pensées rejoignaient les leurs. Il était plus soucieux encore que l'après-midi. L'incident avec Dominique Williams annonçait d'autres querelles qui ne seraient pas nécessairement si faciles à régler de manière pacifique. Mais, à la limite, les garçons pouvaient s'arranger entre eux. Au pire, si l'adolescent posait trop de problèmes, il y aurait toujours la ressource de le mettre à fond de cale, pour le reste du voyage. Seulement, pourrait-il compter sur l'équipage ? Le rapport de Taylor le concernant

était alarmant. Le second n'était pas fier des matelots qu'il avait dû engager. Jackson et Joyce avaient une mine patibulaire. Ils semblaient presque toujours sur le point de contester les moindres ordres. Stuart avait une tête de demeuré : il louchait horriblement. Il était affecté là cuisine et jusqu'à présent, personne ne s'était plaint de sa nourriture. Evans, précieux, mielleux, ne pouvait dissimuler son air sournois et moqueur. Taylor n'en considérait que deux comme acceptables : Burton, un homme d'une quarantaine d'années, au regard droit et intelligent mais desservi par une physionomie d'une grande dureté, qui faisait très bien son travail et un jeune homme d'une vingtaine d'années répondant au nom de Smith. Le dernier matelot, sur le compte duquel Yannick et Emmanuel avaient déjà porté un jugement défavorable était Owen qui portait inscrit sur lui sa duplicité, sa méchanceté, sa cruauté. Taylor se demandait bien comment Smith si timide, si bien élevé, s'était accoquiné avec cette bedaine d'alcoolique au point de l'avoir recommandé comme matelot. Sans l'urgence de compléter son équipage dans les plus brefs délais, il eut fait fi de ce conseil et n'eût même pas considéré pareil candidat. Il convenait de tenir ce compère à l'œil car le second avait déjà des soupçons quant à sa pernicieuse influence à l'égard des membres de sa bordée. Il espérait que les deux novices ne seraient pas victimes de mauvais traitements : s'ils l'étaient, oseraient-ils parler ?

Les jours suivants n'amenèrent pas de changement apparent. Taylor n'avait aucune raison d'être mécontent de son équipage qui lui obéissait sans rechigner, de manière irréprochable. Mais il lui semblait qu'il y avait quelque chose de suspect dans cette perfection et cette soumission si peu en accord avec l'aspect physique. Devait-il en conclure qu'il s'était trompé sur toute la ligne et qu'il était victime de préjugés ? Les hommes qui, spontanément, ne s'étaient pas mis à chanter lors des manœuvres le firent sous l'impulsion des deux novices dont l'un, armé de son violon, connaissait parfaitement le répertoire des *shanties* en usage sur les longs courriers. Cela fit que la plupart des matelots cessèrent de les traiter en parias. Emmanuel fut accepté plus vite que son frère en raison de sa rapidité à escalader les enfléchures : il était visible qu'il n'avait pas été éduqué dans les salons de la bourgeoisie mais bien sur le pont d'un navire.

Yannick, lui, se savait plus toléré qu'accepté. Il regrettait l'atmosphère si familiale du *Golden Star*, les conseils d'O'Brien. Les journées lui paraissaient longues et il aspirait de plus en plus à retrouver le confort de l'arrière, ses camarades et surtout sa sécurité. Mais il n'osait s'ouvrir à personne de ses états d'âme. Il était difficile d'avouer clairement que la vie de matelot n'était pas faite pour lui, après avoir supplié ses parents et le capitaine de céder à son caprice. Emmanuel comprendrait-il ses réticences ? Partageait-il ses appréhensions ou son expérience l'avait-elle vraiment armé pour faire face à ces individus peu recommandables ?

– Je n'ai pas à me plaindre, dit un soir le musicien à une question directe tandis qu'ils s'étaient allongés sur leurs couchettes pour dormir. Il est vrai que je n'ai pas Owen dans ma bordée ce qui change certainement beaucoup de choses ! En tous cas, figure-toi que j'ai appris qu'il voulait venir dans la mienne !

– Vraiment ? Quand ? Et pourquoi ?

– C'est monsieur Taylor qui me l'a dit. Cela remonte au jour du départ. Pourquoi ? Sans doute pour être plus proche de Smith et pouvoir le rudoyer à sa guise.

– Oh ? fit Yannick, stupéfait.

– Tu n’as rien vu ? Demain, observe ! Tu verras que Smith est paniqué dès qu’Owen s’approche de lui !

– Il n’est pas le seul ! s’écria Yannick, trouvant l’occasion idéale de partager ses angoisses. J’ai toujours l’impression qu’il va me sauter dessus avec un couteau...

– Sur toi, non. Sur Smith, peut-être...

Yannick se redressa si brusquement qu’il se cogna la tête contre la couchette d’Emmanuel. Son visage jovial s’était figé d’épouvante.

– Mais... mais... commença-t-il, trop ému pour en dire plus.

– Pardonne-moi, Yann, murmura le musicien avec un petit sourire d’excuses. Je ne devrais pas dire des choses pareilles !

– Si tu les dis, c’est que tu les sens !

– Oh, fit négligemment le garçon. Une intuition, rien de plus.

Il se retourna sur sa couchette et gloussa :

– Nous avons de la chance que Gwénaél ne nous entende pas ! Nous aurions encore alimenté ses cauchemars ! Allez, vieux frère, t’en fais pas. Après tout, nous allons dans la bonne direction. La brise est stable depuis le départ ! Bonne nuit ! Moi, je dors, je suis mort...

Yannick était lui-même trop fatigué pour résister longtemps au sommeil. Il aurait certainement trouvé beaucoup plus de difficultés à s’endormir s’il avait su qu’Emmanuel n’avait pas parlé à la légère. Le garçon, le soir précédent, avait surpris Owen à menacer Smith et, à la lueur d’un fanal, était sûr d’avoir vu briller la lame d’un coutelas.

Emmanuel, à la suite de cet incident, augmenta sa vigilance de tous les instants. Il savait qu’il serait peut-être dans l’obligation d’avertir le capitaine de ce qui se passait et ne voulait le faire qu’avec des preuves irréfutables à l’appui. Il n’était pas mécontent de ce dérivatif à ses pensées. D’avoir à surveiller ainsi les membres de l’équipage ressemblait à un jeu et de surcroît lui évitait de trop s’appesantir sur le but de l’expédition. Quand il songeait à Ismaël, peut-être mort, peut-être fou, son cœur se serrait d’angoisse. A côté de cela, le comportement de certains matelots n’était qu’un divertissement.

Quelques réparations étant à faire dans la mâture, Taylor y envoya Smith, le gabier le plus compétent et lui adjoignit Emmanuel en lui disant avec un sourire :

– Tu vas être à bonne école ! Profite de la leçon !

Emmanuel lui rendit son sourire avant de bondir dans les enfléchures pour rejoindre le marin déjà au travail. Smith l’accueillit sans enthousiasme, visiblement sur la défensive, mais se montra un maître patient et intelligent. Il s’exprimait très timidement, presque déferent à l’égard de ce gosse de riche qui avait la fantaisie de vouloir apprendre le dur métier de matelot au lieu de mener une vie oisive comme ses camarades. Il osait à peine critiquer ses maladresses, s’excusant presque de ne pas trouver parfait ses moindres gestes. Emmanuel n’était pas accoutumé à cette politesse obséquieuse de la part des marins qui avaient d’ordinaire plutôt tendance à lui faire durement sentir son ignorance et ses lacunes. Elle lui déplaisait souverainement et il ne se gêna pas pour le dire très crûment :

– Mais enfin, Smith, allez-vous cesser de m’insulter ainsi ? Pourquoi vous obstinez-vous à me traiter comme un chat de porcelaine ? Auriez-vous peur de me dire que je suis un incapable ?

– Vous... vous êtes un pa... passager ! objecta Smith, naïvement désarçonné par ce déluge inattendu.

– Et vous êtes un imbécile si, sous prétexte que je dors à l’arrière, vous rampez devant moi comme vous rampez devant Owen.

A cette remarque cinglante, Smith pâlit considérablement et regarda autour de lui d’un air affolé comme si le gros marin avait pu l’entendre aussi alors qu’il était à quinze mètres au-dessus du pont. Emmanuel vit ce réflexe, la peur intense de l’expression et en conçut un vif sentiment d’agacement qui ne dura pas. Qui était-il pour mépriser quelqu’un qui avait peur d’un autre homme ? N’avait-il donc jamais été terrorisé lui-même ? Ne se souvenait-il pas de la terreur qui avait été la sienne quand Taylor le menaçait ? Quand celui-ci avait fait semblant de le poignarder ? Pourquoi Smith serait-il différent ? Ce qui était certain, c’était que le jeune marin avait besoin d’aide.

– Je ne suis pas Owen, moi, reprit-il avec une vivacité sans agressivité. Je ne menace pas mes compagnons avec un couteau. Pourquoi ne réagissez-vous pas contre cet abject personnage ? Faites-le, que diable ! Ce n’est pas à moi de me défendre à votre place !

L’incrédulité avait remplacé la peur dans les yeux gris.

– Pourquoi me parlez-vous ainsi ? murmura Smith à voix très basse, croyant visiblement que des oreilles indiscretes et invisibles écoutaient ses moindres paroles.

– Parce que vous êtes le seul marin sympathique de cet équipage de malotrus et que vous vous soumettez à eux ! répondit Emmanuel à sa manière abrupte.

– Si vous saviez... commença Smith en étouffant un sanglot. Non, ajouta-t-il plus fermement comme le garçon, entraîné par sa chaleur compatissante avait spontanément posé sa main sur la sienne en pressentant un chagrin inavoué. Laissez-moi à mon triste sort. Vous ne pouvez plus rien. Vous êtes venu trop tard !...

– Trop tard ? Moi ?... Que voulez-vous dire, Smith ? Expliquez-vous ! Qu’est-ce qui ne va pas ?

Le jeune homme regarda en face ce garçon qui, après l’avoir traité d’imbécile, l’interrogeait soudain avec une sollicitude dont il ne se souvenait pas d’avoir connu un échantillon aussi sincère durant toute sa vie. Il était impossible de mettre en doute son intérêt plein d’amitié : les prunelles bleues ne mentaient pas. Smith finit par détourner les yeux, tandis que par ce simple mouvement, deux larmes roulaient sur ses joues pâles et allaient se perdre dans une barbe encore très adolescente.

– Rien ne va ! dit-il enfin dans un souffle désespéré qui frappa au cœur le sensible Emmanuel, navré de cette détresse profonde.

Puis, sans un mot de plus, il dégagea doucement sa main de celle de son compagnon, comme à regret et reprit son travail un moment interrompu.

Le musicien ne savait plus que penser. Etait-ce donc un véritable drame humain qui se jouait dans l’obscurité du poste d’équipage ? Quel droit avait-il d’y tenir un rôle ? En quoi est-ce que cela le concernait ? Pouvait-il laisser Smith se débattre seul contre Owen ?

– Alors, Smith, ton élève a-t-il été habile et appliqué ? demanda Taylor comme les deux gabiers remettaient le pied sur le pont.

– Oui, monsieur, très, répondit le marin, respectueux comme toujours.

– Ne le croyez pas, monsieur ! s'écria Emmanuel en secouant sa tête bouclée. Appliqué, oui, je vous l'accorde. Mais habile, pas vraiment ! Smith a eu bien du mérite !

– Tu n'imagines quand même pas réussir en deux heures là où les meilleurs marins ont peiné pendant des semaines !

– Il faut qu'Ismaël trouve en moi un jeune homme digne de lui sous tous rapports ! rétorqua le garçon, l'œil brillant de détermination.

– Va donc prendre la barre, cela te changera, déclara Taylor qui trouvait qu'Ismaël ne pourrait qu'être séduit par la personnalité si riche de son petit ami.

A l'arrière, l'ambiance était au beau fixe. Les passagers avaient oublié qu'ils avaient été malades à mourir durant les premières heures de la traversée. Ils étaient disposés à profiter au maximum de ces vacances commencées par un temps idéal. Maximilien, sermonné par ses parents et cela depuis l'incident de ses débuts à la pension, faisait tout son possible pour rentrer dans les bonnes grâces des Le Quellec, même s'il voyait peu les aînés. Il crut comprendre qu'une des meilleures manières pour y arriver serait de réduire au silence Dominique Williams qui ne cessait de tout critiquer et de tout dénigrer. Il ne supportait pas le comportement de son camarade. Luigi et Gwénaél sympathisaient. Le petit italien était aux anges. Il n'avait jamais connu autant de bonheur, celui de manger tous les jours à sa faim n'étant pas des moindres. Avec son expansivité méditerranéenne, il ne tarissait pas d'exclamations enthousiastes et de démonstrations de joie. Il fallut à James Larkin et à Taylor quelques jours pour s'accommoder de tant d'extraversion à laquelle Yannick, lui-même expansif, ne les avait pas habitués. Morgan Kennedy, lui, n'avait pas d'animaux à martyriser pour se faire remarquer. Il était accepté pour ce qu'il était, personne ne faisait de commentaires désobligeants sur son embonpoint, pas même Maximilien pourtant souvent porté à la moquerie. Il se prit d'amitié pour Michael qui était à peu près de son âge et découvrit, à table, le plaisir qu'il pouvait y avoir à parler avec des adultes qui ne vous faisaient pas immédiatement taire en vous disant que vous n'étiez bon à rien. Il aimait entendre les récits du capitaine ou du second, leurs explications sur la manière de naviguer, sur la construction des bateaux, sur le temps qu'il faisait ou qu'il allait faire. Il fut le seul du groupe à être tenté de rejoindre Emmanuel et Yannick qu'il enviait sincèrement. Taylor utilisa cette bonne volonté pour le faire accomplir quelques tâches subalternes avec la conviction qu'il se lasserait bientôt. Mais il en redemandait : sa vie avait repris de l'intérêt. Il était utile aux autres. Stuart, le cuisinier, n'était pas très heureux de l'avoir dans les jambes et de devoir jouer les professeurs, mais c'était bien pratique pour lui d'avoir un aide. Après tout, si ce gosse de riches acceptait de faire la vaisselle ou de peler les pommes de terre, pourquoi pas ? C'était autant de moins qu'il avait à faire.

## Chapitre 2

Il y avait neuf jours que le *Saint-John* avait quitté Sydney. Il taillait sa route sans défaillir. La situation dans l'équipage n'empirait pas. Elle s'améliorait plutôt. Ou était-ce qu'ils s'habituèrent les uns aux autres ? Yannick ne faisait plus de commentaires sur la promiscuité malodorante d'Owen. Emmanuel, particulièrement sur le qui-vive depuis sa discussion avec Smith, ne relâchait pas sa vigilance d'une minute, sauf la nuit, quand il dormait. Il cherchait toujours à mieux comprendre les relations entre les deux hommes. La tristesse du jeune marin, la souffrance souvent poignante qu'il lisait dans son regard lui laissaient imaginer des rapports de violence et de dépendance. Mais rien d'autre que ces signes extérieurs et uniquement visibles pour un observateur aussi persévérant et discret qu'Emmanuel ne trahissait quoi que ce fût. Bien qu'il fût visible qu'il appréciait de travailler avec le garçon, Smith restait extrêmement réservé, se contentant du terrain purement professionnel que lui recommandait le second. Taylor, sans arrière-pensée, estimait que Smith était un excellent matelot et donc qu'Emmanuel ne pouvait que bénéficier de ses conseils et de son expérience.

– Dieu, que c'est compliqué ! soupira un soir le musicien en s'écroulant sur sa couchette devant un Yannick médusé.

Il venait de le rejoindre après quelques heures passées au gouvernail.

– Qu'est-ce qui est compliqué ? Ce que tu as fait ?

– Non. Pas cela. Les rapports humains et l'être humain en général !

– Quelle philosophie pour cette heure avancée ! Pourquoi dis-tu cela tout d'un coup ?

Emmanuel s'étira comme un jeune chat.

– Oh, pour rien. Je pensais à Morgan, à Smith, à Dominique, à Luigi !

– Beau mélange, tiens ! rétorqua l'ainé des Le Quellec, en s'accoudant à la couchette sur laquelle se trouvait son frère. En tout cas, Morgan est en train de trouver la chance de sa vie et Dominique de la laisser échapper au galop ! A-t-on jamais vu un idiot pareil ? Je regrette bien que le capitaine ne l'ait pas ramené à Sydney comme il l'en avait menacé !

– Hum, fit le musicien, songeur. C'est vrai que cela aurait été bien ! Mais en fait, ce n'est pas lui qui m'inquiète le plus. C'est Smith !

– Smith ? s'étonna Yannick. Il n'est pourtant pas bien effrayant. C'est le seul dont le visage ne soit pas celui d'un criminel endurci !

– Justement.

– Quoi, justement ? Cesse donc de parler par énigme et explique-moi ! Je ne comprends pas comment tu peux avoir peur de Smith alors que c'est un ange à côté des autres !

- Justement !
- Encore ! protesta Yannick.
- Oui, Smith est aussi démuni devant ces grosses brutes d'Owen et de Jackson qu'une antilope devant une meute de hyènes...
- Drôle de comparaison !
- Prends des requins si tu préfères. Le problème n'est pas là. Il est dans le fait que Smith, pour des raisons que je ne connais pas, que je ne juge pas, se comporte comme un lâche.
- Tu l'insultes, Emmanuel ! Tu n'en as pas le droit ! C'est trop grave, ce que tu dis là !
- Je n'ai pas dit qu'il était lâche, mais qu'il se comportait comme un lâche.
- C'est pareil ! rétorqua Yannick, très remonté contre son frère. Cela ne te ressemble pas de dire des choses pareilles ! Tu sembles pourtant apprécier ce jeune homme !
- L'un n'exclut pas l'autre. C'est même peut-être à cause de cette estime que j'ai envers lui que je me permets de dire cela !
- Oh, comment peux-tu ? Où est ta générosité habituelle à l'égard de ceux qui t'approchent ? Comme Ismaël serait déçu !
- Emmanuel, furieux de cette attaque qu'il sentait avoir méritée par son intransigeance, lui lança un regard noir avant de sauter à bas de sa couchette.
- Je monte sur le pont, décréta-t-il. Tu as sans doute raison. Mais j'ai besoin d'y réfléchir à tête reposée. Bonne nuit !
- Yannick, lui-même conscient d'avoir été trop sévère à l'égard de son frère, n'étant pas à l'abri de jugements péremptoirs lui-même, l'embrassa de bon cœur pour sceller leur paix retrouvée. Leurs querelles ne durèrent jamais longtemps. Murali n'attendit pas que son maître ait quitté la cabine pour s'étaler de tout son long sur la couchette qu'il venait de lui abandonner si à propos.
- La nuit était très sombre, sans lune, la brise légère. Le *Saint-John*, qui devait être passé au large de l'archipel des Kermadec, portait toute sa toile dans l'océan obscur. Emmanuel hésita à monter dans les barres ou à se poster sur le beaupré. Il avait envie de sentir vraiment la vie de la mer, les embruns sur son visage. Il lui semblait que seule cette communion avec l'élément liquide pourrait apaiser l'énerverment inhabituel qui tourmentait son corps et qu'il attribuait à sa brève altercation avec son frère.
- Comme il mettait sa décision à exécution, il s'arrêta brusquement à hauteur du mât de misaine : des hommes chuchotaient à quelques pas de lui, invisibles, mais dont les voix étaient parfaitement audibles, tellement même qu'il avait été arrêté dans sa progression par ces mots terribles :
  - Mais, Owen, tu ne vas pas les tuer, quand même ?
 C'était la voix de Smith, jeune, effrayée, implorante.
  - Emmanuel chercha un endroit où se cacher. Il s'accroupit vivement au pied du mât, respirant à peine, terrifié à l'idée d'être surpris et résolu à en apprendre davantage. Il essaya de se raisonner en se disant que s'il ne voyait pas les autres, eux non plus n'avaient aucune chance de le voir.
  - Que veux-tu que j'en fasse, monsieur le vertueux ? ricana Owen.
  - Le silence seul lui répondant, l'homme reprit :
    - Tu te rends compte du danger qu'ils représenteraient si nous les laissions en vie ?
    - Laisse-le leur une chance ! supplia Smith. Ils ne méritent pas de mourir.
    - Veux-tu donc avoir toutes les polices du monde à nos trousses ?

– Si jamais ton entreprise...  
 – *Notre* entreprise, corrigea Owen, féroce.  
 – ...Rate d'une manière ou d'une autre, mieux vaut ne pas avoir fait couler le sang !

– Lâche ! Tu as peur ! s'écria Owen avec mépris.

– Je ne suis pas un criminel ! protesta Smith d'une voix pitoyable, laissant l'impression qu'il était prêt à s'effondrer en larmes. Je ne veux pas tuer ces malheureux !

– Tu es un voleur et un voleur est un criminel. Sans moi, tu croupirais en prison !

– Pour un pain, Owen, pour un pain !

– Le tribunal ne t'aurait pas demandé si tu avais le ventre plein ou vide, tu le sais bien. On ne vole pas parce qu'on a vingt ans et qu'on crève de faim. On vole parce qu'on est mauvais et les mauvais doivent être punis. Tu n'as rien compris au système !

Emmanuel crut entendre un sanglot étouffé. La voix mal assurée de Smith s'éleva à nouveau :

– Ne tue pas ces deux hommes, Owen ! Je t'en supplie ! Ne souille pas tes mains d'un sang inutile et innocent !

– Nous verrons ! finit par répondre Owen après un long silence.

Il sembla alors à Emmanuel que les deux marins bougeaient. Il lui fallait fuir, prévenir d'urgence le capitaine et le second. Un instant, il se crut dans un cauchemar : il ne pouvait plus bouger, ses mains étaient moites, sur son dos ruisselait une sueur glacée. Il reconnut les symptômes familiers d'une peur intense, semblable aux peurs de son enfance. Ses intestins se tordirent. Il crut vomir. Pas de cela ! Il devait agir, prendre son épouvante à bras le corps et l'étrangler ! La vie des officiers et des passagers reposait sur une action rapide et efficace.

Il s'éloigna le plus doucement possible de son refuge, puis accéléra l'allure. Il posait la main sur la poignée de la porte du capitaine quand il fut renversé en arrière.

– Au meurtre ! Atten... ! eut-il la présence d'esprit de crier de toutes ses forces avant de hurler de souffrance sous la violence du coup qui lui avait été porté pour le faire taire.

Taylor, de quart sur la dunette, se précipita en avant. Il entra en collision avec un corps massif qu'il reconnut à l'odeur. Il ressentit une douleur fulgurante à la tête puis sombra dans un immense trou noir.

Deux coups de feu éclatèrent, réveillant en sursaut les garçons. Yannick, affolé, s'aperçut que son frère n'était pas rentré. Murali, tapi dans un coin, avait le poil tout hérissé. Il avait doublé de volume. Quelle heure était-il ? Que se passait-il donc ? Pourquoi ces détonations ? Pourquoi ces bruits de pas et ces cris ? Le *Saint-John* avait-il été attaqué ? Les ennemis étaient-ils intérieurs ou extérieurs ?

Courageusement, l'aîné des Le Quellec sortit de sa cabine. Il rencontra Maximilien, blafard, qui tremblait comme une feuille. Les autres portes s'ouvrirent avec précaution, laissant apparaître des visages épouvantés.

– Qu'y-a-t-il ?

Au même instant, le canon d'un fusil pointa son nez dans le carré, suivi de peu par Jackson.

– Couché, les mioches ! Et plus vite que cela !

Les portes se refermèrent aussitôt. Seul Yannick resta immobile.

– Où est mon frère ?

– Ferme-la ! Rentre dans ta cabine et n'en sors sous aucun prétexte ! Sinon, tu sauras ce qu'on fait aux espions et aux enfants trop curieux !

– L'avez-vous tué ? rugit le garçon, terrifié.

– Si ce n'est déjà fait, cela ne saurait tarder ! Dégage !

Comme il ne bougeait pas assez vite, Jackson agita son arme jusque sous son nez. Prestement, Yannick recula jusqu'à la cabine de son frère. Il n'aurait pu rester seul avec le poids de son angoisse.

Sur le pont, tout était redevenu calme après le coup de force des mutins. James Larkin gisait au pied du grand mât, croque-mort sur lui-même, la chemise tâchée de sang. Taylor, à quelques pas, ligoté, se meurtrissait les poignets en essayant de se libérer de ses liens. Une migraine terrible avait succédé à son évanouissement. Il ne parvenait plus à mettre deux idées sensées bout à bout. Sa tête lui semblait prête à éclater et sa raison à lui échapper. Maudite obscurité ! Il ne voyait même pas où il était. Était-ce l'antichambre de l'enfer ? Que s'était-il passé ? Où était son capitaine ? Avait-il été tué ? Et Emmanuel dont il avait reconnu la voix ? Que lui était-il arrivé ?

Un petit groupe d'hommes, trois au plus, s'approcha bientôt, éclairé par un fanal. Le second reconnut Owen, Stuart et Smith, puis, regardant rapidement autour de lui, découvrit la présence de James Larkin à côté de lui, le visage de cire et les yeux clos.

– Oh, qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il. L'avez-vous tué ?

– Pas que je sache, gronda Owen. Cet idiot nous attendait l'arme au poing à cause d'un autre idiot qui lui avait donné l'alarme. Où est ce gosse de malheur, qui a failli tout faire rater ? Où est-il que je me venge ?

L'expression de l'homme était si bestiale, si féroce que Taylor qui pourtant en avait vu d'autres, sentit un froid intense lui glacer la poitrine. Il eut peur comme il n'avait peut-être jamais eu peur, même dans les moments les pires de sa vie. Emmanuel était perdu. L'homme ne ferait pas grâce. L'homme se complairait dans la cruauté gratuite. Le monstre allait surgir de cette carapace immonde.

L'enfant n'était pas loin. Stuart saisit par le bras un corps étendu et le remit sans ménagement sur pied pour l'amener près du groupe. La lumière éclaira son visage, un masque de bronze serti de deux saphirs étincelants. Impassible. Implacable. Impavide. Avait-il peur ? Transcendait-il cette peur ? Possédait-il une force d'âme surhumaine ? Taylor revécut un instant cette période révolue durant laquelle il obligeait un minuscule mousse à se blinder contre l'épouvante qui broyait son cœur et son estomac. Les leçons cruelles du passé l'avaient-elles rendu capable d'affronter l'adversité avec ce degré de calme hautain ?

Lorsqu'Owen frappa, sauvagement, Emmanuel alla rebondir contre le bas-tige. Taylor ne put s'empêcher de hurler comme si c'était lui qui avait reçu le coup. L'enfant, le souffle coupé, resta un moment plié en deux, puis se redressa lentement, se contentant de fixer sur son tortionnaire un de ses regards clairs que la souffrance ne parvenait pas à obscurcir, mais lourd d'un mépris sans nom.

– Arrête ! s'écria Smith en arrêtant le bras du marin qui s'apprêtait à cogner de nouveau. Arrête !

– Pourquoi me priverais-je du plaisir de le châtier ?

Il sembla réfléchir un moment puis, son détestable visage s'illumina.

– Tu as raison ! Attendons le lever du soleil ! Que tous ses camarades puissent profiter du spectacle ! Que l'exemple leur serve à tous ! Qu'ils voient comment meurt celui qui a osé défier les projets d'Owen ! Tremble, vermine ! Tremble ! Je te montrerai ce dont je suis capable !

Il n'y avait pas à se méprendre sur ces menaces. Owen jouirait du châtimeut qu'il allait imposer au garçon, révélant ainsi au grand jour toute l'ignominie de son caractère. Contre un tel être qui ne méritait même pas l'appellation d'homme, Emmanuel n'avait aucune chance. Ce n'était pas David contre Goliath. Ce n'était même pas le faible contre le fort. Pour cela, il eût fallu un combat. Or, il n'y avait pas lutte. Il y avait assassinat. Taylor, impuissant et hors de lui de l'être, cherchait en vain à se défaire de ses liens. Il ne se calma que lorsque Owen s'adressa directement à lui et au capitaine qui ne pouvait pas entendre : il ne s'agissait pas de s'abaisser devant un pareil individu. Il devait lui montrer ce qu'était un homme d'honneur.

– Et vous, glapit le gros marin, vous ne pourrez rien faire pour sauver votre adorable protégé. Vous le verrez mourir à petit feu, témoins de sa souffrance et de son agonie. Et vous ne pourrez rien faire ! Rien ! Ah, je vous hais !

– Je crois que tout le monde l'a compris ! trancha Smith que le dégoût rendait presque courageux. Tu n'es pas obligé de faire étalage de ton abjection !

– Elle te gêne ? ricana Owen.

Smith trembla de la tête aux pieds avant de se raidir.

– Va donc prendre ton tour à la barre au lieu de dire des bêtises ! grommela-t-il.

Un sourire – une grimace odieuse – écarta les lèvres d'Owen tandis qu'il se mesurait du regard avec le jeune homme. Taylor observait la scène avec un étrange détachement, sans que rien ne lui échappe de ce duel moral dont l'issue était connue d'avance.

– A vos ordres, capitaine Smith !

L'insulte était atroce.

Smith ne se rebiffa pas. Il demeura seul, livide, les poings serrés, humilié devant ses victimes, ayant perdu l'estime de lui-même autant que son honnêteté. Plus terrible encore, il possédait la pleine conscience de sa déchéance, de sa lâcheté passée, présente et à venir. Ce sentiment de dégradation, d'avilissement l'étouffait d'une colère intérieure sans lui donner l'élan nécessaire à une quelconque rébellion. Il n'était qu'un prisonnier de plus dans les pattes d'Owen.

– Me permettez-vous de m'asseoir aux côtés du capitaine et de monsieur Taylor ?

C'était la voix musicale d'Emmanuel, jeune et fraîche, incongrue dans ce contexte de violence. Smith tourna les yeux vers l'enfant si proche de lui, s'attendant à trouver sur son visage l'expression de la haine qu'il devait éprouver à l'égard du traître. Mais, dans le regard pénétrant brillait seulement la lumière d'une compassion sincère quoique discrète. Emmanuel ne condamnait pas. Il ne se permettait même pas un reproche. On eût dit qu'il comprenait en profondeur le drame de cet homme lié, par la plus insidieuse des contraintes, à un acte qu'il désapprouvait mais qu'il n'avait les moyens ni physiques, ni moraux, de refuser. Il s'accusait peut-être de sa réserve, ce jour pas si lointain où, mû par une trop grande souffrance intérieure, Smith avait trahi le drame qui l'habitait. Il avait alors respecté la volonté de silence de son compagnon. En insistant, il aurait peut-être pu éviter la mutinerie. Pourquoi n'avait-il pas osé se montrer plus inquisiteur ? Mais Smith, lui, savait bien que tous ces regrets

étaient inutiles. Il n'aurait pu parler même si l'enfant s'était montré plus persuasif. Toute l'amitié du musicien n'aurait pu le délivrer du joug d'Owen. Pour l'instant, cette sympathie indéniable ne faisait que rendre plus insoutenable sa culpabilité. Il est des douceurs plus cruelles que les pires tortures.

James Larkin, sous les caresses et les soins d'Emmanuel et de Taylor, revint lentement à lui. La balle tirée par un des pirates lui avait seulement effleuré le bras, mais il avait été assommé comme son second par un violent coup de crosse. Sa première parole fut pour demander ce qui s'était passé. Il se souvenait avoir entendu le cri d'Emmanuel. Il avait immédiatement soupçonné du grabuge et saisi le revolver qu'il portait continuellement sur lui depuis le début du voyage. Les deux hommes qui avaient fait irruption dans sa cabine avaient été accueillis par une balle. Malheureusement, celle-ci, tirée dans l'obscurité avait raté sa cible. Il avait alors tenté de foncer sur ses assaillants. Un coup de feu avait été tiré. Rapidement, il avait eu le dessous. Ensuite, il ne se rappelait de rien. Taylor ne pouvait rien lui dire de plus. Ce fut Emmanuel qui raconta sa soirée, la conversation surprise et la manière dont tout s'était terminé.

– C'est de ma faute, poursuivit-il, furieux de scrupules qui désormais paraissent si futiles. Depuis le début, Yannick et moi avions des doutes. Je l'ai dissuadé de vous en parler parce qu'à mon avis, vu notre position à bord, nous devons nous montrer très discrets. Et puis, nous n'allions pas vous importuner simplement sur des impressions alors que nous n'avions rien de concret...

– Ce n'est pas de ta faute, l'assura James Larkin d'un ton qui se voulait réconfortant. Tu n'as rien à te reprocher car tu as bien agi. Entre la méfiance et les preuves, il y a une marge et comme tu le dis, on n'accuse pas sur de mauvaises impressions. Ne t'imagines pas que Peter et moi n'avions pas de suspicions. Mais impossible de coincer ces gaillards là. Ils sont forts, très forts. Ils menaient bien leur affaire et étaient sûrs de leur coup. Ils ont tout fait pour endormir nos soupçons...

– Je m'étonne quand même de trouver Smith là-dedans ! fit remarquer Taylor.

– Lui ? Lui ? s'exclama le capitaine avec hargne. C'est le personnage le plus retors de tous. C'est le cerveau de la machination ! C'est lui qui m'a recommandé Owen, c'est tout dire !

– Non ! Non ! Non !

Ces trois dénégations brutales avaient eu bien du mal à sortir de la gorge nouée de contrariété du jeune Emmanuel. Taylor et James Larkin le dévisagèrent avec stupeur, choqués de découvrir en lui un défenseur de cet ignoble personnage.

– Comment « non » ? aboya James Larkin que la situation rendait particulièrement vindicatif, même à l'égard de cet enfant qu'il adorait. Tu n'as pas le droit de dire des choses pareilles !

– J'ai celui d'affirmer que Smith n'est pas le cerveau de l'affaire, rétorqua Emmanuel avec un grand calme.

– Qu'en sais-tu ? Tu as des preuves peut-être ?

Le garçon ne parut absolument pas ébranlé par la colère de son chef dont le visage avait repris cette teinte violacée, signe infaillible de sa mauvaise humeur.

– Cet homme n'en a pas l'envergure. Il obéit servilement, mais ne dirige rien !

– Alors, c'est encore plus révoltant !

– Peut-être, admit Emmanuel sans se départir de cette distance un peu affectée qui formait contraste avec l’énervement de son supérieur. Peut-être. C’est surtout pitoyable.

– Pitoyable ! rugit le capitaine, hors de lui tandis que Taylor lui faisait signe de baisser le ton. As-tu perdu le sens ? poursuivit-il d’une voix plus basse, mais tout aussi menaçante. Pitoyable ? Un être assez veule pour accepter de s’associer à une bande de malfaiteurs qui prennent en otages des enfants innocents ?

– L’acte est révoltant, je ne le nie pas. Mais l’homme est à plaindre !

– Pas de ta philosophie stupide. Je crois que je pendrais Smith avec encore plus de plaisir que je ne pendrais Owen ou Jackson ! Parce que sa lâcheté me dégoûte !

Emmanuel saisit à tâtons la main de James Larkin.

– Capitaine, murmura-t-il d’une voix vibrante qui trahissait une vive émotion, il n’est pas donné à tout le monde d’être un héros. Vous ne savez pas ce qui a amené à cette situation. Je n’ai aucun droit de condamner la lâcheté des autres ne sachant pas ce dont je suis capable ou incapable dans des circonstances difficiles.

– Il y a des limites à la bassesse ! trancha le capitaine sans vouloir désarmer.

Durant toute cette discussion, Taylor s’était montré réservé et attentif. Il partageait assez les sentiments d’Emmanuel à l’égard de Smith et admirait la force de son intervention : qui l’eût cru susceptible de tenir tête à son supérieur avec autant de vigueur et de fermeté ? Dans les cas graves, celui qui vomissait d’appréhension avant un récital, faisait preuve d’une rare détermination.

Cette conversation animée avait fait passer les premières heures de la nuit. L’aube parut enfin. Taylor, abruti d’angoisse, s’aperçut qu’Emmanuel s’était endormi contre lui, si vulnérable dans son sommeil d’enfant. Emmanuel, cible de la haine d’Owen. Condamné à mort par cette bête brute. Comment pouvait-il avoir trouvé le sommeil ? N’avait-il donc pas compris ce qui l’attendait ? Et James Larkin ? Un bref coup d’œil lui montra un homme qui ne décolerait pas. Les mâchoires serrées, l’œil farouche, le capitaine ruminait son humiliation. Car il venait d’être déshonoré devant le monde entier : les Le Quellec, la pension Saint François Xavier, jusqu’à cet Ismaël inconnu dont le sauvetage s’avérait soudain bien compromis. Pour la deuxième fois à cause de lui. N’avait-il pas perdu le *Golden Star* un an plus tôt ? Il aurait dû mourir à ce moment là ! Pourquoi diable n’avait-il pas écouté ses pressentiments ? Pourquoi n’avait-il pas osé retarder le départ ? Quelles étaient les intentions des malfaiteurs ? Acte de piratage ? Enlèvement ? Demande de rançon ? Pourvu qu’il ne soit pas fait de mal aux passagers ! Lentement, James Larkin passa de la rage contre les responsables de sa destitution comme capitaine à l’inquiétude pour ceux dont il avait la charge et que tout à sa fureur, il avait fini par oublier. Il se disait que les garçons n’étaient pas vraiment en danger, sinon la prise du *Saint-John* se serait rapidement terminée dans un bain de sang. Il ignorait la menace qui pesait sur Emmanuel, ni celui-ci, ni Taylor n’ayant cru utile d’ajouter à ses affres. Le second, d’ailleurs, ne lui adressa pas la parole, le laissant à ses tristes réflexions. Il avait assez à porter avec ce qu’il redoutait pour la suite. Et il voulait laisser l’enfant dormir le plus longtemps possible. Réveillé, il n’aurait d’autre issue que de songer à sa fin prochaine. Autant lui éviter un trop long calvaire.

Dès qu’il fit suffisamment jour, Owen et ses acolytes s’occupèrent de mettre le *Saint-John* en panne. Lorsque ce fut fait, ils s’approchèrent en groupe du mât

au pied duquel gisaient les trois prisonniers. James Larkin se mit debout malgré ses mains entravées dans le dos. Taylor fit de même après avoir doucement réveillé le dormeur qui fut aussitôt sur ses pieds.

– Crapules ! s'écria le capitaine sans laisser aux arrivants le temps de parler. Avez-vous perdu le sens ? Ce que vous faites est infâme ! V... !

– Bien sûr que c'est infâme ! interrompit Owen d'un air insolemment moqueur. Et vous allez vite trouver qu'il peut y avoir beaucoup d'infâme encore ! N'est-ce pas, capitaine Smith ?

Interpellé, le jeune marin parut sortir d'un affreux cauchemar.

– Oui, Owen, oui ! dit-il précipitamment sans avoir entendu ce qui s'était dit. Il cachait ses mains dans ses poches. Sa respiration courte et saccadée, son regard affolé qui ne savait où se fixer, sa très grande pâleur témoignaient d'un profond trouble.

L'arrivée sur le pont des sept passagers, tenus en respect par les armes de Burton et de Stuart créa une diversion. A surprendre le regard mauvais d'Owen, Taylor songea que le «capitaine Smith» aurait pu passer un sale quart d'heure. Au lieu de s'en prendre à lui, il laissa paraître sa jubilation en voyant apparaître ces gosses de riches, ces privilégiés de la société soudain descendus de leur piédestal, leurs visages d'ordinaire si suffisants ou insouciant suant de la peur la plus intense. Cette vision était délicieuse. Il s'en détacha comme à regret et s'adressa à l'ensemble de ses auditeurs, petits et grands, marins et passagers :

– Notre projet a failli échouer par la malice d'un cancrelat qui nous espionnait. Il faut écraser le cancrelat !

– Oui ! hurlèrent Jackson, Evans et Joyce avec un ensemble parfait. Ecrasons le cancrelat !

– Je ne t'ai pas entendu, capitaine Smith !

Une fois encore, le jeune marin, pris en défaut d'inattention, sursauta.

– Oui, Owen ! murmura-t-il faiblement.

– Et dis moi un peu, capitaine Smith, quel est le châtement réservé au cancrelat ?

Smith chancelait, les yeux hagards, le teint terreux. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à dire, d'une voix atone :

– La mort !

– Répète plus fort ! Nous n'avons rien entendu !

Smith fit un énorme effort sur lui pour prononcer à nouveau, cette fois clairement :

– La mort !

James Larkin qui comprenait enfin, rugit d'horreur et de révolte.

– Non, Owen ! Non ! Vous ne pouvez pas commettre un pareil crime !

Taylor renchérit :

– Non ! Vous ne pouvez pas !

L'un et l'autre, dans l'excès de leur angoisse, cherchaient désespérément à se défaire des liens qui maintenaient leurs poignets et leurs bras. Mais les nœuds étaient solides. Ils ne parvenaient qu'à se faire terriblement mal.

– Vraiment ? Je ne peux pas ? C'est ce que nous allons voir ! Mes amis, attachez le cancrelat !

James Larkin hurla à nouveau comme Emmanuel était saisi par les mains brutales de Jackson et d'Evans, traîné vers les enfléchures où il était lié sans ménagement. L'enfant n'avait opposé aucune résistance. Il savait qu'elle aurait

été vaine et plutôt plus pénible à vivre pour ses camarades qu'autre chose. Il souhaitait seulement qu'on en finisse vite. Pourquoi ne lui tirait-on pas tout de suite une balle dans la tête ?

– Non ! protesta le capitaine qui ne pouvait se résoudre à ne pas tout tenter pour sauver son enfant de la mort. Non, pas lui. Tuez-moi à sa place ! Je suis vieux ! Il est jeune !...

– Oui, Larkin, il est jeune, mais je le hais encore plus que je ne te hais ce qui n'est pas peu dire, n'est-ce pas ? rétorqua Owen avec une formidable expression de cruauté. C'est pour cela que je le tuerai devant toi, ton petit protégé que tu aimes tant et que tu n'es même pas capable de sauver ! Je veux que tu n'oublies jamais son agonie et ses cris !

– Owen ! insista James Larkin quasiment en larmes. Je vous en supplie ! S'il vous reste un semblant de pitié, entendez-moi ! Exaucez moi ! Laissez-moi mourir à sa place. Ce qu'il a fait ne mérite pas la mort !

– Prenez-nous tous les deux, renchérit Taylor, en qui on aurait difficilement reconnu l'inflexible second du *Golden Star*. Tuez-nous, mais épargnez-le ! Il est si jeune !

– Ces hommes ont raison, Owen ! intervint soudain Smith de manière imprévue, avec une voix plus assurée qu'on aurait pu s'y attendre. Punis le seulement si tu veux, mais ne le tue pas !

Owen considéra cet interlocuteur inattendu avec une surprise ironique :

– Mon cher, je t'ai déjà accordé la grâce de deux des condamnés. Il y avait des choix à faire !

Smith, décomposé, recula jusqu'à la rambarde. Toute la nuit précédente, il avait harcelé son compagnon pour qu'il laisse la vie sauve aux deux officiers. En échange, mais sans l'avoir dit, il prenait celle d'Emmanuel. C'était une manœuvre diabolique.

Lorsque le gros pirate frappa de son fouet improvisé le dos nu, des cris d'effroi, de rage, d'horreur s'élevèrent. Un long sillon apparut d'où coula bientôt le sang. James Larkin et Taylor, comprenant de quelle manière atroce leur enfant allait mourir sous leurs yeux, n'avaient même plus la force de crier et d'implorer une impossible clémence. Chez les garçons, il n'y avait que Dominique qui consentait à regarder cette scène insoutenable et à y trouver un motif de satisfaction malsaine. Maximilien, écœuré, vomissait de dégoût. Yannick et Gwénaél, étroitement embrassés, tremblaient de tous leurs membres et tentaient de se boucher les yeux et les oreilles. Le petit Luigi était tombé à genoux et priait avec ferveur la Madone et tous les saints du paradis.

Les mutins, immobiles, étaient sombres, presque inquiets. Aucun d'eux ne semblait partager la fureur meurtrière de leur compagnon. Le jeu d'épouvante qu'ils avaient laissé s'instaurer risquait de se terminer plus tragiquement qu'ils ne l'avaient envisagé. Ils se demandaient quand il faudrait intervenir et même s'il fallait intervenir.

Emmanuel, sous les lacerations qui le transperçaient de part en part, laissant à chaque passage un nouveau sillon sanglant, se domptait à suffoquer pour ne pas hurler d'atroce souffrance. Il serrait les dents de toutes ses forces, se raidissait sur ses liens dès qu'il sentait venir le coup, ne voulant surtout pas donner à Owen le plaisir de briser davantage le capitaine. S'il ne pouvait l'empêcher de voir, au moins il lui éviterait d'entendre ses gémissements et ses supplications. Mais combien de temps allait-il pouvoir résister ? Il se sentait

défaillir. A chaque fois, c'était plus difficile pour lui de garder le silence. Un silence qui exaspérait le bourreau, privé d'une partie de sa jouissance.

– Ah, ordure ! Tu oses me tenir tête ! cria-t-il en rejetant son bras en arrière pour frapper avec une nouvelle vigueur.

Son bras ne put s'abaisser. Le fouet lui fut brutalement arraché des mains.

– Cesse ! beugla Smith d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Cesse !

– Monsieur l'Abbé Smith a des remords de conscience ? glapit Owen.

D'ordinaire, quand il lui parlait sur ce ton, Smith s'aplatissait, terrifié. Il s'attendait donc à ce qu'il lui rende son instrument de supplice. Au lieu de cela, le jeune homme rétorqua :

– Voilà ce qu'il te dit, l'Abbé Smith !

D'un geste d'une violence et d'une rapidité inouïes, il balaya du fouet le visage du tortionnaire avant de le lancer par-dessus bord. Owen, pris au dépourvu, n'avait rien pu faire. Il rugit de douleur en s'affaissant sur le pont, déjà aveuglé par le sang coulait à flots de sa terrible balafre.

– Tuez-le ! Tuez-le ! Faites quelque chose ! hurlait-il en cherchant à l'aveuglette à se saisir du microbe qui l'avait à jamais défiguré.

Les marins, comme déconcertés par le dénouement de cette scène dont ils n'avaient pas imaginé la conclusion, se mirent en mouvement avec lenteur. Stuart prit Owen par les épaules et l'entraîna à l'avant pour soigner sa blessure. Le gros marin continuait à brailler comme un veau qu'on égorge, tout en crachant le sang qui envahissait sa bouche. Les mutins le regardèrent s'éloigner avec une expression de mépris non dissimulée.

– Faites rentrer les gosses ! ordonna Smith que sa démonstration de force avait soudain rendu maître du terrain.

Tandis que Jackson repoussait vers l'arrière un petit troupeau terrorisé et mâté à l'aide du canon de son fusil dans les fesses des plus lents, le jeune marin trancha les liens des officiers, puis ceux qui retenaient Emmanuel aux enfléchures. L'enfant, épuisé, se laissa tomber sur le pont. Les armes de Burton et de Joyce se pointèrent sur la poitrine de Taylor et de James Larkin pour les empêcher de s'approcher du jeune garçon.

– La chaloupe à la mer !

– Smith ! s'écria Taylor en s'agrippant à lui. Quels sont vos projets ? Qu'allez-vous faire des enfants ? Laissez-moi m'occuper du petit !

Le second avait vieilli de plusieurs années en ces quelques minutes tragiques. Il faisait fi des armes prêtes à faire feu. Seul, le sort des enfants le concernait. James Larkin renchérit :

– Oui, laissez-nous ! Vous ne pouvez...

– Partez, messieurs, c'est votre seule chance !

– Nous ne voulons pas de cette chance ! Nous voulons que les enfants soient sains et saufs !

– Ils le seront !

– Avec une brute comme Owen ? Comment vous croire ? Non, nous ne partons pas d'ici ! Nous resterons pour veiller sur les enfants !

– Partez ! ordonnèrent Burton et Joyce, le doigt sur la gâchette.

– Oui, partez ! C'est moi qui vous le demande !

La voix était basse, altérée, méconnaissable. Taylor et James Larkin levèrent les yeux vers celui qui venait d'intervenir ainsi. Emmanuel était là, debout, frêle, frissonnant d'une atroce souffrance, maculé de son propre sang, mais le regard ferme.

– Mais... protesta le capitaine qui n'avait qu'un désir, étreindre le pauvre corps torturé, embrasser ces pauvres joues livides.

– Il n'y a pas de mais ! trancha le garçon avec une dureté impérieuse, inhabituelle chez lui. Partez vite ! Vous êtes plus utiles vivants sur la chaloupe que morts sur le *Saint-John*.

– Mais vous ? Toi ? Vous tous ! s'écria Taylor qui ne pouvait s'avouer vaincu.

Comment partir en laissant derrière eux des hommes capables de s'en prendre ainsi à un enfant ou de ne pas s'interposer ? D'un autre côté, eux-mêmes n'avaient pas brillé par leur soutien, entravés qu'ils étaient. Que faire quand on est ligoté et qu'un fusil est continuellement pointé sur vous ?

– Il y a un Dieu qui a permis que je conserve ma misérable existence. Il y a eu une intervention humaine pour soutenir ce miracle. Tout n'est donc pas désespéré. Maintenant, partez, avant qu'il ne soit trop tard.

Le ton avait encore forcé. Les hommes au fusil s'impatientaient et les faisaient reculer jusqu'à la coupée. Taylor comprit qu'il leur fallait obéir sous peine d'être stupidement assassinés sous les yeux d'Emmanuel. Il ne s'agissait pas de lui imposer cela en plus du reste. S'ils devaient mourir comme c'était l'éventualité la plus probable, que ce soit au moins hors de sa vue. Ce fut l'argument qui le conduisit à abandonner son poste et les huit enfants qu'ils avaient sous leur protection. C'était une désertion, mais que faire d'autre sinon mourir sans avoir servi à rien ? Les pensées de James Larkin devaient suivre un chemin similaire car après un coup d'œil implorant à Smith qui détourna les yeux, le capitaine chercha à faire ses adieux à Emmanuel, sans pouvoir dissimuler ses larmes. Le garçon recula vivement, la physionomie farouche. Il était trop vulnérable pour supporter la faiblesse des autres. Taylor, bouleversé par cet aveu indirect, entraîna son supérieur dans la chaloupe.

Quelques minutes plus tard, le *Saint-John*, ses voiles hissées, gonflées par la brise, reprenait sa route un moment interrompue, s'éloignant pour toujours de la minuscule coquille de noix ballottée sur l'immensité du Pacifique.



## Chapitre 3

Effondré plutôt qu'appuyé au bastingage, Emmanuel suivit des yeux la fragile embarcation sans vraiment la voir tant les larmes l'aveuglaient. Jusqu'alors, il s'était contenu pour ne pas accabler davantage le capitaine et son second. Il avait réussi à feindre le courage quand il était terrifié, la force quand il se savait faible, l'assurance quand il tremblait intérieurement. Il lui avait fallu épuiser ses ressources intérieures pour parvenir à donner l'illusion de l'héroïsme devant amis et ennemis. Désormais, qu'importait ? Ni James Larkin, ni Taylor n'étaient plus là. Ils n'avaient qu'une infime chance de survie, supérieure néanmoins à celle qu'ils auraient eue en restant sur le *Saint-John*. Ismaël était perdu, une fois de plus. Quant à ses camarades... qu'étaient-ils sinon, comme lui, des prisonniers, des otages, de futurs esclaves entre les mains d'hommes qui n'hésiteraient pas devant le crime pour parvenir à leurs fins ? Quel avenir allait être le leur ? Reverraient-ils Sydney et leurs parents ? Certains d'entre eux manqueraient-ils à l'appel ? Ecrasé par la souffrance lancinante de son dos zébré de plaies sanglantes, étreint par un terrible sentiment de solitude et d'angoisse, il ne cherchait plus à prétendre être autre chose qu'un petit garçon à bout de résistance. Il laissa sa tête retomber sur ses bras tandis que des sanglots convulsifs secouaient ses épaules lacérées par le fouet.

– Le chérubin pleure de départ de ses protecteurs ? susurra à ses oreilles une voix abhorrée.

Emmanuel se figea d'horreur en l'entendant si proche. Quel nouveau supplice le monstre lui réservait-il ? Une peur irraisonnée lui noua le ventre, cette peur remontant de son enfance, celle de son enlèvement, puis celle causée par Taylor. Pourrait-il résister davantage ?

– Ah, tu peux pleurer ! poursuivit Owen de sa voix insidieuse et mauvaise. Tu vas pleurer plus encore, tu peux en être sûr ! Smith a voulu que tu vives. Eh bien, tu vivras ! Tu vivras pour expier sa stupide indulgence à ton égard ! Pour payer pour ce qu'il m'a fait ! Regarde un peu ! Regarde !

D'une main brutale, il l'obligea à se retourner.

– Regarde ! Tu vois ? Tu vois ? Comprends-tu ce que cela signifie ? Crois-tu que je puisse laisser son crime impuni ? Tu payeras ! Le plus longtemps possible ! Mais regarde ! Regarde !

Emmanuel, terrifié, le cœur révolté par l'haleine de l'homme qui postillonnait sur lui, fermait désespérément les yeux. Secoué comme un fétu de paille, il finit par obéir à l'injonction du pirate. Ce qu'il vit l'horrifia. De la tempe gauche jusqu'au menton, le visage était entaillé d'une profonde balafre sanglante. L'œil, durement touché, était recouvert d'un pansement maculé. Les lèvres, fendues, avaient triplé de volume. Était-ce donc l'œuvre de Smith ? Smith qui avait in-

terrompu le traitement barbare auquel il était soumis ? Smith qui s'était rebiffé au point de frapper son acolyte, son maître ?

– Ah tu vois ? Vermine ! Tu comprends maintenant ce que tu vas payer ?

Malmené par la poigne d'Owen qui le faisait rebondir contre la lisse à chacune de ses questions, Emmanuel croyait sa dernière heure venue. Il comprenait qu'il ne sortirait pas vivant du *Saint-John*. Le gros pirate se vengerait sur lui de l'acte téméraire de son compagnon.

– Oh là ! Es-tu fou ? Que fais-tu là ?

C'était Evans, suivi de près par Burton et Stuart.

– Pourquoi es-tu sorti ? Et ton pansement ? Ne joue pas avec alors que ton œil est peut-être perdu !

– Perdu ? rugit Owen en rapprochant dangereusement ses mains du cou de sa victime. Tu entends ? Mon œil est peut-être perdu...

Sans ménagement, l'enfant lui fut arraché et jeté à terre.

– Cesse de t'en prendre aux prisonniers ! s'écria Burton.

– Je me réserve celui-là !

– Tu ne te réserves personne ! gronda Stuart, en colère. Je vais te refaire ton bandage et ensuite, tu iras garder les gosses à l'arrière. Jackson sera plus utile que toi sur le pont !

Owen obtempéra non sans avoir donné un féroce coup de pied à sa victime recroquevillée sur le pont. Elle ne pourrait pas lui échapper. Elle vivrait dans l'attente de son châtiment et crèverait de peur. La vengeance était douce.

– Lève-toi, maintenant ! Et va prendre ton tour à la barre !

Emmanuel se redressa lentement, sur les genoux d'abord, puis, avec un énorme effort, sur ses deux jambes. Il se soutint contre la lisse pour éviter de tomber.

– Je ne suis pas des vôtres, murmura-t-il d'une voix quasi inaudible.

Burton regarda durement la frêle créature qui osait lui répondre ainsi. Il l'estimait encore plus pour ce refus d'obéissance alors qu'il la voyait chanceler de fatigue et de souffrance. Sans Smith, Owen la tuait. Cet homme était un monstre. Burton le détestait de toutes ses fibres, bien qu'il fût associé à lui pour de banales questions d'intérêts. Cet homme brutal, violent, farouche était aussi incapable de préméditation. Il avait tué un matelot au cours d'une rixe, ce qui l'avait obligé à fuir la justice. Il avait basculé dans le crime par hasard, à force d'ignorer une morale que personne ne lui avait jamais apprise. Mais il possédait ses valeurs, son propre code d'honneur. Et une des règles de ce code était de reconnaître les qualités de tout adversaire et de l'affronter en face, de manière loyale.

– Non, tu n'es pas des nôtres, grommela-t-il à sa manière rude. Seulement, tu as un devoir à l'égard des prisonniers, celui d'aider à la manœuvre !

– Pourquoi ? Une collaboration avec vous serait une trahison !

A peine assez fort pour tenir debout, le garçon lui tenait tête, voulait rester fidèle à ses principes.

– Owen est inutile, Stuart doit faire la cuisine, il faut un homme à la barre !

– Je m'en moque ! Ce n'est pas moi qui ai voulu cette situation !

– Certes, mais tu fais partie de l'équipage !

– Ah, ricana Emmanuel avec dérision, malgré l'épuisement qui le faisait trembler, voilà pourquoi vous ne m'avez pas encore tué ! Parce que je vous suis utile ! Ensuite, vous me livrez à votre cher Owen pour...

Burton saisit brutalement le garçon par les bras, lui faisant croire que sa dernière heure était enfin venue.

– Je t’interdis de me soupçonner de pareils agissements! Je ne suis pas Owen, moi! Sache que moi vivant, je ferai ce qui est en mon pouvoir pour te protéger de ses griffes! Est-ce clair?

Malgré la violence avec laquelle le pirate le secouait, Emmanuel sentit qu’il avait affaire à un allié et non un ennemi. L’homme était sincère, même si sa physionomie ne prévenait vraiment pas en sa faveur. Il n’avait pas fait une promesse en l’air.

– Maintenant, obéis! Va à la barre!

En d’autres circonstances, le garçon aurait été heureux d’occuper ce poste qu’il aimait entre tous. Il lui semblait qu’en acceptant, il contribuait à s’éloigner encore davantage du canot, qu’il se compromettait avec les pirates, qu’il perdait l’estime de lui-même. Mais comment résister quand un brouillard voile votre regard? Comment lutter quand la faim intense vous donne les étourdissements? Comment se révolter quand la souffrance de votre dos lacéré devient intenable? Comment refuser quoi que ce soit quand la peur du lendemain...

Emmanuel n’eut pas conscience de tomber. Il s’affaissa en avant sur la roue puis glissa doucement sur le pont.

– Tu vois cette garcette? beugla une voix rocailleuse qui pénétra lentement dans la purée de pois de son cerveau. Tu la vois?

Le garçon ouvrit les yeux sans la voir, sans comprendre ce qui se passait. Il entendait seulement, très lointaine, une voix menaçante.

– Et celui-là, tu le vois? continua l’homme.

Parce qu’il pressentait un événement terrible, le musicien se redressa, s’efforçant de concentrer le plus possible son regard encore si vague. Il vit alors, dans une brume qui s’éclaircissait peu à peu pour rendre aux formes leur netteté, son cadet, son fragile Gwénaël, livide, maintenu debout par la poigne d’Evans. Au-dessus de lui était brandie la fameuse garcette. L’expression d’horreur qui se peignit sur son visage permit à Evans d’être certain qu’il «avait vu».

– Dans ce cas, au travail! Sinon, tu entendras ses cris! Dépêche-toi! Allez!

Emmanuel, terrifié par les mauvais traitements qui menaçaient son petit frère, se hâta de se remettre debout, tout chancelant.

– A l’avant! Ouste!

Dans sa précipitation et sa faiblesse, ou peut-être aveuglé par les larmes, Emmanuel rata une marche de l’échelle de dunette et s’affala rudement sur le pont. Cette chute fut accueillie par des quolibets et des lazzis. Il ne les entendit pas. Tout son être était crispé dans l’attente d’un cri qu’il redoutait.

– Tu vois! s’écria Evans, victorieux, en s’adressant à Stuart dans sa cuisine. Même pas besoin de les toucher. Ils feront n’importe quoi pour se protéger les uns les autres!

– Vous êtes odieux! explosa Gwénaël dont le premier moment de terreur était passé en comprenant la manœuvre du pirate. Vous n’avez pas le droit! Je ne veux pas qu’il me protège! Je n’ai pas peur de vous!

– Bien sûr que si tu as peur! Tu sais que si tu ne files pas droit, ton charmant frère en pâtira! Tu as bien vu, tout à l’heure, non?

– Vous êtes ignobles! hurla Gwénaël, effaré par le jeu cynique des hommes. Vous ne pouvez nous faire cela! Vous ne savez donc pas ce que c’est d’aimer quelqu’un?

Ses yeux bleus lançaient des éclairs qui auraient voulu foudroyer sur place des ennemis si pervers. Evans sifflota d'un air railleur :

– Ecoute-moi cela, Stuart ! Que c'est beau ! L'amour, les grands sentiments ! Je croyais que cela n'existait que dans les contes de fées. A quoi cela sert, dis-moi ?

– Si t'avais eu une mère normale, répliqua Stuart, goguenard, tu serais peut-être comme ça !

– Peut-être, rétorqua Evans, soudain rembruni à cette réflexion moqueuse. Moi, ma mère, elle buvait et elle me battait. Mon père aussi ! J'ai connu la faim, le froid et les coups. Les coups, toujours les coups. Pour un oui, pour un non. Tandis que ces mômes là, ça naît dans l'or et les baisers ! Ça ne sait pas ce qu'est la misère du pauvre peuple ! Et ça se permet de nous faire la morale ! Sales gosses. Oh, je les hais ! Je les hais !

L'évocation de ces douloureux souvenirs avait plongé Evans dans une sombre colère. Trouvant devant lui un représentant bien involontaire de cette société injuste qui avait fait de lui un être de révolte, il lui fit payer pour tous les griefs accumulés depuis des années. La garcette maniée d'une main de fer s'abattit sur lui. Une fois. Deux fois. Quatre fois.

Le cinquième coup atteignit Emmanuel en pleine tête. Emporté par son élan, l'enfant tomba à quelques pas de là, sans un cri, sans un gémissement.

Gwénaël, par contre, hurlait comme un animal qu'on égorge, à la fois d'affreuse douleur, de rage et de terreur, glaçant d'effroi les prisonniers de l'arrière qui se demandaient ce qui se passait, quel crime se commettait à nouveau hors de leur vue cette fois.

– N... de D... ! jura Burton, aussitôt accouru en envoyant son poing au menton d'Evans qui recula jusqu'aux bastingages sur la violence du choc. Vous êtes devenus fous ou quoi ? Joyce, ramène ce bambin braillard avec les autres.

Joyce s'exécuta sans un mot tandis qu'Evans, dégrisé par le coup de son compagnon, passait sa main sur ses yeux.

– Oui, marmonna-t-il. Fous. Le malheur a fait de nous des bêtes !

Et comme les autres, il regagna l'avant pour achever la manœuvre interrompue.

– Owen est soûl comme un cochon ! déclara Stuart en revenant de l'arrière où il était allé déposer le souper des prisonniers. Il terrorise les gosses.

Le fait ne fut pas pris à la légère par les pirates. Trois d'entre eux, armés, descendirent au carré où ils trouvèrent Owen à boire en compagnie de Dominique. Les six autres garçons, blêmes, terrorisés s'étaient entassés dans une seule cabine, où serrés les uns contre les autres, ils étaient en butte aux tracasseries et aux méchancetés des deux ivrognes. Voyant cette visite en force de leurs ennemis, ils en déduisirent qu'ils allaient tous être exécutés. Au lieu de cela, ils assistèrent à une discussion très houleuse entre Owen et les nouveaux venus et, pour leur plus grande satisfaction, virent leur geôlier se hisser péniblement sur le pont. Burton, sagement, fit main basse sur les bouteilles qui traînaient sur la table. Jackson resta seul au pied des marches, tel un Cerbère, l'arme à portée de main. Comme Dominique cherchait à tourmenter encore ses camarades, le pirate l'envoya sans ménagement cuver son alcool dans sa cabine, ferma la porte et annonça aux autres enfants qu'ils étaient libres de se déplacer à l'arrière. Ils avaient seulement interdiction de monter sur le pont. Il se refusa à donner la moindre nouvelle d'Emmanuel. Gwénaël était revenu dans un état de stupeur qui laissait imaginer le pire. La longue nuit commença.

Sur le pont, en cette première soirée après la mutinerie, la fatigue se faisait sentir. Smith, conscient des risques qu'une seconde nuit de veille pouvait faire courir à ses compagnons et au bâtiment qui les portaient, les avait envoyés se reposer quelques heures avant la pleine obscurité. Lui-même dormirait plus tard. Pour l'instant, seul au gouvernail, il voulait réfléchir.

La nuit qui tombait accroissait encore davantage son sentiment de solitude, une nuit qui allait aussi envelopper la minuscule embarcation dans laquelle déviaient deux hommes, ses supérieurs, qu'il avait lâchement livrés aux flots. Aurait-il pu faire autrement ? Owen les avait condamnés. Cet abandon était leur unique chance de survie... Survie ? Quelle chance avaient-ils de survivre, ces malheureux ? Pourquoi n'avait-il rien vu ? Rien compris ? Pourquoi avait-il fait la funeste connaissance d'Owen qui, depuis le début du voyage, s'était révélé sous un jour insoupçonné ? Comment avait-il pu prendre pour une amitié sincère de sordides calculs d'intérêts ? Quel aveuglement ! Quelle stupidité ! Les yeux dessillés, il se révoltait de tout son être contre la duplicité de celui qui l'avait sauvé de la prison, non pas par esprit philanthropique mais bien parce que cela servait ses projets. Mais c'était trop tard. Le mal était fait. Il était pris dans cet engrenage maléfique, il en était complice, lui qui depuis vingt ans, construisait son humble existence avec le courage silencieux et obstiné des petites gens. Il n'était pas armé contre un être sans scrupule. Il était naïf, stupidement naïf. Et il était devenu un pirate, un criminel, un hors la loi. Parce qu'il n'était qu'un lâche. Quand il avait cinglé du fouet le tortionnaire, soulevé par un élan d'indignation et de dégoût, il aurait dû en profiter pour se rendre maître du terrain. Il n'avait pas osé. Il s'était recroquevillé dans un coin, attendant les repréailles. Car ce qu'il avait fait était inouï. Owen se vengerait de terrible manière. Mais comme de coutume, cet être fourbe et calculateur attendrait son heure. Pour éviter la souffrance, Smith sombrerait-il encore plus bas dans la fange de sa lâcheté ? Allait-il assister avec une lucidité qui décuplait son sentiment de culpabilité à sa complète déchéance morale ?

Lorsque, sur le coup de dix heures, Joyce vint le remplacer, il lui abandonna la barre en se contentant de lui donner le cap à suivre. Il était dans un état d'esprit proche du désespoir. La mort lui semblait la seule issue pour sortir d'une existence pourrie. Ce serait le suicide d'un lâche, mais lâcheté pour lâcheté, mieux valait cesser définitivement de nuire avant de faire d'autres ravages par son inconcevable faiblesse.

Un gémissement arrêta sa progression. Il venait de trébucher sur un obstacle mou, surgi sur le chemin de sa perdition comme un ultime défi. Il tomba à genoux auprès du corps que malgré l'obscurité, il avait identifié. Emmanuel Le Quellec était là, blessé, agonisant peut-être faute de soins ! Celui qu'il avait fui pour ne pas avoir à affronter son regard trop limpide ! Celui qui, depuis le travail dans la mâture incarnait un paradis à jamais perdu, celui de l'amitié, de la fraternité, du respect de l'autre !

La cabine de James Larkin fut le refuge que Smith trouva pour y déposer l'enfant. A la lueur de la lampe qu'il parvint enfin à allumer malgré le tremblement de ses mains, il découvrit l'étendue du désastre. Il comprit mieux ce qui s'était passé sur le pont quelques heures plus tôt, les jurons de Burton, les hurlements d'enfant. Du sommet de la tête à la nuque, les cheveux étaient poisseux de sang. Cette plaie n'était pas l'œuvre d'Owen. Un autre s'en était pris à l'enfant, le frappant violemment à la tête. Toute cette cruauté gratuite ne cesserait-elle donc jamais ?

Dès que Smith toucha d'un mouchoir humide la plus récente des plaies, le garçon se rétracta, puis, comme un animal, se recroquevilla jusqu'à l'extrémité de la couchette, regardant le pirate d'un air sombre et fiévreux.

– Gwénaël ? Où est Gwénaël ? Que s'est-il passé ? Comment va-t-il ?

Les yeux bleus étincelaient. Même mourant, même abattu par la souffrance, le musicien pensait avant tout à ceux qui lui étaient chers. Emmanuel ne se souvenait pas de grand-chose, mais il savait que Gwénaël avait été frappé avant qu'il ne se précipite pour détourner sur lui la fureur de son agresseur. Son sacrifice avait-il été utile ? Avait-il pu épargner à son frère un traitement inhumain et injuste ?

– Il est à l'arrière, répondit Smith, qui n'en savait trop rien et qui voulait surtout reconforter le blessé. Vous n'avez pas de soucis à vous faire !

Il comprit trop tard qu'il aurait mieux fait de ne pas prononcer cette dernière phrase : il reçut en pleine figure un magma bouillonnant de mépris, jailli des prunelles de saphir.

– Pas de soucis ! répéta Emmanuel avec hargne. Non mais ? Vous me croyez idiot ou quoi ? Comment pourrais-je ne pas être terrorisé à l'idée de ce que vous pouvez faire subir à mes frères, en particulier au petit. Vous êtes une bande de tortionnaires ! Vous l'avez prouvé ! Et je devrais vous croire quand vous me dites de ne pas me faire de soucis ! Pas de soucis ! Alors que mon petit frère a été frappé sauvagement pour avoir pris ma défense ! Ou plus simplement parce qu'il a le malheur d'être mon petit frère ! Comment pourrais-je oublier ses cris ? Je suis arrivé trop tard ! Oh !... J'ai soif ! ajouta-t-il avec un sanglot, épuisé par la virulence de son explosion.

Smith trouva rapidement de quoi le désaltérer et le laissa boire de tout son content.

– Pourquoi ne nous tuez-vous pas ? reprit le garçon d'une manière toujours aussi farouche qui trahissait à la fois sa surexcitation et son épuisement. Pourquoi ? Qu'espérez-vous ? Que nous rampions tous à vos pieds en vous suppliant de nous épargner ? Que nous soyons tous des marionnettes entre vos mains ? Etes-vous donc tous des Owen ?

A cette dernière insulte, Smith blêmit sans trouver la force de nier.

– J'en ai assez, moi ! Tuez-moi donc ! Que tout finisse vite ! A quoi bon reculer l'échéance fatale ? Nous savons tous que nous sommes condamnés ! Alors, mieux vaut mourir maintenant !

– Non ! Non ! Monsieur Le Quellec ! Ne dites pas cela ! Pas vous !

Le cri avait jailli en dépit de sa volonté, arraché aux profondeurs de son intimité. Emmanuel n'y entendit, une fois de plus, que le témoignage d'une lâcheté défiant l'imagination. Il cracha donc, avec un dédain qu'il souhaitait mortel.

– Ah non ? Comment cela « pas moi » ? N'ai-je pas le droit de vouloir mourir ? Et pourquoi n'aurais-je pas ce droit ? Pour que je sois un héros ? Un saint ? Un martyr ? On me fait subir toutes sortes de supplices, on m'en annonce d'autres à venir et on voudrait que je les attende avec joie ?

Il lâcha une bordée de jurons d'une grossièreté et d'une consistance telles que les oreilles de Smith, qui pourtant en avait entendu d'autres de la part de certains de ses compagnons, en furent doublement choquées. Ce vocabulaire, déjà condamnable chez des marins frustrés, était inconcevable dans la bouche d'un enfant de bonne famille.

– Eh bien, non ! poursuivit Emmanuel du même ton belliqueux tandis que ses yeux luisaient dans la demi pénombre. Non ! J’ai envie de mourir ! J’en ai assez ! Souffrir ! Souffrir ! A quoi bon ? Pourquoi reculer l’heure de la mort quand elle est inéluctable ? Pourquoi n’aurais-je pas le droit de vouloir l’affronter sans affronter la souffrance ? Me déniez-vous le droit d’être humain ? Est-ce vous qui me déniez ce droit, vous qui, moins que tout autre, pouvez prétendre à ce titre d’humain ? Vous qui avez autant de volonté qu’un hibou empaillé ? Autant d’honneur qu’un ver de terre ? Et je suis là bien cruel pour cette malheureuse bestiole ! Allez ! Tuez-moi donc !... Mais, je suis stupide... Cela vous demanderait du courage !...

Smith était translucide. Chaque insulte le transperçait comme autant de flèches empoisonnées contre lesquelles il ne possédait aucun bouclier. Emmanuel frappait juste à tous les coups, atteignant un endroit déjà à vif. Venue d’Evans, de Burton, d’Owen, la souffrance n’aurait pas été intolérable comme elle l’était devenue. Mais elle venait d’un autre monde, celui de l’honnêteté, de la fraternité, de la beauté, de la dignité. A cause de cela, elle provoquait des ravages. Elle obligeait aussi à un sursaut de ces qualités si chancelantes dont son accusateur lui déniait la possession.

– Le ver de terre est en votre pouvoir, monsieur Le Quellec, murmura le jeune pirate avec une douceur triste. Pourquoi ne l’écrasez-vous pas ?

L’enfant aux paupières mauves rouvrit les yeux qu’il avait fermés d’épuisement. Son expression, fugitivement, perdit de sa dureté méprisante. Quelque chose comme une intense émotion trembla au fond de ses prunelles limpides. Il dut en être conscient car il détourna le regard pour répondre :

– Le ver de terre reste un homme, même dégradé. Et il peut encore m’être utile !

Malgré le ton et les mots injurieux, Smith ne put être convaincu que le garçon le laissait en vie par simple utilité. Cela sonnait faux.

– J’ai faim ! grommela soudain le musicien en se soulevant de sa couchette. Là, dans le placard... Maman y a rangé plein de bonnes choses.

De fait, Marie Le Quellec, prévoyante, avait garni de provisions la cabine de James Larkin en lui donnant pour mission de sauver ces gâteaux, cakes, chocolats, pâtés et autres friandises jusqu’aux retrouvailles avec Ismaël. Elle connaissait suffisamment les jeunes dents acérées et la gourmandise de certains membres de son trio pour prendre ce genre de précautions.

Smith sortit en effet d’une étagère débordante un pain d’épices et du saucisson dont les effluves variés emplirent bientôt la petite pièce. Emmanuel, affamé, lui arracha presque le saucisson des mains et le dévora avec une sorte de rage qui témoignait de son état de dénutrition. Ce fut en avalant ensuite sa première bouchée de pain d’épices qu’il changea soudain de couleur et que son visage se convulsa.

– Vous êtes un salaud, Smith ! Un véritable salaud ! explosa-t-il en laissant retomber la tranche qu’il tenait. Tout cela, c’était pour Ismaël ! Non seulement vous abandonnez le capitaine et monsieur Taylor, vous nous gardez prisonniers, mais vous m’empêchez d’aller sauver mon Ismaël ! Vous saviez que ce voyage avait un but humanitaire et vous n’avez pas hésité à le sacrifier ! A cause de vous, Ismaël restera encore sur son île durant de longs mois, des années, peut-être toujours ! Alors que nous sommes si près ! Il risque de ne jamais savoir que j’avais acheté ce voilier pour lui ! C’est *mon* bâtiment que vous transformez en un bâtiment de pirates ! C’est *mon* projet que vous brisez ! Vous m’inter-

disez de payer ma dette d'amitié à l'égard de celui qui a tout sacrifié pour moi ! Oh, Ismaël ! Est-ce donc une amitié maudite que la nôtre ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous retrouver ? Comment peux-tu croire en Dieu au milieu de tout cela ? C'est trop injuste ! Qu'as-tu fait qui mérite un tel châtement ? Oh, Ismaël !... Ismaël ! Où que tu sois, aide-moi ! Aide-moi à ne pas désespérer de te revoir un jour ! Oh...

Les sanglots l'étouffèrent. Il retomba sur la couchette, hoquetant, hurlant, combattant l'adversité en mordant rageusement l'oreiller et en s'arrachant les cheveux. La crise dura assez peu pour le plus grand soulagement de Smith qui se demandait bien comment intervenir. Emmanuel, expulsant la tension nerveuse accumulée depuis vingt-quatre heures, se retrouva bientôt sans forces, complètement épuisé. Le sommeil le cueillit entre deux ultimes râles de chagrin.

Smith, désormais certain qu'il ne le verrait, ni ne l'entendrait, s'effondra à son tour. La coupe débordait. Mais l'homme qui versait ces larmes amères n'était déjà plus celui qui, sur la vergue, quelques jours plus tôt, avait étouffé un sanglot en affirmant à son compagnon qu'il n'y avait plus rien à faire. Il n'était plus celui qui, dans un soubresaut de révolte, avait frappé Owen pour retomber dans sa passivité l'instant d'après. Il n'était pas non plus le pirate découragé et songeant au suicide des heures précédentes. Il se rebiffait. Il venait de trouver une ancre de miséricorde sur le chemin de sa perte et s'y agrippait avec l'énergie du naufragé que guette la noyade. Emmanuel le méprisait, le haïssait même pour tout le mal qu'il avait fait aux autres, aux officiers, à ses camarades, à son ami Ismaël. Qu'importait qu'il le roulât dans la boue ! Ce n'était pas à ses yeux qu'il songeait à se relever. Jamais il ne le pourrait. C'était aux siens propres qu'il tenterait de se relever. Il refuserait de dériver davantage. Même s'il n'était considéré par tous que comme un odieux pirate, un lâche, un traître, il remonterait, pas à pas, dans le silence et la nuit, l'échelle du courage et du sacrifice. Il expierait ses fautes. Rien ne serait assez dur. Même pas ce mépris dont il continuerait à être recouvert, cet opprobre général qui l'accablerait. Le paradis était inaccessible pour un homme – un ver de terre – comme lui mais le reflet qu'il en voyait danser sur son ancre suffirait à alimenter sa persévérance.

Emmanuel se réveilla douze heures après que Smith l'eût quitté. Ce bon sommeil, bien plus long que de coutume, l'avait remis en pleine possession de ses moyens. Comment avait-il abouti dans la cabine de James Larkin, c'était le mystère. Smith, sans doute, puisqu'il se souvenait de la rage folle qui l'avait saisi en voyant cette crapule devant lui. Ce n'était pas un semblant d'égard qui allait lui faire oublier qu'ils lui devaient la situation dans laquelle ils étaient tous ! L'abject personnage ! Comment pouvait-on être si veule ? Toujours en colère – c'était le seul moyen de ne pas s'attarder sur des détails gênants –, il se redressa vivement. Une vive douleur à la nuque lui rappela qu'il avait tenté de s'interposer entre un tortionnaire et son petit frère. Justement. Où était Gwénaël ? Dans quel état ? Smith n'avait pas répondu. Soit parce qu'il s'en moquait, soit parce qu'il ne voulait pas lui dire la vérité. Qu'attendre d'un traître pareil ? Ah qu'il avait mal dans le dos et à la tête ! Il toucha doucement les endroits les plus sensibles. Une croûte s'était formée. Bon, c'était un signe de cicatrisation. Cela lui ferait mal encore quelques jours !

Quelques meringues au chocolat, un demi pain d'épices avalés sans état d'âme lestèrent son estomac affamé. Il les fit passer avec une bonne rasade de limonade puisée dans les réserves de James Larkin, puis, ainsi rassasié, il sortit sur le pont. Le ciel était clair, la mer déserte, le soleil approchait du zénith. Le

*Saint-John* portait toute sa toile au grand large.

– Va prendre la barre ! ordonna Evans en voyant le nouveau venu se diriger vers le carré d'un pas fort résolu.

– Pas question ! rétorqua Emmanuel avec dédain, absolument déterminé à ne pas se laisser dicter des ordres par un pirate. Je vais rejoindre mes frères !

– Va prendre la barre ! Je te l'ordonne !

– Vous n'avez rien à ordonner ! répliqua le garçon comme Evans se dressait entre lui et le panneau du carré. Ma place est avec mes frères !

– Ta place est là où on te dit qu'elle est ! Obéis !

– Non !

Evans faisait toujours barrage. Son regard était mauvais.

– Eh bien, nous allons employer des méthodes qui ont fait leurs preuves, gronda-t-il. Tu l'auras voulu !

Emmanuel s'attendait à un coup. Au lieu de cela, le pirate ouvrit le panneau.

– Que faites-vous ? demanda le garçon d'une voix déjà moins assurée.

Evans se retourna vers lui avec un sourire sardonique.

– Tu voulais voir ton frère, non ? Je vais aller le chercher !

Les prunelles incandescentes vacillèrent soudain, puis se durcirent.

– C'est un chantage ignoble ! Je ne m'y soumettrai pas !

– C'est ce que nous verrons ! déclara très calmement le pirate en descendant deux marches.

Il fut aussitôt arrêté par le garçon qui le retenait par la manche. Il le regarda d'un air moqueur.

– Tu veux quelque chose ?

L'expression d'Emmanuel n'avait plus rien de fanfaronne ou de hardie. Elle était désormais celle d'un vaincu. Des larmes d'humiliation et de révolte impuissante perlaient dans les yeux si fermes quelques secondes plus tôt.

– Oui, dit-il dans un souffle. J'o...béis...

Une journée, puis une nouvelle nuit, suivie d'une autre journée et d'une autre nuit s'écoulèrent ainsi, dans de constants changements d'amure qui mettaient les nerfs à vif. Le *Saint-John* progressait à peine, contrarié par la brise instable. Le mal de mer fit sa réapparition à l'arrière, aggravé encore par le confinement dans un espace restreint, la promiscuité et l'angoisse qui les tenaillaient. L'atmosphère était lourde et viciée. Les prisonniers avaient interdiction de monter sur le pont. La seule aération venait du panneau quand leurs geôliers se remplaçaient ou qu'ils venaient leur apporter à manger un infâme brouet qui ne devait pas leur prendre beaucoup de temps à préparer. Murali était agressif comme les humains. D'ordinaire, c'était un chat placide qui tolérait les enfants, réservant ses faveurs à son jeune maître très à son écoute et qui, en sa présence, faisait peu de bruit. Avec l'absence d'Emmanuel, il percevait que quelque chose n'allait pas et griffait ceux qui voulaient trouver auprès de lui un peu de réconfort. Il avait reçu des coups de pied des pirates, de Dominique et depuis, sauvage, il se réfugiait sous la couchette du musicien ou hantait la cale à la recherche de rats qu'il ramenait dans son territoire pour la plus grande horreur des garçons.

Gwénaël inquiétait sérieusement Yannick. L'enfant ne parlait plus. Il se contentait de rester sur son matelas des heures durant, les yeux ouverts, mais sans un mot. L'aîné tenta tout ce qui était en son pouvoir pour le faire parler dans l'espoir d'apprendre ce qui motivait ce silence obstiné. Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il entendu quand Evans l'avait tiré de force sur le pont ? Emmanuel

avait-il été tué devant lui ? Ou torturé ? Même à ses questions précises, Gwénaël ne répondait pas. Yannick était terrorisé. La compagnie de Maximilien, fréquente, lui fit un bien immense. Il découvrit que ce petit vicomte pédant et honni était en fait un garçon de valeur, digne fils de ses parents. Ils évoquèrent le passé, ce qui les avait séparés, la jalousie à l'égard du musicien, l'orgueil qui les avait aveuglés. Les aveux, les explications, la reconnaissance mutuelle des torts, la confiance retrouvée plantèrent les fondations d'une nouvelle amitié. Les tristes circonstances de leur détention auraient au moins eu l'avantage de supprimer une inimitié de plusieurs années.

Ce fut Maximilien qui suggéra des jeux de société pour chasser un ennui galopant et pour oublier un peu le mal de mer. Les plus jeunes furent ravis qu'on propose quelque chose à faire. Il y eut de nouveau des cris et des disputes. Les comportements redevenaient quasi normaux. Il n'y avait que Dominique qui faisait bande à part et qui tentait de corrompre les gardiens. Ceux-ci le traitaient comme ils traitaient les autres, sans le moindre égard. Il en était furieux.

A l'avant, la menace restait toujours personnifiée par Owen que sa très douloureuse blessure rendait fou furieux, qui réclamait de l'alcool et qui ne l'ayant pas, cognait sur tout ce qui bougeait. Bien souvent, ses compagnons étaient obligés d'intervenir pour le calmer. Burton trouva de la morphine dans la pharmacie du capitaine et en administra des doses élevées au gros pirate, à la satisfaction de tous. Personne n'osa penser tout haut à ce qui allait se passer quand les réserves seraient épuisées. Peut-être Owen serait-il guéri à ce moment là.

Depuis sa reddition, Emmanuel Le Quellec partageait entièrement la vie commune comme il l'avait fait au début de la traversée, quand il ne savait pas encore qu'il côtoyait des criminels aux mauvaises intentions. Il s'étonnait de la correction de cette engeance détestable à son égard. Il s'était attendu à des dégelées de coups, des moqueries, des avanies, des persécutions. Il n'y eut rien de tout cela. Les pirates n'étaient pas des enfants de chœur, mais ils ne se permirent jamais de le molester, de l'insulter ni de le ridiculiser durant les longues heures qu'ils passaient ensemble. Ils lui faisaient confiance, le laissant circuler à sa guise sur le bateau et effectuer les tâches qui lui étaient dévolues. Ils se savaient en sécurité : le garçon ne pouvait se permettre de les trahir. Toute action de sa part aurait entraîné le malheur de ses frères. Rien que par cette simple menace, ils étaient assurés de sa collaboration. Si plusieurs fois, il esquissa un mouvement de résistance, faillit refuser d'obéir, un simple regard d'Evans ou d'un autre arrêta toute velléité d'insubordination. La mort dans l'âme, le combatif Emmanuel se soumettait.

En raison d'une navigation difficile avec un équipage réduit –un pirate était constamment affecté à la garde des prisonniers, Owen ne bougeait pas du poste–, la fatigue se faisait sentir pour tous. Burton et Smith se disputaient souvent sur des questions de commandement. Le plus jeune était sans conteste le plus compétent, mais le plus âgé avait pour lui plus d'expérience et une force de caractère bien supérieure. Cependant, il n'était pas plus capable d'imposer une certaine discipline aux autres qu'il n'était capable de s'y soumettre lui-même. Les autres, tout aussi individualistes, n'avaient pas rejeté leurs officiers pour s'en trouver d'autres. Emmanuel, lucide, redoutait le mauvais temps. Qui saurait sauver le bâtiment ? *Son* bâtiment ! Le pourrait-il ? Intellectuellement, il s'en sentait capable ! Humainement, beaucoup moins ! Or, il eût vraiment

fallu un chef pour donner une impulsion au petit voilier... Mais il n'était pas en position de le devenir...



## Chapitre 4

Ce matin là, quand le garçon apparut sur le pont –il dormait, insigne privilège que personne ne lui contesta– dans la cabine de James Larkin, la houle secouait très durement le *Saint-John*, et cela malgré l'absence de vent. A l'est, une ligne d'encre barrait le passage aux rayons du soleil. L'atmosphère était oppressante. Emmanuel regarda un moment l'horizon, fixement, le visage tendu, les poings serrés, la respiration suspendue. Puis ses yeux se portèrent sur la mâture et sur les hommes qui vaquaient à leurs occupations sur le pont.

– Smith !

Le jeune homme se retourna vivement. C'était la première fois que le garçon lui adressait la parole de son plein gré, sans être sollicité, qu'il condescendait à le voir. Il craignit un instant une provocation, mais l'expression de son jeune interlocuteur était tout sauf insolente.

– Vous avez vu ?

– Oui. Un grain.

– Non, Smith, contredit Emmanuel d'un ton sûr de lui. Non. Une dépression tropicale. Peut-être un cyclone. Le baromètre chute dangereusement. Dans dix minutes, nous serons dans la tourmente ! Il faut réduire la voilure d'urgence. Et avant de mourir, car je crains le pire, je voudrais voir mes frères !

Ce n'était pas présenté comme une supplication mais comme une volonté inébranlable. Smith dut le comprendre.

– Allez ! Et dites à Jackson de remonter !

Emmanuel sembla apprécier ce laconisme efficace. Un imperceptible sentiment de reconnaissance adoucit l'intensité de ses prunelles. L'instant d'après, il était descendu dans le carré où il fut accueilli par un revolver agité sous son nez.

– Tu n'as pas à venir ici ! beugla le pirate. Dégage !

– Smith vous demande ! répondit sobrement le garçon. Il y a urgence !

Jackson foudroya du regard le visiteur imprévu, puis se dit qu'un événement grave avait dû se produire pour motiver cette venue et l'ordre de Smith. Jusqu'alors, Emmanuel n'avait pas essayé de mentir ou de tricher. Il était peu probable qu'il le fit au bout de quatre jours.

– J'espère que tu dis la vérité, sinon !...

– Je sais. Vous aurez toujours la ressource de me tuer. Mais faites vite !

Vaguement inquiet, Jackson monta sur le pont, laissant Emmanuel dans le carré désert.

Le musicien, après un regard d'envie et de tendresse à son cher piano, se précipita dans sa cabine. Deux hurlements accueillirent son entrée fracassante.

Celui de Yannick, terrifié par cette intrusion qui n'augurait rien de bon puis celui de Gwénaël, rauque et joyeux. Tandis que Murali déguerpissait par la porte ouverte, les trois frères s'étreignirent, mêlant leurs larmes et leurs embrassades.

– Oh, Emmanuel ! s'écria le plus jeune. Ils ne t'ont donc pas tué ?

Il avait retrouvé miraculeusement la parole, maintenant qu'il savait que son frère était en vie. Durant tous ses jours d'absence, depuis qu'il avait vu Emmanuel tomber à sa place sous le coup d'Evans, il avait été persuadé de sa mort.

Leurs cris réjouis attirèrent leurs camarades qui manifestèrent à leur tour leur immense joie de le revoir vivant.

– Oui, vivant pour l'instant, grommela-t-il sans pouvoir adoucir le ton de sa voix, malgré ses efforts. Peut-être pas pour longtemps ni vous non plus...

– Si tu n'as que des choses aussi réconfortantes à nous dire, tu pouvais te dispenser de venir ! rugit Dominique en réponse.

Emmanuel le foudroya du regard.

– Ce ne sont pas les pirates en cause, reprit-il en s'obligeant au calme à cause des autres garçons. C'est le temps. Nous allons essayer une terrible tempête. C'est ce que je suis venu vous dire. Enfermez-vous. Restez dans vos cabines. Vous allez être durement secoués. Je vous souhaite bon courage !

– Que vas-tu faire ? demanda Yannick en le voyant prêt à tourner des talons.

– Je remonte sur le pont. J'y suis utile !

– Moi aussi, je viens ! s'écria Yannick aussitôt.

– Non !

Le ton d'Emmanuel était sans réplique.

– Tu restes ici, auprès de Gwénaël ! Tu ne serviras à rien là haut !

– Et toi, vertueuse personne, tu sers beaucoup, comme d'habitude ! plaça Dominique d'un ton sarcastique.

– Ce n'est pas comme toi ! rétorqua vivement Maximilien qui n'attendait que l'occasion d'en découdre avec son camarade.

– Jamais je ne consentirais à être le larbin de ces crapules !

L'insulte était grave. Mais l'heure l'était aussi. Emmanuel sut le mesurer et contrairement à ce qu'attendaient les garçons, il ne sauta pas à la gorge de son provocateur. Il esquissa même un sourire.

– Ma lâcheté naturelle n'a pas tes scrupules, mon cher !

Et sur cette perfidie dont personne ne fut dupe, Emmanuel disparut prestement, soulagé de mettre entre lui et son ennemi une saine distance de sécurité. La compagnie des pirates était presque plus agréable que la fréquentation de cet odieux personnage.

Dominique ne tira aucun bénéfice de sa méchanceté. Ses camarades qui le détestaient cordialement et le supportaient de moins en moins le contraignirent à regagner sa cabine dans laquelle il vivait désormais seul. Gwénaël partageait celle de Yannick et Maximilien l'avait remplacé dans celle de Luigi.

Les six garçons, après le départ de Dominique, se considérèrent gravement. L'apparition si brève du musicien les avait impressionnés. Ils avaient à peine reconnu celui qui, quelques jours plus tôt, se montrait un enfant en pleine santé et parfois un convive facétieux. Emmanuel, si différent d'eux par les comportements et la maturité, avait franchi une nouvelle étape. Il semblait avoir quitté à tout jamais le monde de l'enfance pour entrer totalement dans celui des adultes, avec les responsabilités inhérentes à cette nouvelle appartenance.

Que se passait-il donc sur le pont depuis quatre jours pour le transformer à ce point ?

Maximilien poussa un juron sonore, lui qui avait la réputation d'être le mieux élevé du groupe. Ses parents auraient certainement trouvé que la fréquentation du milieu maritime ne valait rien pour son éducation !

– Que t'arrive-t-il ? demanda Morgan, choqué par ce langage auquel le jeune noble ne l'avait pas habitué.

Le vicomte, qui avait l'air fort mal en point en raison du constant mal de mer qui l'éprouvait, gronda d'une voix faible mais qui se voulait farouche :

– Il est le seul à lutter ! Ah ! Si j'étais mieux !

Le voilier, comme pour se moquer de ce vœu pieux fit une terrible embardée, renversant tous les prisonniers les uns sur les autres. La tempête annoncée par Emmanuel quelques minutes plus tôt n'était visiblement pas un vain mot. Avec bien du mal, ils essayèrent de se remettre debout. Peine perdue ! Le sol se déroba sous leurs pieds. Les plus jeunes se mirent à crier d'effroi.

– Dans les cabines ! Dans les cabines ! cria Yannick.

En rampant, les garçons les regagnèrent péniblement. Maximilien produisait déjà des bruits qui laissaient supposer qu'on ne le verrait pas de sitôt. Luigi ne tarda pas à l'imiter. Les portes se refermèrent sur des occupants en piteux état et terrifiés.

– Emmanuel va mourir ! sanglota Gwénaël qui, comme Yannick, résistait bien au mal de mer, héritage de leurs nombreuses virées dans la baie de Sydney par tous les temps. Il ne peut s'en sortir ! C'est affreux ! Oh, Yann, pourquoi sommes nous si malheureux ?

– Je ne sais pas, petit frère, répondit gentiment l'aîné des Le Quellec, obligé de parler fort pour se faire entendre par-dessus le fracas des éléments déchaînés. Je ne sais pas. Il faut prier. Nous ne pouvons rien faire d'autre !

– Je ne veux pas prier ! Pour prier, il faut un Dieu ! Or Dieu n'existe pas ! Il ne peut pas exister ! Sinon, il ne tolérerait pas tout cela ! Oh, maman ! Je veux revoir papa et maman !

Une embardée le jeta à bas de sa couchette. Maté par l'épouvante d'une catastrophe qu'il estimait imminente, Gwénaël se calma brusquement. Il se recoucha sans un mot et sombra dans une morne torpeur, résigné au naufrage, à la mort, au néant. Yannick, impuissant devant la détresse de son cadet, fut encore plus bouleversé par son silence que par sa révolte. Lui aussi anticipait l'échéance fatale, mais au moins, il se réfugiait dans les bras de Dieu.

L'attaque des éléments en furie avait été fulgurante. Le petit bâtiment se sortit pourtant indemne de ce choc initial. Ce n'était pas le cas de son équipage. Trois hommes manquaient à l'appel : Evans, Joyce et Jackson. Ceux qui avaient dédaigné la recommandation de Smith de s'attacher. Ils avaient donc été emportés par la lame qui avait balayé le pont d'avant en arrière. Les autres avaient survécu, contusionnés mais indemnes.

Le *Saint-John*, sous foc et tourmentin, tenait la cape, seule allure qui convenait aux circonstances. Les marins survivants n'avaient qu'une ambition, éviter que le ketch ne se mette en travers. Il n'y avait rien d'autre à faire. Dans ces circonstances, l'issue la plus probable était le naufrage, soit en pleine mer sous la force d'une vague qui ferait chavirer le voilier, soit drossé sur des récifs invisibles puisqu'il était impossible de savoir quel cap était suivi. Burton, Smith et Stuart ne se faisaient aucune illusion. Il s'agissait avant tout de sauver leur peau, accessoirement celle des prisonniers, mais ce qui les jetait avant tout dans

la bataille était un réflexe primaire de survie. Pour Emmanuel, c'était différent. Il se refusait au fatalisme. D'abord parce qu'il était toujours beaucoup plus prêt à affronter l'adversité que des tourments intérieurs. Et il se sentait investi d'une triple mission : sauver ses camarades et ses frères, sauver son bâtiment et ensuite sauver Ismaël. Il se battait donc envers et contre tout. Aussi son regard brillait-il d'une détermination inébranlable, hargneuse qui surprenait les trois pirates qui le côtoyaient.

La nuit fut terrible. L'océan, sinistre, se montrait dans toute sa fureur à la lueur d'éclairs livides. La pluie torrentielle, ajoutée aux lames et au fracas environnant, avait sur les êtres un effet particulièrement néfaste. Les timoniers, toujours par deux à ce poste vital, n'en pouvaient plus. Chaque relève devenait plus difficile. Ils se réveillaient à peine, accrochés au sommeil qui leur permettait d'oublier pour quelques minutes. Ils avalaient un biscuit amolli d'eau salé, nourriture bien insuffisante pour entretenir leurs forces et leur énergie. Les heures passèrent. Une nouvelle journée s'écoula.

Le bruit du ressac leur parvint comme dans un brouillard. Eussent-ils été en nombre, ils n'auraient pu maîtriser le bâtiment qui, avalé par un courant violent, ne répondait plus à la barre. Ils n'eurent même pas le temps d'avoir peur. Le *Saint-John* se souleva sur le dos d'une vague monstrueuse, en redescendit comme une flèche et talonna. Le choc fut rude. Les deux mâts cassèrent net. Entraîné par le poids, le voilier se coucha légèrement à tribord puis s'immobilisa.

Aucun des pirates n'entendit les hurlements d'épouvante qui parvenaient de l'arrière : ils avaient tous été projetés à la mer, n'étant attachés ni les uns ni les autres. Les enfants, terrifiés, réagirent à la situation nouvelle selon leur tempérament. Il était évident qu'ils avaient fait naufrage. L'immobilité du bâtiment le prouvait après les secousses des dernières heures. Qui disait naufrage disait côte et un semblant de sécurité. Il fallait donc évacuer au plus vite.

C'est ce que pensa Dominique qui fut le premier sur le pont. Les lames qui continuaient de le balayer le renversèrent et le roulèrent jusqu'à avant, aux pieds même d'Owen qui avait jugé l'événement suffisamment insolite pour sortir de sa torpeur. Morgan et Luigi, qui le suivaient de près, connurent le même sort. Owen regarda autour de lui, vit la mer toujours démontée, les visages blafards des autres prisonniers que la mésaventure de leurs compagnons avait refroidis, considéra une dernière fois l'état du ciel et poussa les trois garçons dans le poste d'équipage dont il referma le panneau.

Yannick et Maximilien s'apprêtèrent à rejoindre Michael et Gwénaél. Ils en savaient assez pour préférer ne pas bouger. Tout plutôt que de se trouver dans les pattes d'Owen. Ce fut au moment où ils allaient refermer le panneau qu'ils entendirent un appel au secours éloigné mais distinct.

Ils remirent la tête dehors et scrutèrent la grisaille environnant. On y voyait de moins en moins. La nuit allait tomber à nouveau.

– Là, là ! fit Maximilien en pointant un doigt tremblant vers le bastingage au-dessus duquel une tête apparaissait régulièrement, soulevée par la houle.

– Burton ! murmura Yannick d'une voix étouffée.

Jusqu'alors, il ne s'était même pas posé la question de savoir si son frère était encore en vie. La vue du pirate lui rappela que le *Saint-John* avait un équipage et que son frère y appartenait. Où était-il ? Où étaient-ils tous ?

– Il faut le sauver !

– Certainement pas ! répliqua Maximilien. Je ne vais pas risquer ma peau pour sauver celle d'un sale pirate !

– Il faut savoir ! Pour Emmanuel !

Burton appela à nouveau. Il avait vu les enfants et deviné que ceux-ci hésitaient.

– Non, n'y va pas ! C'est un piège ! s'écria le vicomte en retenant son ami par le bras.

– Si ! On ne peut le laisser mourir sous nos yeux !

– On ne peut rien !

Yannick se dégagea. C'était peut-être imprudent, mais il s'en voudrait toute sa vie s'il n'allait pas au secours d'un homme en danger de se noyer devant lui. Il lui semblait qu'à chaque lame, Burton mettait plus de temps à revenir à la surface.

Avec précaution, l'aîné des Le Quellec s'aventura sur le pont glissant et incliné et atteignit le plat-bord. Il comprit alors pourquoi Burton ne pouvait se sauver par ses propres moyens. Il était pris dans les divers éléments du gréement.

– Un couteau ! cria Yannick à l'adresse de Maximilien resté prudemment en retrait, mais pas trop loin cependant pour le cas où il aurait dû venir en aide à son compatriote. Vite ! Bouge-toi !

Cet ordre vainquit les dernières hésitations du garçon qui disparut un moment pour revenir avec l'objet demandé.

Quelques minutes plus tard, les deux français hissaient laborieusement sur le pont un pirate épuisé et à demi noyé. Ils étaient presque aussi trempés que lui.

– Owen est à l'avant !

Le marin eut un haut-le-cœur à cette remarque de Maximilien.

– Ah ! Le salaud ! C'est pas lui qui serait venu à mon secours ! Il a pourtant bien vu ! Non, il préfère se garder des otages !

Il se remit péniblement sur ses jambes, retira sa veste et sa chemise pour les essorer le mieux possible avant de les remettre sur le dos. Il fit de même avec son pantalon.

– Le vent a l'air de tomber. C'est bon signe...

– Devons-nous évacuer ? demanda Maximilien.

– Petit, tu as vu l'état de la mer ?

Vexé d'être traité comme un enfant par ce pirate, le jeune noble voulut protester.

– Mais...

– Sois sans crainte ! interrompit Burton. Le *Saint-John* ne bougera plus. Plus jamais. Nous sommes beaucoup plus en sécurité ici. Nous ne voyons même pas la terre et il va faire nuit noire dans quelques minutes !

– Et mon frère, intervint Yannick, où est-il ?

Burton le regarda gravement. Yannick eut peur de cette physionomie habituellement farouche, rendue encore plus cruelle par l'intense fatigue qui creusait ses traits, par le sel qui faisait grisonner ses sourcils et ses cheveux. Il ne put comprendre que ces yeux à l'éclat coupant exprimaient un terrible aveu d'impuissance et non une méchanceté viscérale. Terrifié, il baissa la tête en pleurant. Le pirate eut alors un geste inattendu : il posa sa main sur son épaule.

– Je voudrais te le dire, mais je ne le sais pas. Il était sur le pont avant le naufrage puisqu’il était au gouvernail avec moi. C’est tout. Depuis, rien. Je suis désolé. Allons, rentrons. J’ai faim !

Yannick, stupéfait de la familiarité de l’homme à son égard et de ce qui, chez lui, pouvait passer pour de la douceur, ne trouva rien à répondre. Son frère était-il mort ou vivant ? Avait-il été jeté à la côte ? Avait-il été pris dans le gréement, comme Burton, et s’était-il noyé ? Comment le savoir ?

Gwénaël et Michael se figèrent d’effroi en voyant entrer Burton en compagnie de Maximilien et de Yannick. Leur calvaire allait-il recommencer malgré le naufrage ? Mais il y avait plus urgent qu’à se lamenter.

– Où est Emmanuel ? demanda le benjamin des Le Quellec en s’adressant plus précisément à son frère.

Yannick, défait, désespéré, n’eut même pas le courage de répondre. Il se laissa tomber sur la banquette et continua de pleurer à petits sanglots. Gwénaël serra les dents, puis répéta sa question, cette fois en se tournant vers Maximilien.

– Je veux savoir, ajouta-t-il avec une fermeté surprenante chez un enfant aussi jeune. Quand est-il mort ? Qui l’a tué ?

Maximilien eut un geste de totale ignorance. Burton prit la parole, sans éviter le regard durci de peur du petit garçon.

– Il a été emporté par une lame, au moment du naufrage, de même que Smith et Stuart.

Gwénaël se retourna vers Yannick, l’œil sec.

– Je te l’avais bien dit et tu ne m’as pas cru ! Dieu n’existe pas !

Maximilien et Michael, choqués par le blasphème, pâlirent sans oser protester. Yannick courba les épaules encore un peu plus. Burton s’assit à son tour.

– On peut voir les choses ainsi. Pour moi, le fait d’être vivant est plutôt une preuve de l’existence de Dieu !

Gwénaël n’avait besoin que de cette étincelle pour exploser.

– Vous, un sale pirate ! aboya-t-il avec haine. Pourquoi vivez-vous ? Pourquoi Dieu vous aurait-il préféré à mon frère ? C’est inhumain ! C’est indécent ! C’est monstrueux !

– Injuste, je l’admets sans hésitation, rétorqua l’homme en considérant avec pitié le malheureux garçon qui se révoltait devant la perversité de la destinée. Mais c’est peut-être pour me donner l’occasion de me repentir et de me rapprocher de Lui...

Il n’y eut que Maximilien pour être frappé par ces paroles inattendues. Michael, depuis le naufrage, ne parvenait pas à contrôler un tremblement nerveux et ne comprenait rien de ce qui se passait. Quant aux deux Le Quellec, chacun à leur manière, ils dérivèrent dans un gouffre de chagrin et de révolte.

– Résumons-nous, Burton ! dit le vicomte dans un sursaut de dignité qui lui ordonnait de se montrer à la hauteur des événements. Quelle est notre situation actuelle ? Que devons-nous faire ?

– Ah, du concret ! C’est bien ! Pour commencer, donnez-moi donc quelque chose à manger, cela me fera du bien. A vous aussi, d’ailleurs ! Si, je vous assure, on résiste bien mieux l’estomac plein !

Maximilien dénicha un reste de jambon sec et des gâteaux que le pirate avala sans se faire prier, en homme qui n’a rien eu de consistant à se mettre sous la dent depuis de longues heures.

– Ouf, cela fait vraiment du bien. Maintenant, passons à l'évaluation de la situation... Nous avons fait naufrage sur une côte habitée ou non. Il fait nuit. Il est hors de question de songer à débarquer. Nous sommes à l'abri ici. Il faut donc dormir. Je ne sais pas vous, mais moi, j'en ai un sacré besoin. Demain, au jour, nous aviserons !

– Mais...

– Oui ?

– Les otages...

– Avec Owen, oui... Je ne crois pas que nous puissions faire grand-chose...

Il va faire comme nous, attendre que la tempête se calme. Il n'a pas trop le choix non plus.

– Mes camarades ne sont pas en danger ?

– Certainement pas pour l'instant, soyez sans crainte.

– Et vos... autres complices?... Maximilien se hasarda à demander.

– A part Owen qui est plus un ennemi qu'un complice, je crois bien être le seul survivant.

– Seul ? répéta le jeune noble avec une intonation indéfinissable où se mêlait la stupéfaction, la terreur et la joie.

– Oui, Smith et Evans ont dû connaître le sort d'Emmanuel et les autres...

– Oui, les autres ?

– Ils ont disparu dès le début de la tempête !

– Vous... ils... vous avez navigué à quatre seulement ? bégaya le garçon qui découvrait qu'ils avaient tous vraiment frôlé la mort sans le savoir.

– Un cauchemar. Vous comprenez maintenant pourquoi je suis si fatigué. Vous non plus, vous n'avez pas dû dormir beaucoup. Allez-vous vous reposer. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je reste ici, au pied de l'échelle. Comme cela, Owen me réveillera s'il lui prenait la fantaisie de faire une descente, ce que je crois hautement improbable.

– Merci, bafouilla Maximilien, reconnaissant pour la protection du pirate.

Il eut une brève pensée pour son père et sa mère. Que diraient-ils s'ils savaient que leur fils bien aimé, élevé dans l'honneur de ses ancêtres irréprochables, s'en remettait à un pirate pour sa sécurité ? Et quel pirate ! Burton avait une tête franchement patibulaire quoique, en y regardant de plus près, on aurait pu y trouver des traces d'humanité dont d'autres étaient dépourvus. Incapable de réfléchir davantage à l'étrangeté de la situation, Maximilien regagna sa cabine, non sans donner à Burton une couverture dans laquelle il s'enveloppa. Quelques instants plus tard, un puissant ronflement fit concurrence au bruit des vagues qui s'écrasaient sur la carcasse du *Saint-John*.

Lorsque Yannick et Gwénaél s'étaient couchés, ils n'avaient jamais imaginé trouver le sommeil tant leur cœur était pesant d'un affreux chagrin : leur frère était mort. A vrai dire, ils ne comprenaient pas trop ce qu'ils éprouvaient au milieu de cette souffrance qui les dépassait. C'était la toute première fois qu'ils étaient confrontés à ce mystère, en enfants privilégiés qu'ils avaient été. Ils n'avaient même jamais enterré d'oiseau, de chat ou de chien. Emmanuel mort... Qu'est-ce que cela signifiait vraiment dans leur quotidien ? Comment vivraient-ils cette absence ? Comment annonceraient-ils ce drame à leurs parents ? Si Emmanuel était mort, qu'était-il devenu ? Avait-il souffert en mourant ? Où était-il maintenant ? Qu'allait-il lui arriver ? Changeait-on beaucoup quand on était mort ? Qu'y avait-il dans l'au-delà ? Assaillis par ces multiples questions, incapables d'y répondre, se sentant devant un gouffre susceptible de les aspirer,

ils choisirent la fuite dans le sommeil, là où ils pourraient oublier le vertige qui les saisissait.

Comme leurs camarades, ils dormirent longtemps. Ce fut un grand calme inhabituel qui les réveilla. Le vent était tombé, les vagues ne battaient plus la coque avec violence. Par le hublot, le soleil pénétrait à flot. Ils purent apercevoir la côte à environ une encablure, une frondaison de cocotiers aux troncs gracieux, une eau turquoise, bref, un paysage de rêve. Hélas, ce qui ressemblait à un paradis risquait d'être un enfer si la côte était inhabitée, si elle était peuplée de sauvages sanguinaires, si elle appartenait à une île et non à un continent. Et le souvenir leur revint : en plus de toutes ces éventualités dramatiques, il y avait la mort d'Emmanuel, la présence d'Owen avec ses trois otages, celle de Burton... Décidemment, songea Yannick, ils auraient mieux fait de continuer à dormir.

L'agitation dans la cabine d'à côté les sortit de leur torpeur. Avec Maximilien et Michael, ils grimpèrent sur le pont où ils trouvèrent Burton qui les salua d'un air soucieux. Le *Saint-John* reposait dans un berceau de sable dans une eau d'une extrême pureté qui laissait voir une multitude de poissons de couleurs éclatantes. A tribord, c'était le large, bordé par une frange écumeuse trahissant la présence de récifs coralliens sur lesquels la mer, encore agitée se fracassait. A bâbord, se déroulait la terre, une haute montagne qui dominait la baie de toute sa majesté, une bande arborée, sérieusement mise à mal par l'ouragan qui y avait fait des coupes sombres et une frange côtière de sable d'un blanc lumineux. Les regards des cinq garçons et de l'adulte avaient embrassé d'un simple coup d'œil ce spectacle pour s'arrêter sur ce qui ressemblait à des corps gisant sur la plage. Des corps ? Inanimés ? Morts ?

Il fallait le savoir. Yannick sauta à l'eau, suivi de Gwénaél, et nagea vigoureusement. Burton, Maximilien et Michael grimacèrent : ni les uns, ni les autres n'étaient très familiers de l'élément liquide. Mais il fallait dépasser sa peur et faire semblant de ne pas en éprouver afin de ne pas se ridiculiser au regard des autres. Maximilien partit le premier. Burton aida Michael à descendre et comme il avait presque pied l'encouragea dans sa progression.

– Emmanuel ! Emmanuel !

A cet appel de Yannick alors qu'il était encore en train de nager, un des corps étendus remua doucement et se redressa. Il fut alors possible de voir qu'il s'agissait de Smith. Le jeune homme agita la main en réponse puis regarda autour de lui. Un peu maladroitement, il se releva et se dirigea vers un autre des corps qui n'avait pas bougé, le tâta puis le secoua avec une certaine énergie. Les deux frères Le Quellec s'étaient immobilisés, anxieux, comprenant qu'il y avait peut-être un espoir et n'osant le briser en approchant trop vite. Leur cœur battait à se rompre et les jambes leur paraissaient comme du coton.

Au bout d'un temps qui leur parut une éternité, le corps mince et nerveux manifesta un signe de vie. Il se tordit dans un copieux étirement.

Les deux frères poussèrent un hurlement de joie. Quelques instants plus tard, ils étreignaient dans leurs bras cet Emmanuel qu'ils avaient bien cru ne jamais revoir vivant.

Ils n'eurent pas le temps de profiter de leur bonheur. Des vociférations toutes proches les confrontèrent à la réalité et à un personnage qu'ils auraient aimé oublier. Owen avait surgi de nulle part et était penché sur le troisième corps à quelque distance. A ses côtés se trouvait Dominique Williams. Plus loin, au milieu des cocotiers brisés et arrachés se tenaient Luigi et Norman, couple

disparate, à ce moment uni par une expérience commune. Ils étaient quasiment méconnaissables, comme s'ils avaient vécu des choses horribles.

– Regardez cela ! hurlait Owen en désignant Stuart. Il a été assassiné !

Certains se rapprochèrent prudemment, Burton en tête. Norman et Luigi ne bougèrent pas. Michael, plutôt que de considérer un cadavre, préféra les rejoindre. Les trois garçons ne tardèrent pas à disparaître sous les feuillages.

– Ce n'est pas un assassinat cela ?

Stuart était étendu sur le ventre, le manche d'un coutelas planté entre les omoplates. Qui avait fait le coup ? Burton regretta d'avoir dormi si profondément. Que s'était-il passé durant la nuit ? Qu'est-ce qu'Owen avait manigancé ?

– Le Quellec ! C'est toi !

L'accusation pétrifia les garçons ainsi que Burton et Smith. Comment était-ce possible ? Pourquoi aurait-il commis un crime pareil ? Ce n'était pourtant pas dans sa nature de tuer quelqu'un de sang-froid !

Burton était un homme d'action. Il retira brusquement le couteau avant de retourner le cadavre qui était extrêmement rigide. La mort devait remonter à une douzaine d'heures. Et quelque chose disait à l'homme que son compagnon était mort de noyade au moment du naufrage. Que signifiait cette mise en scène macabre ? Il regarda avec attention l'arme du « crime ». Elle portait une marque qu'il connaissait.

– Oui, dit Owen, en réponse à l'évolution de ses pensées, c'est son coutelas.

Instinctivement, Emmanuel porta la main à sa ceinture. Le couteau dont, en bon marin, il n'était jamais dépourvu, n'y était plus. Tout son sang reflua vers le cœur.

– Pourquoi chercher d'autres preuves ? Je l'ai vu !

Cette intervention projeta tous les assistants encore un peu plus dans un cauchemar épouvantable. Emmanuel, lui, connut un moment de vide total. Était-ce bien Dominique Williams qui venait de prononcer ces mots et qui pour être sûr que le message soit bien passé, les répétait à nouveau ?

– Tu mens ! explosa Burton, outré et le premier à réagir contre cet ensorcellement qui les paralysait tous. Tu mens ! Stuart était mort avant d'être rejeté sur cette terre ! Tout ceci n'est qu'une ignoble comédie !

– Il n'empêche que j'ai bel et bien vu Emmanuel Le Quellec le frapper de son coutelas ! insista Dominique avec assurance et en adressant un regard mauvais au musicien.

Que dire contre cela ? Smith, comme Burton, savait que l'aîné des passagers mentait outrageusement. Prévoyant le pire, il fit comprendre aux trois garçons encore présents qu'il était préférable de se cacher avec les autres. Maximilien saisit le premier la sagesse de cette suggestion et entraîna ses deux compatriotes avec lui. Yannick et Gwénaél auraient bien résisté, mais l'accusation de Dominique les avait vidés de toute leur énergie. Ils se souvenaient des paroles de leur frère qui redoutait une vengeance tardive. Il semblait bien qu'elle fût arrivée.

La situation était grave. Deux contre trois. Trois contre deux. Mais l'intéressé n'avait même pas parlé pour se défendre. Il semblait assommé par le choc. Était-ce signe d'innocence ou de culpabilité ? Burton et Smith étaient convaincus qu'il s'agissait d'une machination programmée par Owen assisté de Dominique dont ils connaissaient la mauvaise réputation et qui les avait déjà dégoûtés en buvant avec le gros pirate.

– Aviez-vous besoin d'un prétexte pour me tuer, Owen ? demanda enfin Emmanuel qui, lentement, avec l'imminence du danger, retrouvait sa vivacité et ses qualités de courage.

– Non, Owen ! Tu ne tueras pas cet enfant ! s'écria aussitôt Burton, effaré par l'expression maléfique de ce visage balaféré.

– Voudrais-tu donc m'en empêcher ? Deviendrais-tu vertueux, monsieur l'assassin ? Essaie donc un peu ! Comment vas-tu le sauver ce chérubin qui t'a tourné l'esprit ?

Owen le tenait en joue avec un revolver. Burton se détendit comme un ressort, déviant le bras meurtrier au moment où le coup partait. Le gros pirate, le poignet étreint par une main de fer, lâcha son arme avec une grimace de haine et de douleur et, déséquilibré par l'assaut de son ancien acolyte, tomba à terre. Voyant que les choses risquaient de mal tourner pour son nouvel ami, Dominique, jusque là spectateur immobile, sortit une arme de sa poche et tira à bout portant sur Burton qui s'affaissa sur l'ennemi qu'il tentait d'étrangler à mains nues, n'ayant rien d'autre à sa disposition.

Pendant ce temps, Emmanuel et Smith n'étaient pas restés inactifs. Le premier s'empara du revolver tombé pour constater avec rage que le mécanisme s'était enrayé. Le second prit Dominique à revers. Le garçon tira une deuxième fois. Pour éviter la balle, Smith fit un faux mouvement et tomba avec un cri d'effroi. Emmanuel qui s'apprêtait à lancer son revolver sur Owen en train de se dégager du corps de Burton changea brusquement de cible en voyant son camarade mettre le jeune homme en joue. L'arme, redoutable et précise, lancée à toute volée, frappa Dominique en pleine tête. Smith profita de la chute de son agresseur pour se saisir de l'arme qu'il avait laissé échapper.

– Tire si tu l'oses ! hurla Owen comme Smith pointait son arme sur lui.

Muet d'horreur, pétrifié, Smith ne bougea pas. Emmanuel se trouvait entre les pattes d'Owen, protégeant de son corps celui de son ennemi. Plus terrible encore, les énormes mains de l'infâme étaient posées sur le cou d'oiseau, prêtes à le rompre à la moindre menace. A voir le visage décomposé du garçon, celui-ci sentait que sa dernière heure était venue. Smith, à cette vue, baissa lentement son bras.

Owen se mit à rire, ce qui rendait plus grotesque encore ce visage hideux. Smith, révolté, songeait qu'une fois de plus, son mauvais génie le tenait en son pouvoir et cela malgré toutes ses bonnes résolutions. Sa moindre tentative de rébellion se solderait par la mort de celui qu'il voulait sauver. Il était tout aussi prisonnier que l'était Emmanuel. Et dans sa perversité, le pirate exercerait sur eux un abject chantage. L'un et l'autre céderaient pour ne pas avoir de mort sur la conscience.

– Ah ! Ah ! Je vous tiens, mes agneaux ! Vous m'obéirez parce que je suis le plus fort ! Je vous tuerais tous jusqu'au dernier, mais pas sans que vous ayez servi mes projets ! Smith, pour me prouver ta soumission, viens m'apporter gentiment ce revolver dont tu n'as pas besoin puisque tu ne peux t'en servir !

Le jeune homme, indécis, regardait alternativement Emmanuel, si fragile, si jeune et Owen qui jouissait déjà de son éclatante victoire. Il fit deux pas vers le pirate.

– Non Smith ! hurla Emmanuel en se tortillant de manière si imprévue qu'Owen, surpris par cette résistance inopinée, fut obligé de concentrer son attention sur le garçon au lieu de son compagnon. Ne le donnez pas !

Cette manœuvre de diversion porta ses fruits. Smith sut en profiter. En une fraction de seconde, il avait plongé dans les hautes herbes et s'était soustrait à la vue de son ennemi mortel. De là, aplati sous les branchages, il put voir la conséquence de l'acte héroïque d'Emmanuel : Owen, furieux, lui asséna un coup terrible qui lui tira un hurlement de douleur et s'acheva dans un gémissement. Puis, le gros pirate, ne voulant pas rester la cible de Smith, chargea sur son épaule le corps de son otage, comme il l'aurait fait d'un vulgaire sac de son.

– Ma vengeance vous atteindra tous, jusqu'au dernier ! Je vous exterminerai !

Smith le vit alors se diriger vers l'intérieur des terres d'un pas déterminé. Où allait-il ? Pour quels noirs desseins ? Le jeune homme qui ne savait pas prier se surprit à adresser à une puissance inconnue mais supérieure un cri de désespoir, une supplication d'aide, un appel au secours. Il était démuni. Et tellement seul. Burton était-il mort ? Et les enfants, où étaient-ils ? Qu'avaient-ils vu ? Il fallait parer au plus pressé, rejoindre le *Saint-John*, en faire un camp retranché, essayer de se préparer à une attaque, bref, unir leurs forces contre un ennemi commun afin de sauver la vie d'Emmanuel.

Smith rampa donc jusqu'au groupe des garçons distant d'une cinquantaine de mètres. L'hostilité et la peur qui l'accueillirent lui rappelèrent cruellement qu'il n'était, aux yeux de ces enfants qu'un complice d'Owen, de Stuart et de Burton, donc un ennemi. Comment avait-il pu imaginer autre chose ? Il était toujours aussi naïf ! Qui pouvait soupçonner que pour la sécurité d'Emmanuel, il donnerait joyeusement sa vie ?

De fait, il se retrouva brusquement projeté sur le sol, tandis qu'il entendait une voix crier :

– Venez, les gars ! Qu'on lui règle son compte ! Cela en fera un de moins !

Smith n'était pas homme à se laisser assassiner sans opposer la moindre résistance. Car il n'avait plus qu'un but dans sa vie : vivre, justement, pour que sa vie serve à sauver celle d'Emmanuel.

– Non ! protesta-t-il en se défendant des coups que lui portait le vicomte. Il faut aller sur le *Saint-John* ! Vite !

– Pas avant de t'avoir tué, crapule !

– Arrête, Maximilien ! ordonna une voix claire, très enfantine, mais très autoritaire. Ne tue pas Smith ! Emmanuel ne le voudrait pas !

Ce renfort inattendu venait de Gwénaél qui s'interposait entre son compatriote et le pirate. Abasourdi, Maximilien de Hautefort n'acheva pas son geste brutal. Smith se releva prestement.

– Remettez votre justice à plus tard, monsieur de Hautefort. Il y a d'autres urgences que me tuer !

– Oui, approuva Yannick d'un ton ferme. Vous avez raison ! Replions-nous sur le *Saint-John* pour discuter. C'est indispensable.

Maximilien était en minorité. Les deux Le Quellec avaient pris fait et cause pour le pirate. Les autres s'abstenaient de prendre parti : ils étaient dépassés par les événements qui venaient de se succéder, le combat meurtrier, la disparition, peut-être la mort d'Emmanuel, le retour de Smith parmi eux... Ils préféraient de beaucoup regagner le petit voilier. Ils s'y sentiraient plus en sécurité que sur cette terre souillée de la présence d'un criminel. De là, au moins, ils pourraient voir venir l'ennemi.



## Chapitre 5

Pendant que la petite troupe regagnait le *Saint-John*, non sans mal pour certains qui savaient à peine nager, Smith, le dos à l'océan couvrait de son arme l'ensemble de la plage, déserte à l'exception des deux corps étendus à l'endroit de la bataille. Ils n'avaient pas bougé. Étaient-ils morts ou vivants ? Il faudrait s'en assurer.

Dès qu'il fut certain que les enfants avaient tous regagné le bord, le jeune homme se mit à l'eau et, prenant soin de tenir son arme hors d'atteinte, regagna à son tour le voilier échoué.

– Il faut nous occuper de Burton et de Dominique... dit-il en mettant le pied sur le pont.

– Evidemment, ricana Maximilien. Cela permettra d'équilibrer vos forces et de nous réduire à merci plus facilement !

– Tu dis n'importe quoi ! intervint Gwénaél, les yeux étincelants. Tu n'as pas encore compris que Smith est de notre côté ?

– Et que Dominique est passé du côté du monstre ? ajouta Morgan à son tour.

Le jeune noble regarda ses camarades comme s'ils étaient devenus fous.

– Tu n'as donc rien vu ? demanda Yannick, un peu méprisant pour la lenteur de compréhension de son ami. Quand ils se sont battus ?

– C'était confus !

– Ce qui ne l'est pas, reprit Morgan, c'est ce que Luigi et moi avons vécu cette nuit !

– Et qu'est-ce donc ?

– Dominique a clairement apporté son soutien à Owen en échange de la vie d'Emmanuel. N'est-ce pas, Luigi ?

Le petit Italien approuva en pleurant.

– Dominique est horrible, murmura-t-il.

– Nous le savons depuis longtemps !

– Et son ralliement à Owen ne date pas de cette nuit, dit Michael avec bon sens. Souvenez-vous du premier jour de la mutinerie quand il buvait avec Owen.

– C'est vrai ! admit Maximilien.

– Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

– On le laisse crever comme un rat qu'il est !

Le jeune noble était décidément très partisan des méthodes expéditives. Yannick secoua la tête.

– Nous ne pouvons faire cela ! Ce n'est pas chrétien !

– Notre sécurité avant tout !

– Et Burton ? hasarda Gwénaél. Il me semble qu'il était plutôt de notre côté que de celui d'Owen...

– C'est vrai, reconnut honnêtement Maximilien en se souvenant soudainement de l'attitude du pirate la veille. Peut-être l'homme était-il moins perversi qu'il n'y apparaissait. C'est bon, Smith, allez-y !

Le jeune homme lui tendit son arme d'un air grave.

– Il reste quatre coups. N'oubliez pas que c'est tout ce que nous avons pour sauver Emmanuel.

Le vicomte frémit en prenant l'arme des mains du pirate. Il était si tentant d'appuyer sur la gâchette. Un ennemi de moins. Ensuite, il ne resterait qu'Owen...

Smith dut lire dans ses pensées car il ajouta doucement :

– S'en servir contre moi serait du gaspillage. Sachez donc attendre !

– Donne-moi donc cela ! ordonna Gwénaél en arrachant l'arme de la main tremblante de son compatriote. Tu n'es pas franchement à la hauteur de la situation. Dans tous les récits de naufrages et de pirates, les victimes sont héroïques !

– Ce n'est pas une histoire ! protesta Maximilien, vexé de se faire moucher par un plus jeune.

– Raison de plus, mon cher !

– Les victimes ne s'accoquinent pas non plus avec leurs bourreaux !

– Oh, cessez ! explosa Yannick. A croire qu'il n'y a rien de plus important que d'ergoter ! Venez, Smith, allons-y. Et vous, protégez notre descente !

Le jeune homme se laissa glisser dans l'eau transparente du lagon, comme son compagnon et murmura tristement :

– Vous aussi, vous vous défiez de moi !

Les yeux bruns, pailletés d'or, se durcirent sous cette accusation pleine d'amertume.

– Ne me prenez pas pour un demeuré, Smith ! Comme s'il n'était pas plus urgent de sauver mon frère et de dresser un front commun contre Owen !

– En compagnie d'un pirate ? insista Smith.

Yannick qui allait se mettre à nager interrompit son mouvement pour regarder en face son compagnon, presque sévèrement.

– Cessez ! Emmanuel a toujours eu de l'amitié pour vous. Or, il a un jugement infailible en ce qui concerne les humains. Je suis donc convaincu que vous êtes avec nous contre Owen et que vous n'êtes pas vraiment un pirate ! Maintenant, venez !

Ils approchèrent lentement de la scène du combat, prêts à chaque instant à entendre une balle siffler à leur oreilles ou une détonation, tout en sachant que s'ils les entendaient, c'était signe qu'ils avaient conservé la vie !

Burton râlait, les paupières closes. De sa bouche s'échappait une mousse rosâtre. Sa chemise était maculée du sang qui s'échappait de sa poitrine. La balle de Dominique l'avait donc traversée de part en part, lui perforant au passage le poumon.

Smith lui prit la main. Elle était glacée. La vie se retirait rapidement de ce corps robuste.

– Burton ! Burton !

Le blessé ouvrit les yeux à cet appel. Son regard, déjà voilé par l'agonie, s'anima en reconnaissant son ancien complice et le jeune Le Quellec qui l'accompagnait.

– Sauve... les... gosses... toi!... Sauve... les ... d'O... wen...

Cet ultime effort lui fut fatal. Un jet de sang jaillit de sa bouche. Il se raidit comme s'il allait se redresser. Ses yeux adressèrent à Smith une dernière supplication avant de devenir vitreux. La mort apporta son masque paisible sur son visage farouche.

Smith, sous un effet d'hypnose morbide, regardait fixement ce qui restait de cet homme brutal mais loyal qui, dans un sacrifice suprême, avait expié ses crimes en cherchant à arracher Emmanuel aux griffes d'Owen. Son message était dépourvu de toute ambiguïté : sauver les enfants du monstre qui l'avait attiré, comme son jeune compagnon, dans ses filets et dont, comme lui, il n'avait découvert que trop tard l'infamale duplicité. Nul doute que s'il avait vécu, il aurait été un allié de choix contre l'ennemi qui les menaçait et peut-être serait-il, lui aussi, revenu dans le droit chemin grâce à l'exemple des garçons qu'il avait protégés. Pourquoi était-il mort trop vite ? Pourquoi laissait-il Smith seul pour remplir sa mission ?

Le jeune homme s'arracha difficilement à ce macabre spectacle et aux pensées qui l'assaillaient. Il le fit uniquement parce qu'il prit conscience qu'immobile depuis quelque temps, Yannick et lui offraient une cible idéale à un homme pourvu de mauvaises intentions. Il ferma doucement les yeux de Burton. Yannick fit un signe de croix.

– Allons, maintenant !

Il prit le bras du garçon pour l'éloigner de cette vision sinistre. Ce faisant, l'un et l'autre trébuchèrent sur le corps de Dominique. Bien qu'ils n'eussent rien avalé ni l'un ni l'autre, ils furent pris d'une incoercible nausée. C'était plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Se tenant par la main, terrifiés, hors d'eux-mêmes, rejetant de toutes leurs tripes juvéniles ce contact avec la mort, ils s'enfuirent à toutes jambes vers le *Saint-John*, le seul lieu encore partiellement préservé.

Maximilien de Hautefort les accueillit à la coupée, entouré de ses camarades. Devant leurs visages ravagés, ils restèrent muets. Ce fut Smith qui trouva la force de s'exprimer, malgré l'épuisement et le dégoût qui le broyaient.

– Burton vient de mourir !

– Et Dominique ? demanda Morgan avec hargne, n'étant visiblement pas prêt d'oublier de sitôt la nuit qu'il avait passé avec son camarade de pension.

– Que nous importe son sort ! trancha Maximilien qui lui aussi, comme les autres, avait un lourd contentieux à régler à l'égard de l'aîné des garçons. Le seul qui nous concerne, c'est celui d'Emmanuel. Smith, que devons-nous faire ?

Le jeune homme, interpellé, parut déconcerté. Il était étrange que le jeune noble fit appel à lui alors qu'il voulait tant lui mettre une balle dans la peau. Comme il restait silencieux, tout à son étonnement, le vicomte attaqua perfidement :

– Evidemment, vous n'en savez rien ! Vous n'êtes bon qu'à abandonner de malheureux officiers dans un canot et à prendre d'assaut un petit voilier de plaisance. Ça, c'est de votre compétence. Agir intelligemment, sauver l'un de nous prisonnier d'un monstre, ça, vous n'en êtes pas capable ! Et vous avez l'audace de prétendre que me servir du revolver contre vous serait du gaspillage !

– Tais-toi, Maximilien ! intervint Gwénaél, excédé par les jérémiades de son compatriote et le seul qui eût assez de personnalité pour s'opposer à lui, bien qu'il fût l'un des plus jeunes du groupe. Tais-toi ! Ce qui compte, c'est mon frère, pas tes ressentiments à l'égard de Smith !

- C’est quand même bien par sa faute que nous sommes ici !
- Non, celle d’Owen et c’est lui qu’il faut détruire ! A nous de trouver comment !
- Comment le pourrions-nous, nous qui ne sommes que des enfants alors que Smith est un adulte ? Si à trente ans, il ne sait pas nous aider...
- Je n’ai que vingt ans, soupira Smith.
- Tu ne lui as même pas donné le temps de parler !
- Il aurait dû réfléchir ! Emmanuel ne serait pas embarrassé, lui !
- Il le serait sans doute tout autant ! rétorqua Gwénaël qui en bon breton bien têtue n’allait pas céder un pouce de terrain, surtout quand le sort de son frère était en jeu. Et sois sûr que là où il est avec Owen, il attend que nous venions à son secours !
- Justement, comment ? C’est cela que je voulais que Smith nous dise !
- Smith et nous tous ! précisa Yannick. Je crois que nous ne serons pas trop de sept pour trouver une solution !
- Dans ce cas, asseyons-nous et protégeons-nous du soleil qui tape vraiment fort !

Avec l’aide des garçons, Smith installa une voile sur le moignon du grand mât et la fixa de manière à couvrir une partie de la dunette, ce qui permit d’être à l’abri tout en voyant ce qui se passait sur la côte.

– Bon, maintenant, parlons peu mais parlons bien ! déclara Maximilien en s’asseyant.

Ses camarades firent de même. Murali, bien oublié de tous depuis des jours, en profita pour surgir sur le pont, venu de nulle part, et renifler dédaigneusement chacun avant de s’établir sans façon sur l’ancien pirate, lequel ne le repoussa pas et au contraire, caressa la toison soyeuse tandis que des larmes perlaient à ses yeux. Emmanuel reverrait-il un jour ce chat dont il était si fier et qu’il affectionnait tant ?

- Avant de commencer à aborder le vif du sujet, dit alors Yannick en rompant le silence pesant qui était tombé sur le petit groupe, je voudrais dire quelque chose de très important.
- Nous t’écoutons !

– Cela vous concerne, Smith ! reprit l’aîné des Le Quellec d’une voix ferme. Je souhaitais vous dire devant témoins que si fautes il y a eu de votre côté par le passé, elles ne regardent plus que votre conscience. Vous êtes désormais l’un de nous. Vous être aussi le plus âgé et à ce titre, vous avez le droit et même le devoir d’être notre chef, notre guide, notre conseiller. N’ayez aucun scrupule à prendre votre place parmi nous. Pour vaincre, nous devons être unis, d’abord, et c’est notre priorité, pour sauver Emmanuel et ensuite, pour nous sauver nous-même.

- Bravo ! s’écria Gwénaël, ravi de l’intervention de son frère. Bien parlé.

Luigi approuva de la tête, imité par Michael et par Morgan, surtout reconnaissants à Yannick d’avoir pris les choses en main. Peu importait ce qui était vraiment dit, l’essentiel était qu’il y eût un capitaine à bord et qu’une direction fût donnée.

Maximilien réagit plus lentement. Se soumettre à un sale pirate ? L’humiliation était grande. Et pourtant, s’il interrogeait son cœur, il savait que Smith s’était toujours montré d’une rare correction. Du bout des lèvres, il approuva à son tour les propos de son compatriote.

Le marin, très ému par l'intervention de Yannick et son soutien inconditionnel, déglutissait difficilement. C'était la première fois qu'il se trouvait dans une position de supériorité par rapport à son environnement. Le plus étrange était que cette reconnaissance venait de ceux qu'il avait qualifiés, comme les autres au début de la traversée, de «sales petits bourgeois».

– Merci, murmura-t-il, très embarrassé de sa personne.

– Pas de quoi ! trancha Yannick, presque durement. Allons au fait. Emmanuel ?

Ramené au centre de ses préoccupations, Smith enfouit ses scrupules et sa gêne au fond de lui pour ne songer qu'à la stratégie à apporter pour sauver le musicien.

– Nous ne sommes pas dans une situation facile car le ravisseur d'Emmanuel est aussi un fou, un pervers, un malade. Nous devons être prêts au pire. Vous l'avez entendu tout à l'heure. Ses intentions se résument à la vengeance. Il a juré de nous tuer tous, de nous faire payer la blessure que je lui ai infligée...

– Dommage que vous ne l'ayez pas tué à ce moment là ! soupira Morgan.

Smith opina tristement.

– Pensons à l'avenir, pas au passé ! rugit Yannick.

– Il faut donc tuer Owen avant qu'il ne nous tue tous ! déclara Gwénaél pour bien montrer qu'il suivait la conversation et ses implications.

– Tuer Owen avant qu'il n'ait tué Emmanuel...

– Où sont les armes ? demanda Smith pour rester dans le domaine des certitudes.

– Quelles armes ?

– Nous, on sait, intervint Morgan à la plus grande surprise de tous. Oui, on était là avec Luigi. On a d'ailleurs passé une partie de la nuit à aider Owen et Dominique.

– A quoi faire ?

– A sortir les armes et les munitions du gaillard d'avant et à les transporter sur l'île. Nous les avons montées dans la montagne...

Luigi ajouta :

– Il voulait que nous prenions aussi toute la nourriture, mais sans canot, c'était impossible.

– Et où dans la montagne avez-vous mis tout cela ? demanda Smith.

Luigi et Morgan se regardèrent.

– Je pense que c'était par là, dit l'un en désignant la droite.

– Non, par là, dit l'autre en désignant la direction opposée.

Maximilien ne se priva pas de faire des critiques fort acerbes et moqueuses devant leur incapacité à se mettre d'accord.

– Ne leur en voulez pas, protesta Smith en prenant leur défense. Il faisait noir, ils avaient peur et ils ont agi sous la contrainte. On ne peut les blâmer de tout mélanger !

– Mais... commença le vicomte, furieux de recevoir une leçon de tolérance de la part de celui qui, à ses yeux, ne restait qu'un pirate.

– Tais-toi, Maximilien, interrompit Yannick. Smith a raison et nous n'aurions sans doute pas fait mieux. Maintenant, nous n'avons pas d'armes et Owen les a toutes. Il peut donc nous exterminer. C'est étonnant qu'il ne l'ait pas déjà fait !

– Ce serait trop simple, soupira Smith. Owen veut nous avoir à sa merci. Il nous hait tous. Cela lui fera plaisir de prolonger nos souffrances et celles

d'Emmanuel. De quelle manière il va s'y prendre, je l'ignore. Mais il ne fait jamais rien sans dessein.

– Alors ?

– Alors, il faut attendre !

– Attendre quoi ?

– Qu'il se manifeste. Si nous ne faisons rien, cela l'obligera à agir. Il nous provoquera d'une façon ou d'une autre. Je suis sûr qu'il attend lui aussi son heure. Il veut nous terroriser. Il sait bien que nous n'allons pas pouvoir rester des jours sur ce bateau...

– Et pourquoi non ?

– Parce que nous pouvons tenir un siège, mais Emmanuel, lui, ne le peut pas ! Il ne va pas pouvoir résister très longtemps à Owen...

– Ça non, approuva Morgan Kennedy avec conviction. J'ai passé une nuit avec ce monstre et je crois que je ne l'oublierai jamais. Je ne souhaite à personne pareille épreuve. Et encore, moi, j'avais le soutien de Luigi, je n'étais pas tout seul. Emmanuel, lui, est seul et en plus, Owen le déteste particulièrement. C'est quand même contre lui qu'il a monté ce simulacre d'assassinat !

– Je sais, gémit Smith avec une douleur si poignante qu'elle bouleversa ses jeunes compagnons. Je sais ! Mais où aller ? Comment nous y prendre ? Ah, si j'avais le moindre espoir qu'une intervention audacieuse pouvait réussir, je m'y lancerais tout de suite !

Il désigna d'un geste désolé la haute montagne qui se dressait devant eux, si belle et pourtant tellement hostile.

– Ils sont là tous les deux, l'un nous espionnant, surveillant nos faits et gestes, nous tenant à sa merci ! L'autre...

– Justement, l'autre, mon frère, hasarda soudain Yannick.

– Oui ?

– Il est débrouillard, audacieux. Son seul désir va être de nous rejoindre ou de tuer Owen lui-même !

Smith demeura songeur un moment, sans vouloir répondre. Yannick n'avait-il donc pas vu dans quelles conditions son frère était parti, bouclier vivant protégeant le monstre ? Emmanuel était certes audacieux, débrouillard, héroïque, mais il n'était plus qu'un faible enfant terrorisé, épuisé par quatre jours de souffrances morales et physiques. Que pouvait-il faire contre un homme qui emploierait tous les moyens, surtout les plus vils, pour réduire son ennemi à n'être qu'un jouet entre ses mains ? Le jeune homme savait, lui, ce dont l'infâme était capable. Il l'avait expérimenté dans sa chair. Comment dire à Yannick qu'il se trompait, qu'il ne fallait pas compter sur son frère ?

– Il est à souhaiter qu'il parvienne à tromper la vigilance d'Owen, commença-t-il très prudemment, mais il faut envisager l'éventualité...

– De sa mort ? intervint durement Gwénaél.

Presque choqué par une telle lucidité, Smith répondit :

– Non, je pense... je crois qu'Owen... n'a pas intérêt à se ... défaire de son prisonnier...

– Vous ne pouvez en être sûr. Cette ordure peut nous faire croire qu'il est vivant alors qu'il est mort...

Une explosion de cris, de trépignements et de sanglots suivit cette observation du benjamin des Le Quellec. C'était Maximilien dont les nerfs venaient de lâcher, le premier qui flanchait devant l'adversité. Smith fut submergé par la révolte, le dégoût, l'impuissance et la frustration. S'en prendre au garçon

ne servirait à rien. Il réagissait parfaitement normalement au drame qui les frappait. Mais il y avait quelque chose d'indécemment, de choquant, d'inacceptable dans cette normalité même. Dans le malheur, il y avait des degrés. Or, celui qui craquait n'en était qu'au tout premier. Qu'en était-il d'Emmanuel qui, seul, absolument seul devant un des pires monstres engendrés par l'espèce humaine ?

Le jeune marin n'était pas le seul à percevoir le scandale de cette réaction. Morgan, que sa nuit avec Owen avait considérablement mûri, s'en prit violemment au vicomte :

– Un peu de dignité, espèce de poltron ! Ce n'est pas toi qui es victime d'un être sans foi, ni sans loi. Ne l'oublie pas ! Alors, tu gardes tes états d'âme pour toi et tu ne nous encombres pas avec ! Nous n'avons pas besoin d'être affaiblis par ton stupide exemple ! Tu devrais un peu plus penser à celui qui aurait vraiment des raisons de s'effondrer !

Sans demander son reste, Maximilien partit cacher son chagrin dans sa cabine, là où il pouvait pleurer sans redouter le regard des autres. Luigi, ravi du prétexte, le suivit, ayant besoin de se retrouver seul après son éprouvante nuit. Michael s'efforçait de faire bonne contenance. Il était prêt à se rallier à n'importe quelle cause pourvu qu'il n'ait pas à prendre d'initiative lui-même.

Les cinq rescapés se considérèrent un moment, chacun quêtant sur le visage de son voisin un signe d'espoir.

– Je suggère que nous trouvions rapidement de quoi manger, dit enfin Smith en se levant.

– Oui ! cria Morgan, ravi.

– Quoi ? rétorqua Gwénaël, offusqué. Manger ? Comment oserions-nous ?...

– C'est une nécessité vitale, interrompit gentiment Smith qui se prenait d'une vraie affection pour le petit frère d'Emmanuel. Il faut que nous mangions pour résister au moral et au physique.

– Je ne pourrai jamais ! Pas tant que...

Il ne put achever. Son visage d'angelot se plissa d'effroi.

– Je sais, cela paraît indifférent, mais je t'assure qu'il faudra te forcer un peu...

– Vous aussi, Smith, dit gravement Yannick qui l'observait avec attention. Vous êtes à bout de forces.

Le visage du jeune homme était en effet creusé de fatigue, gris de sel.

– Je ne suis malheureusement pas le seul, murmura-t-il.

– Vous pensez à Emmanuel, n'est-ce pas ?

– Je ne pense qu'à lui !

Gwénaël lui saisit la main.

– Smith, vous gardez espoir ? Dites-moi que vous gardez espoir !

Devant les yeux bleus si exigeants, le jeune homme ne pouvait pas mentir. Gardait-il espoir ?

– Je me battraï jusqu'au bout pour Emmanuel. Jusqu'au bout !

– Avec une réussite à la clé ?

Décidemment, Gwénaël était bien conscient de l'enjeu et ne se voilait pas la face.

– C'est ma seule ambition !

– Quels sont les projets pour le reste de la journée ? demanda Morgan qui était parti avec Michael et revenait avec des victuailles.

Gwénaël refusa d'y toucher et partit s'accouder à la lisse, l'œil rivé à la paroi rocheuse et à la masse impénétrable des arbres. Emmanuel était là. Là. A la fois proche et inaccessible. Le reverrait-il un jour ?

– J'ai proposé d'attendre. Cela ne veut pas dire être inactif. Nous pouvons ranger l'arrière, le poste avant, nous rendre compte de l'étendue des dégâts dans la cale, bref, essayer de nous organiser au mieux pour tenir un siège de quelques jours. Il ne sera pas inutile non plus de faire le recensement des vivres et le point sur nos réserves d'eau. Par contre, il est indispensable qu'il reste toujours deux d'entre nous sur le pont à surveiller, de manière à donner l'alerte au moindre danger. Il ne faudrait pas qu'Owen s'allie avec la population locale contre nous...

– Des sauvages ? s'écria Michael avec terreur.

– Il faut y penser. J'ai oublié dans la liste des choses à faire : dormir. Morgan doit être mort de fatigue.

– Ça oui !

– Allez donc dormir.

– Et vous ?

– Il est quelle heure ?

Il considéra la hauteur du soleil et évalua qu'il devait être dans les trois heures.

– Oui, je dormirai bien un peu, car il faudra surtout être vigilant cette nuit. J'ai l'intention de faire les quarts. Je vais faire un tour dans le poste d'équipage et ensuite, je me reposerai. Je compte sur vous pour me réveiller à la tombée du jour...

Les quatre garçons approuvèrent d'une seule voix.

– Et surtout pour ne pas tirer inutilement.

Sur l'assurance véhémement des garçons, Smith s'éloigna.

Il fut tiré de son sommeil par une main fébrile.

– Smith ! Smith ! Yannick est parti à terre !

C'était la voix de Michael.

– Quoi ? Quelle heure est-il ? Pourquoi fait-il nuit ? Je vous avais demandé de me réveiller au crépuscule ! Il fait noir comme dans un four !

Le jeune marin sauta à bas de son hamac, déjà pleinement lucide.

– Que s'est-il passé ? Raconte ! ordonna-t-il en montant sur le pont où il put distinguer la silhouette de Maximilien. Les trois autres devaient encore dormir.

– Vous dormiez si profondément qu'on s'est dit que cela vous ferait du bien de continuer un peu. Yannick et moi avons décidé de faire le premier quart. Vous auriez fait le second avec Maximilien.

– Et Yannick ? Comment cela se fait qu'il soit parti ? Tu ne l'as pas retenu ? Smith contenait difficilement sa fureur.

– Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite.

– Et il était où à ce moment là ?

– Aux cocotiers, à gauche...

– A bâbord, corrigea Maximilien qui semblait redevenu lui-même.

Smith eut un geste d'agacement.

– Et le revolver ?

– C'est lui qui l'a !

Le marin laissa échapper un juron, sans se soucier des oreilles bien élevées qui l'entouraient. Puis, il murmura en secouant la tête :

– Mais l’imbécile ! Qu’est ce qui lui a pris ? Bon sang ? Qu’est-ce qui lui a pris ? Quel...

Un cri très distant l’interrompit, glaçant son sang dans ses veines.

– Oui, fit Michael. C’est un oiseau nocturne. Nous l’avons entendu plusieurs fois. Sinistre, n’est-ce pas ?

Le cri retentit à nouveau, porté par l’air léger de la nuit, toujours lointain, toujours indéfinissable. Quelque chose comme un sanglot lui répondit qui venait de la poitrine oppressée de Smith. Le jeune homme rencontra alors le regard de Maximilien, surpris d’y trouver tant de compréhension et de clairvoyance.

– Je vais à la suite de Yannick ! prononça-t-il avec effort. Je ne peux...

Il ne termina pas. Sa voix, brisée d’angoisse et d’émotion, lui refusait tout concours. Le vicomte se raidit, essayant désespérément d’être à la hauteur d’une situation qui lui échappait et que la nuit rendait plus éprouvante encore.

– Allez, Smith !

Il fut incapable d’en dire plus. Il se contenta de presser les mains du jeune homme, à la fois désireux qu’il parte et terrifié à l’idée qu’il le voyait pour la dernière fois. Si tel était le cas, leur propre survie ne dépasserait pas quelques heures.

L’oiseau nocturne lança un nouvel appel, distant et déchirant. Smith se figea un instant puis, sans un mot, le visage défait, se laissa glisser le long de la côte.

Les garçons le virent s’éloigner du *Saint-John*, le cœur étreint d’un indicible effroi. Ils restaient seuls, sans armes, à veiller dans la nuit noire.

– C’est de ma faute, gémit Michael. J’aurais dû surveiller Yannick. Je ne pensais pas...

– Tu n’aurais rien empêché ! rugit Maximilien qui n’avait pas envie d’entendre les bruyants remords de son camarade et qui avait besoin de toutes ses propres forces pour rester courageux.

– Mais Smith risque sa vie pour retrouver Yannick.

Le vicomte ne se fatigua pas à se mettre en colère. Au fond, peut-être était-ce préférable que Michael ne comprît pas pourquoi Smith, à son tour, avait fait fi de la plus élémentaire prudence.

Car le jeune homme était parti, comme Yannick, inconsidérément. Il en fut pleinement conscient dès qu’il parvint sous le couvert des arbres, dans une totale obscurité, en des lieux qu’il ne connaissait pas. Mais il ne recula pas devant la folie que représentait une progression en ces circonstances. Il ne rejeta pas le filet dans lequel Owen venait de l’attirer. Il s’y enfonça, en pleine connaissance de cause, parce que, pas plus que Yannick, il ne pouvait rester sans rien faire alors qu’Emmanuel était aux mains d’un tortionnaire qui en faisait un appât, sachant parfaitement que quelques âmes sensibles réagiraient aux lamentables plaintes que la souffrance lui arrachait. Et Michael, le stupide Michael, qui croyait encore au cri d’un oiseau de nuit !

Smith ne tarda pas à grimper, la frange littorale étant minuscule, mais aucun son ne le guidait plus. Était-ce le signe d’une issue fatale ? Allait-il arriver trop tard ? Comment savoir vers où se diriger ? Il avançait lentement, cherchant à percer la nuit, à l’affût d’indices, de signes qui lui auraient dit qu’il était dans la bonne direction. Il lui sembla reconnaître comme un sentier. Les herbes étaient foulées et des branchages avaient été coupés à la hache. Il s’y engagea donc. Le sol était irrégulier, plein de nervures d’origine volcanique où le pied se tordait facilement. Smith redoubla de précautions. Il ne s’agissait pas

de se faire une entorse ou de se casser la jambe. Autant être tué que blessé s'il devait être immobilisé!

L'aube parut, puis brusquement, le soleil monta à l'horizon. Presque au même instant, un coup de feu claqua, puis un deuxième, suivi d'un troisième. Les détonations, une fois commencées, continuèrent à crépiter dans la paix matinale, irrégulières, renforcées par l'écho qui les renvoyait dans la vallée. Smith, le premier moment d'effroi passé, se remit en marche d'un pas assuré. Il avait maintenant une direction vers laquelle se diriger. Il y voyait clair. Quant à l'auteur de ces coups de feu, ce n'était pas Yannick, son revolver n'ayant plus que quatre coups.

La montagne cachait ses beautés autant que le monstre qui y avait élu domicile. En avançant, Smith emprunta une faille qui formait une étroite vallée se terminant en cirque et au fond de laquelle coulait un petit cours d'eau. Il suffisait de le remonter pour atteindre la retraite d'Owen. Le soleil, encore trop bas sur l'horizon, n'éclairait pas la gorge, mais une cascade de plusieurs mètres dont les diamants étincelaient sous ses rayons. La végétation était dense, mape, papayers, bougainvillées, ananas, orchidées, un délice des sens pour celui qui aurait pu s'attarder à en profiter. Mais Smith était loin de voir ces beautés de la nature, dispensées si généreusement. Ce lieu idyllique était devenu un enfer par la simple présence d'Owen qui le souillait de sa pétarade ininterrompue. Emmanuel, dans tout cela ? Était-il la cible du forcené qui s'amusa à le réduire en passoire ?

Le bruit devenant plus fort, le jeune homme comprit qu'il approchait du but. Il se mit donc à ramper le long du ruisseau, espérant que, parce qu'il ne voyait pas, il n'était pas vu, mais n'en étant pas absolument sûr.

Un immense rocher de basalte bloqua sa progression. Il se trouvait séparé du cirque par un amas de blocs renversés les uns sur les autres dans l'anarchie la plus totale. La cascade se déversait sur eux avant de devenir le petit cours d'eau que Smith avait suivi. Le jeune homme se hissa du mieux qu'il put sur une des pierres afin d'observer ce qui se passait de l'autre côté sans risque d'être vu. Il crut défaillir. Owen était bien là, tirant au gré de sa fantaisie, Emmanuel attaché à lui pour le protéger d'une éventuelle attaque. A chaque mouvement du pirate, sa tête dodelinait, inerte. Son corps marbré de meurtrissures et de sang coagulé n'était que la confirmation des cris entendus pendant la nuit. Qu'avait-il donc subi ?

«Il est mort !», songea Smith, les larmes lui brouillant la vue. «Il est mort».

Ses nerfs le trahirent. Se repliant au bas des rochers, il s'effondra avec des sanglots qui malgré son âge, restaient ceux d'un enfant impuissant et désespéré. Comme il se sentait proche de Maximilien de Hautefort, tout à coup !

Il crut sa dernière heure venue en sentant sur son dos une pression qui s'avéra amicale. Yannick était là, les yeux rougis et le visage convulsé. Comme Smith, il savait ce qui se passait de l'autre côté du rocher. Comme Smith, il avait compris que cette vallée maudite allait voir le sang couler davantage. Ils ne partiraient pas avant de l'avoir nettoyée de l'immonde personnage qui la souillait.

– As-tu le revolver ?

Sans un mot, Yannick lui tendit l'unique arme qu'ils avaient pour affronter un fou qui devait avoir un arsenal impressionnant. En échange, il reçut un coutelas à la lame tranchante.

Smith avait beau étudier le problème sous tous ses angles, il ne voyait pas comment délivrer Emmanuel –mort ou vivant– et tuer Owen. A plat ventre dans l’herbe avec Yannick, ils observèrent longtemps, cherchant une solution. Les circonstances finirent par les servir. Owen avait tellement tiré et rechargé ses armes que les munitions lui firent bientôt défaut. Par sécurité, il avait placé les barils de poudre et les balles dans une espèce de grotte qui avait pour lui l’inconvénient de posséder une ouverture minuscule. Lorsqu’il chercha à y pénétrer, il s’aperçut que son bouclier le gênait. Agacé, il s’en défit, tranchant les liens qui le retenaient avec la dernière brutalité, entaillant les chairs en même temps. Emmanuel tomba alors sur le sol en laissant échapper un gémissement si faible qu’il aurait pu être le dernier. Cette plainte eut le don d’exciter à nouveau la fureur du criminel qui, oubliant toute précaution, se mit à frapper le frêle corps dans l’évident dessein de le tuer.

Smith ne fit qu’un bond. L’instant d’après, Owen, le crâne fracassé par une balle tirée à bout portant, s’écroulait en avant. Smith n’eut que le temps de dévier sa chute pour qu’il n’écrase pas Emmanuel sous son poids.

On était le 25 décembre 1872.



## Chapitre 6

Trois heures plus tard, Emmanuel était déposé sur un lit d'herbes, à quelques mètres de la plage, sous les ombrages. Pour rejoindre la côte, Yannick et Smith avaient voulu suivre la petite rivière qui descendait de la Vallée Maudite, espérant qu'elle serait plus directe que le chemin emprunté durant la nuit et sans savoir qu'elle était tellement escarpée qu'elle en était dangereuse. Une fois engagés, ils n'avaient pu faire demi-tour, encombrés qu'ils étaient avec le corps de leur jeune compagnon. Plusieurs fois d'ailleurs, Smith s'était arrêté assez longuement pour s'assurer qu'il respirait toujours. Aussi la carcasse sécurisante du *Saint-John* avait-elle été une vision très réconfortante après cette progression douloureuse.

Bien qu'ils sussent que les passagers les attendaient avec impatience et angoisse, il ne leur vint pas à l'idée de les avertir ni par des cris, ni par des battements de mains. Ils étaient pourtant vivants, Owen avait été tué, Emmanuel était auprès d'eux. Mais ils étaient incapables de se réjouir. Ce n'était pas l'épuisement d'une nuit sans sommeil qui les rendait amorphes et indifférents à ce que les cinq enfants sur le voilier pouvaient éprouver depuis une dizaine d'heures. C'était la réalité qui éclatait désormais dans toute son horreur : Emmanuel allait-il survivre ?

Jusqu'alors, ils n'avaient pensé qu'à éloigner l'enfant de son tortionnaire et à le rapprocher de ce qui constituait leur refuge. Il leur semblait qu'ils devaient se rassembler pour se soutenir mutuellement dans l'épreuve. Mais une fois Emmanuel étendu devant eux dans toute sa fragilité de blessé, ils comprirent qu'il est des spectacles qu'on ne partage pas.

Smith réagit le premier. Il ne s'agissait pas de flancher alors que la situation exigeait des décisions immédiates.

– Cessez de pleurer ! ordonna-t-il d'une voix d'une extrême sécheresse en secouant Yannick qui, épuisé et désespéré, sanglotait d'effroi et d'impuissance. Cela ne servira à rien. Allez plutôt sur le *Saint-John*. Dans la cabine du capitaine, vous devriez trouver un coffret de médicaments. Ramenez des draps aussi propres que possible ! Et surtout, que je ne vois aucun de vos camarades ici ! Filez ! Allez ! Bougez !

L'aîné des Le Quellec lui lança un regard noyé avant de s'éloigner en titubant. Smith ne le prit même pas en pitié. Il ne pouvait se le permettre quand lui-même était si vulnérable. Surtout, ne pas se poser de questions. Surtout, ne pas commencer à douter. Ne se préoccuper que d'une chose : sauver Emmanuel. Seul. Car qui à part lui aurait la force physique, le courage de toucher le corps martyrisé ?

Il le fallait pourtant, ne serait-ce que pour évaluer la gravité des lésions. La première chose à faire était de nettoyer les plaies dont il était couvert. Ensuite, on aviserait.

Smith plongea le blessé dans l'eau claire qui coulait à deux pas de là et, avec le plus de délicatesse possible, lava chaque centimètre carré de peau. Il terminait quand Yannick revint, flanqué de Maximilien et de Gwénaël.

– C'est mon frère ! déclara le benjamin des Le Quellec d'une voix impérieuse qui ressemblait à s'y méprendre à celle du musicien. C'est mon devoir d'être auprès de lui. Que puis-je faire ?

– Passez-moi un drap et préparez un lit ! dit Smith aussitôt qui n'avait pas envie de perdre du temps à protester.

Gwénaël obtempéra rapidement avec l'aide de Maximilien et bientôt, Emmanuel reposa sur un lit de fortune, n'ayant toujours pas repris connaissance.

– Alors ? demanda le jeune noble.

Smith serra les dents. Il lui en coûtait de devoir parler car il devinait que sa voix trahirait son émotion et sa frayeur ce qui n'était pas souhaitable pour son jeune auditoire. Pourtant, ils avaient tous besoin de savoir à quoi s'en tenir.

– Alors, pour le moment, nous ne pouvons faire grand-chose sinon attendre et surveiller. Je ne suis absolument pas médecin...

– Dommage que papa ne soit pas là ! s'écria Maximilien.

– Oui, c'est bien dommage, effectivement, admit le marin d'un ton fataliste. Mais il ne sert à rien de nous lamenter...

– Mais vous parlez d'attendre !

– En l'absence de compétences, nous y sommes obligés. Il me semble que les blessures physiques d'Emmanuel ne mettent pas sa vie en péril. Par contre, je suis beaucoup plus inquiet quant aux conséquences qu'ont pu avoir toutes ces heures passées à la merci d'un homme comme Owen.

– Vous voulez dire qu'il a pu devenir fou de terreur. Vraiment fou ? s'enquit Gwénaël qui écoutait avec une extrême attention.

Smith considéra l'enfant d'un air effaré, stupéfait de l'entendre réagir avec une lucidité brutale qu'il ne s'était lui-même pas autorisé. Devant ce qui ressemblait à une mise en demeure de s'expliquer, il murmura :

– J'ose espérer que non, mais c'est une éventualité. Actuellement, il brûle de fièvre.

– Et la fièvre peut le rendre fou ?

– Si elle se prolonge, peut-être.

– Peut-elle le tuer ? insista Gwénaël qui ne laissait aucune porte fermée.

– Je ne sais pas ! avoua le jeune homme, en secouant la tête, désolé.

– Moi je sais, intervint Maximilien, gravement. Papa a eu des cas de patients morts de fièvre.

En réponse, Yannick poussa un gémissement.

– Il y a bien un moyen d'enrayer la fièvre, non ? demanda Gwénaël, l'œil dur.

– Oui, la faire tomber.

– Et comment ?

– Comme Smith a essayé de le faire, en lui donnant des bains froids. Je pense qu'il faut continuer. Mais il ne faut pas oublier ce que papa disait toujours, la fièvre est une conséquence, pas une cause.

– Il faut donc prier ! déclara Yannick.

– Oh, toi et ta foutue prière! rugit son jeune frère. Oui, va prier, mais pas ici! Ne m'impose pas ton Dieu qui n'est qu'un Moloch!

Maximilien fut scandalisé, Yannick s'effondra. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait Gwénaël rejeter vigoureusement la foi de ses ancêtres. Que se passait-il?

Smith se moquait de ces remous religieux. Ce n'était pas l'important.

– Dieu ou pas Dieu, nous devons être efficace...

– Aide-toi, le ciel t'aidera, plaça rapidement Maximilien.

– Si vous voulez! Nous avons une priorité absolue : sauver Emmanuel, mais il faut aussi organiser notre vie de naufragés. Nous devons penser à manger, à établir un campement proche d'un point d'eau, explorer un peu le lieu où nous sommes pour savoir si nous devons espérer du secours ou craindre des indigènes. Nous sommes en pleine saison des pluies, ce qui veut dire que nous devons construire des abris de fortune.

– Cela fait beaucoup de choses, murmura le noble français.

– Il existe une autre urgence...

– Laquelle?

– Nous débarrasser des quatre cadavres qui risquent, en se décomposant, d'attirer des bêtes et des insectes.

– Il faut les enterrer?

– Non, les brûler. Ce sera plus propre. Nous n'avons pas besoin de risques de maladies en plus de tout le reste!

Maximilien frissonna. Il n'avait encore jamais rencontré la mort sinon par personne interposée, quand son père l'évoquait en termes voilés. Là, c'était différent. Il faudrait bel et bien toucher les corps, les voir, les sentir.

– Je suppose que vous ne pouvez pas quitter Emmanuel...

– Pour l'instant, le moins possible.

– Donc, il faut que nous... que je me dévoue. Mais il n'y a que trois cadavres ici...

– Le quatrième, Owen, est dans la montagne. Il serait bon de le ramener ici et de le brûler avec les autres!

– Non! hurla Yannick, paniqué. Non, je ne remonterai jamais là haut. C'est trop affreux! Je ne veux jamais revoir ce monstre, même mort!

– Croyez-vous que quiconque le souhaite? rétorqua Smith avec une soudaine colère, trop épuisé et angoissé pour avoir la totale maîtrise de ses émotions. Vous avez le choix : rester ici auprès de votre frère ou ramener Owen ici pour le brûler avec les autres!

– Non! Non! Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Et le garçon d'éclater en sanglots, terrassé qu'il était par son immense détresse. Smith se mordit la langue jusqu'au sang pour s'obliger au contrôle de lui-même. Réagir violemment ne servirait à rien. Il fallait être fort, plus fort que les événements, que les personnes. C'était de leur survie à tous qu'il s'agissait.

– J'y vais, moi! déclara le petit Gwénaël que la situation avait métamorphosé, le faisant passer directement de l'enfance à l'âge adulte en quelques heures seulement.

– Non, c'est impossible! s'écria Smith qui se demandait si les coups de boutoir qu'il subissait allaient avoir une fin.

– Pourquoi non? rétorqua l'enfant, hautain. Je n'ai pas peur d'un mort!

– Ce n'est pas cela. Vous ne pourriez pas le soulever!

– Maximilien viendra avec moi !

Gwénaël avait réponse à tout. Le vicomte pâlit extrêmement en entendant l'injonction de son camarade, puis, avec effort, murmura :

– Oui. Tu ne peux y aller seul !

– Reste Gwénaël ! intervint alors Yannick. C'est à moi d'y aller. Pas à toi ! Je sais où c'est ! Ne discute pas ! Reste plutôt auprès de Smith et d'Emmanuel !

Gwénaël regarda gravement son frère comme pour s'assurer qu'il était bien conscient de son engagement avant de le laisser prendre cette place peu enviable.

– Je t'accompagne, dit Maximilien après réflexion. Je suis sûr que nous ne serons pas trop de deux.

Smith approuva de la tête sans rien ajouter. Il était satisfait de voir que l'aîné des Le Quellec n'avait pas cédé très longtemps à son accès de faiblesse et qu'il essayait d'être à la hauteur de la situation. Il n'aurait pas vu sans inquiétude Gwénaël se charger d'une besogne si pénible au moral comme au physique. Ce n'était pas par lâcheté qu'il ne s'était pas proposé à la place des garçons mais bien parce qu'il se sentait indispensable auprès du blessé. Il était hors de question de l'abandonner plus de quelques minutes s'il pouvait l'éviter. Il avait certainement besoin d'une présence constante au moins au début.

Maximilien et Yannick ne tardèrent donc pas à disparaître sous la palmeraie, laissant leurs deux compagnons à veiller un Emmanuel exsangue et toujours inanimé.

– Pouvez-vous retourner au *Saint-John* et ramener un peu de nourriture ? Il faudra aussi dire aux autres de débarquer et de s'installer à terre.

Gwénaël fila comme une flèche tandis que Smith essayait d'apporter un peu de soulagement au blessé en maintenant humide son front brûlant de fièvre. Il revint assez rapidement avec l'ensemble des garçons, chacun porteur qui de nourriture, qui de vêtements, qui d'ustensiles divers. Lui-même transportait dans une couverture un objet que le marin n'identifia qu'au moment où il produisit un bruit fort significatif. Murali protestait énergiquement contre le traitement plutôt rude qui avait été le sien pour quitter le *Saint-John*. Rendu à la liberté, il se mit à étudier les environs avec beaucoup d'intérêt, le museau au ras du sol, essayant de se familiariser avec ces odeurs inconnues. Michael, Norman et Luigi, après un coup d'œil épouvanté à Emmanuel pourtant pudiquement recouvert d'un drap, se hâtèrent de s'éloigner, dans le but avoué de construire des abris de fortune et inavoué de fuir un spectacle morbide.

– Dis, Smith, tu le sauveras ?

Le jeune homme, interpellé, regarda avec affection cette frimousse d'enfant qui le considérait avec l'expression sérieuse et exigeante des tout-petits. Que lui répondre qui fût la vérité et pourtant acceptable ?

– Vous savez que je ferai tout pour cela. Mais je ne suis ni médecin, ni faiseur de miracles. Je suis malheureusement aussi ignorant que vous !

– Crois-tu en Dieu ? poursuivit Gwénaël qui suivait le cours de sa pensée.

Smith haussa légèrement les épaules.

– Si j'y ai cru, j'ai aussi eu toutes les raisons de ne plus y croire, murmura-t-il d'un ton désabusé.

– Ce qui veut dire que tu n'y crois pas...

– Disons cela...

– Tant mieux ! trancha l'enfant, visiblement satisfait par cette réponse dont il n'avait entendu que ce qu'il voulait entendre. Tu vois, je vais te dire, ce qui nous arrive, je l'ai joué pendant des jours et des jours avec mes frères, là-bas

à Sydney. Nous étions des Robinsons, des pirates, de naufragés. C'était merveilleux. Nous étions des héros, courageux, audacieux, invincibles. Nous affrontions la mort et la souffrance et nous étions toujours vainqueurs. Maintenant, ce n'est plus du jeu. Nous ne sommes plus que des enfants. Nous avons vraiment peur parce que la mort a déjà frappé et qu'elle risque de frapper encore. C'est ce qui fait la différence entre le jeu et la réalité : quand on joue, on meurt et on se relève pour continuer à jouer. Ici, ce n'est pas pareil... Alors, tu vois, j'ai compris une chose. C'est qu'il faut que je sois comme dans mes jeux, comme à Sydney. Il faut que je sois à la hauteur de mon héroïsme imaginaire. Et c'est très dur. Parce que dans nos jeux, personne n'était aussi horrible qu'Owen, Emmanuel ne risquait pas vraiment de mourir et nous avons nos parents tout près... Est-ce que tu me comprends ?

Smith hocha la tête sans un mot. Il avait parfaitement suivi le raisonnement du benjamin des garçons Le Quellec et admirait sa capacité à faire le lien entre le réel et l'imaginaire. Pourvu que les événements qui allaient suivre ne soient quand même pas trop durs pour cet enfant d'une dizaine d'années ! Pourvu que son frère survive !

– Smith ! Smith !

C'était la voix épouvantée de Maximilien. Il s'était passé quelque chose. Smith bondit, redoutant le pire –des sauvages, une blessure d'un des garçons– et courut sur la plage, suivi de Gwénaél. Ils trouvèrent les deux aînés immobiles devant les cadavres qu'ils avaient placés sur un bûcher improvisé en se servant des nombreux troncs et branchages provenant de la tempête.

– Qu'y a-t-il ?

– Do... Domi... nique...

– Quoi, Dominique ?

– Il... il... n'est pas mort !

Smith s'attendait à tout sauf à cela. En un instant, il évalua toutes les conséquences d'une survie de ce garçon brutal qui s'était rallié à Owen pour supprimer un de ses camarades. Mais c'était quand même un être humain. S'il n'était que blessé, il convenait de le sauver.

– Il a ouvert les yeux ! expliqua Yannick en claquant des dents.

De fait, l'adolescent avait les yeux ouverts, mais fixes. Le doute n'était pas permis. Il était mort. Par contre, toute chaleur n'avait pas disparu de ses membres. Ce n'était pas le soleil ardent qui lui donnait cette tiédeur. C'était bel et bien une vie qui s'était enfuie très peu de temps auparavant.

– Alors ?

Smith se redressa.

– Main... maintenant, il est mort. Vous pouvez sans crainte allumer le bûcher.

– Maintenant ? répéta Maximilien pour s'assurer qu'il avait bien compris. Cela veut dire...

– Qu'il était vivant il y a quelques minutes, oui.

– Nous l'avons donc tué en le bougeant ?

– Très probablement. Mais ce n'était qu'une question d'heures. S'il avait survécu, il serait sans doute resté paralysé...

Maximilien paraissait au bord de la nausée.

– Nous... nous...

– Non ! trancha Smith d'une voix ferme. Ne pensez pas à ce qui aurait pu être. Vous n'êtes pas responsable de cette mort, pas plus qu'Emmanuel. Ce

sont les circonstances qui y ont conduit. On ne peut revenir en arrière. Et vous ne devez pas oublier que Dominique voulait tuer Emmanuel...

Toutes ces raisons n'ôtaient pas aux garçons un terrible poids de culpabilité et d'horreur. Dominique, ce n'était pas un des pirates. C'était un de leurs camarades de pension. Ils le connaissaient depuis des années, même s'ils ne l'appréciaient pas. Et ce décès, hâté par eux, les replongeait dans la réalité : Dominique n'était peut-être que le premier d'une longue liste. Quel serait le suivant ? Emmanuel ?

Smith, voulant se débarrasser au plus vite des cadavres, aida les jeunes à rassembler encore davantage de bois et de branches puis alluma le feu.

– Alimentez-le jusqu'à ce soir, sans l'étouffer. Nous nous retrouverons pour le dîner. Qui s'en charge ?

Morgan se porta volontaire avec Luigi et Michael. S'occuper de la nourriture rendait les choses plus normales. Smith retourna donc auprès de son blessé qui tremblait nerveusement et gémissait sans avoir totalement repris conscience, accablé par une fièvre toujours intense.

Le repas du soir fut fort lugubre. Les garçons étaient sous l'impression pénible de la mort de Dominique, la crémation des corps avec l'odeur qu'heureusement le vent portait dans une autre direction, l'incertitude sur le sort d'Emmanuel et sur le leur. Ils allaient passer leur première nuit à terre, exposés aux dangers, à la mort, à la solitude. Smith dut le comprendre car il se racla la gorge et se résolut à prendre la parole.

– Euh, je pense qu'il serait bon de réfléchir un peu à notre situation et de prendre quelques décisions...

– Parlez, Smith ! répliqua Maximilien qui faisait de gros efforts pour rester aussi civilisé que possible. Je voudrais vous rappeler ce que Yannick a dit... quand était-ce, déjà ?... hier, je pense : vous êtes notre aîné, vous avez donc le droit et le devoir de nous aider. C'est ensemble que nous lutterons en regardant vers l'avenir. Le passé n'existe plus, ni pour vous, ni pour nous. Nous étions des gamins privilégiés. Nous devons être des adultes. Enfin essayer de l'être. C'est pourquoi votre présence et votre soutien nous sont précieux. Parlez, je vous en prie, nous vous écoutons.

Smith remercia d'une inclinaison de tête. Il mesurait toute la valeur des propos du garçon. Il n'y avait que quelques heures qu'il l'avait traité de sale pirate et avait voulu le tuer. La hache de guerre semblait provisoirement enterrée.

– La situation, vous la connaissez : nous avons fait naufrage sur une terre inconnue dont je suis incapable de calculer la position...

– Emmanuel sait, lui ! interrompit Yannick étourdiment avant de songer dans quel état était son frère.

Le jeune homme préféra ignorer cette interruption et poursuivit :

– Nous avons beaucoup trop dérivé durant la tempête pour avoir une idée de l'endroit où nous sommes arrivés. Notre premier objectif est donc de savoir avant tout si nous sommes sur une île ou sur une terre plus vaste. Les conséquences ne seront pas les mêmes, naturellement. Par la même occasion, nous devons déterminer si cette terre est habitée ou non. Personnellement, et je n'engage que moi, je pencherais plutôt pour un îlot désert. S'il y avait eu des habitants, nul doute que nos coups de feu les auraient attirés et qu'ils se seraient manifestés. D'autre part, la faune ne semble pas connaître l'homme...

En disant cela, il sursauta en sentant une présence qui le frôlait. Ce n'était que Murali réclamant des hommages et voulant trouver un endroit pour dormir

à son goût. Une nouvelle fois, il s'arroya sans vergogne les genoux de Smith qui ne fit aucun effort pour le chasser. La confiance de cette petite bête le touchait.

– Il serait donc souhaitable que deux d'entre vous se portent volontaires pour effectuer cette reconnaissance de l'île...

– Avant, que pouvez-vous nous dire sur l'état d'Emmanuel ? demanda Michael.

Le jeune homme hésita très nettement : devait-il dire la vérité dans toute son horreur ou l'atténuer ? Gwénaél l'observait, très sombre.

– Ne cherche pas à nous ménager, finit-il par dire. Cela ne sert à rien. Autant nous préparer au pire.

– Le pire ? répéta Morgan. Qu'y a-t-il ?

– Il y a que notre frère est mourant, reprit le benjamin des Le Quellec en regardant chacun de ses camarades qui, les uns après les autres, gênés, baissaient les yeux. Il a survécu à sa nuit avec Owen, mais dans quel état, nous l'ignorons. Maximilien qui, grâce à son père, a appris quelques petites choses pense qu'une très forte fièvre peut rendre fou, si elle ne tue pas à petit feu. C'est bien ce qui a été dit tout à l'heure, n'est-ce pas, Smith ?

– Tout à fait ! Je n'ai rien de plus à ajouter !

La mort d'Emmanuel était une chose. Ce serait cruel, mais on s'y ferait. Sa folie ou le changement de sa personnalité en était une autre. Ce serait certainement très pénible à vivre et à supporter pendant des jours et des jours.

– Qui part explorer l'île, alors ? demanda Morgan qui ne souhaitait pas s'éterniser sur les mauvaises nouvelles.

Presque tous les bras se levèrent, y compris le sien. Gwénaél se ravisa presque aussitôt en expliquant :

– Smith ne peut rester seul à s'occuper d'Emmanuel.

– Peuh, dis tout de suite que tu as peur de l'aventure...

– Je t'interdis ! rugit le petit garçon en se dressant brusquement, faisant peur à Murali qui alla se cacher ailleurs.

Smith l'attrapa par le bras :

– Stop ! Pas de cela ici ! Ce que vous dites est abject, monsieur Kennedy ! Il est dix fois plus facile de partir que de rester. La preuve, c'est que vous tous n'avez que cette idée en tête.

Morgan rougit de colère et de honte. Il n'était pas fier d'avoir mérité la colère de Smith qui avait parfaitement compris qu'ils désiraient tous fuir la présence de leur camarade si mal en point. Aucun d'eux n'avait franchement d'âme d'infirmier ou de bon samaritain. Ce n'était pas tant indifférence que gaucherie devant la maladie.

Le jeune marin considéra gravement les cinq candidats à l'exploration.

– Yannick et monsieur Kennedy, vous partirez !

– Pourquoi pas moi ? se plaignit Maximilien, furieux de ce choix qui l'excluait. Ce n'est pas juste. Je suis bien plus résistant que ce gros ballon de graisse !

– Pas d'insultes, s'il vous plait ! Pour tout vous dire, je pense que vous serez beaucoup plus utile ici qu'à faire de tour de l'île et l'ascension des montagnes. Par contre, ajouta-t-il à voix plus basse bien que l'intéressé se fût éloigné, Yannick a grand besoin de penser à autre chose qu'à son frère. Ce qu'il a vu dans la montagne était... bien douloureux.

Durant la semaine qui suivit, le jeune marin n'eut guère le loisir de s'appesantir sur le fait que, comme prévu, le *Saint-John* avait fait naufrage sur une

île minuscule, montagneuse et inhabitée, éloignée de toute autre terre comme le prouvait l'océan absolument désert qui l'entourait. Il n'avait fait aucun commentaire au retour des deux explorateurs et s'était contenté de prendre connaissance avec intérêt de la configuration de leur îlot d'après la carte dressée par Yannick. Par contre, à la suite de cet examen approfondi, il suggéra aux garçons d'établir le campement principal de l'autre côté de la baie où il serait mieux protégé des alizés du sud-est. Comme une petite rivière y coulait aussi, le ravitaillement en eau ne serait pas un problème.

– Et Emmanuel ?

Pour Smith, un transport, dans l'état actuel des choses, n'était ni envisageable, ni souhaitable. En fait, il préférerait de beaucoup éloigner les garçons de cette infirmerie improvisée, celle-ci étant très néfaste pour leur moral. Il leur fallait sans cesse faire attention de ne pas élever la voix, de ne pas courir à proximité du blessé, bref, il fallait se contenir à chaque instant. C'était usant. D'autant plus qu'on ne constatait aucune amélioration. Il n'y eut que Gwénaël à émettre des objections. Il voulait absolument rester auprès de son frère. Smith n'en démordit pas. En se prolongeant indûment, la situation devenait trop éprouvante pour ce petit garçon courageux qui voulait être de tous les soins prodigués au blessé. Il fallait le protéger, même contre son gré. Il eut uniquement l'autorisation, comme les autres, de venir prendre quotidiennement des nouvelles. Avec Maximilien, il fut le seul à le faire. Yannick, désespéré, nullement remis du choc subi par son exploration de l'île, disparaissait des journées entières, sans participer aucunement à la vie commune, exemple détestable que suivirent bientôt Morgan et Michael. Luigi ne savait pas à qui se raccrocher. Personne ne lui venait en aide. Les plus abordables étaient encore ceux qui lui demandaient de travailler à la mise en place du campement. Ils n'étaient pas loquaces, mais au moins, ils échangeaient quelques mots. C'était mieux que rien.

Les jours passaient, uniformes. L'état d'Emmanuel restait stationnaire. Par contre, Maximilien prit brusquement conscience que celui de Smith déclinait. Le jeune homme, après une semaine de veilles incessantes, de terreur constante à l'idée que son malade pût s'éteindre dans ses bras, était devenu une ombre : son visage gris de saleté et de sel qu'il avait à peine lavé depuis son arrivée sur l'île, ses yeux agrandis d'un cerne noir, sa barbe de quinze jours, ses cheveux hirsutes lui donnaient un air cadavérique. Le jeune français fut frappé, un matin, par cette apparence. Il prit peur. Il ne s'agissait pas que le marin lui fasse faux bond à son tour.

– Veillez sur vous, Smith ! s'écria-t-il d'un ton angoissé à l'idée très égoïste de se retrouver soudain sans le soutien d'un adulte responsable. Nous sommes là, nous aussi ! Nous avons besoin de vous !

Au regard que Smith posa sur lui, le garçon comprit que toute supplication était inutile : le marin vivait dans un monde dont, comme tous les autres naufragés, il était exclu. Il était parvenu à ce stade d'épuisement où la réflexion n'avait plus aucune prise sur l'idée fixe qui le faisait survivre d'un jour à l'autre. Il n'avait pour seul objectif sur cette terre que sauver Emmanuel ou mourir avec lui. C'était tout. Le reste ne comptait pas. Maximilien se sentit affreusement malheureux. Il était désormais seul comme il ne l'avait jamais été. Il n'avait personne à qui confier son immense désarroi. Ce jour là, il ne participa à aucune tâche commune. A son tour, délaissant les activités qui maintenaient son lien avec la civilisation, il s'enfuit dans la montagne et là, le cœur navré, lourd de

son immense désarroi, il pleura longuement sur lui-même, sur sa situation, sur sa solitude, sur celle de ses compagnons d'infortune, sur la surdité d'un Dieu qu'il accusait de ne pas lui répondre par le miracle qu'il lui réclamait.

Ce dévouement opiniâtre de Smith qui voulait espérer contre toute espérance reçut sa récompense après quinze jours de don de soi total. Au cours d'un bain prolongé pour rafraîchir des membres de plus en plus maigres, Emmanuel battit des paupières. Smith, à l'affût du moindre signe d'amélioration, passa les heures qui suivirent plus en éveil que jamais. Avait-il été victime d'une hallucination ? Ce mouvement n'avait-il été qu'une contraction involontaire, d'origine nerveuse ? Allait-il se reproduire ?

L'événement capital de la soirée fut que la fièvre ne revint pas alors que d'ordinaire, la tombée de la nuit plongeait le malade dans un semi délire. Smith eut beaucoup moins de difficulté à le faire boire le lait de coco qui assurait son alimentation.

Au réveil, Emmanuel but à nouveau, cette fois avidement, presque consciemment. Puis, il ouvrit les yeux. Ce fut un regard d'angoisse qu'il jeta autour de lui et qui se durcit jusqu'à devenir insoutenable en se posant sur le visage proche de lui. Un spasme le secoua tout entier et le fit retomber en syncope. Pendant des secondes qui lui parurent une éternité, Smith le crut mort et s'en attribua la cause. Quoi ? Il était devenu l'obstacle à la guérison de son ami qui n'avait vu en lui qu'un complice d'Owen, un tortionnaire, un bourreau, un lâche malfaiteur ? De fait, à peine revenu à lui, Emmanuel se recroquevilla sur lui-même en répétant vingt fois, cinquante fois avec un indicible accent d'effroi ce nom honni :

– Owen... Owen...

Sans oser le toucher de peur d'augmenter son épouvante, vingt fois, cinquante fois, Smith lui annonça la mort de l'infâme. Emmanuel, les yeux exorbités, ne l'entendait pas plus qu'il ne le voyait. Il était revenu dans la Vallée Maudite. Il était toujours prisonnier. Il redoutait les mauvais traitements dont le pirate l'avait accablé. Il rampait pour essayer d'y échapper, pour se fondre dans le sol, pour donner le moins possible de prise à d'éventuels coups. Smith, bouleversé et impuissant, ne contenait pas ses larmes. Comment sortir l'enfant de son cauchemar ? Le pouvait-il, lui, le complice d'Owen ? Vers qui se tourner pour trouver de l'aide ? Qui serait assez fort pour assurer le malheureux qu'il ne risquait plus rien, qu'il était enfin en sécurité, que le criminel était réduit à un tas de cendres ? Que faire ?

Le jeune homme ne sut jamais s'il avait répondu à un appel ou s'il avait cédé à son instinct. Il se retrouva soudain avec Emmanuel pressé contre sa poitrine, un Emmanuel qui l'étreignait de ses bras squelettiques en sanglotant sans répit.

Il fallut attendre quelques jours avant que le musicien n'émerge de son obsession. Extrêmement faible faute d'alimentation durant sa forte fièvre, ses défenses nerveuses lacérées par les sévices d'Owen, il ne parvenait pas à prendre le moindre recul par rapport aux événements. Malgré les assurances de Smith, inlassablement répétées, il vivait dans la terreur d'être repris par Owen et à nouveau torturé. Il dormait très mal, se réveillant plusieurs fois par nuit avec des hurlements d'épouvante. Il repoussait alors durement son garde-malade, pensant qu'il s'agissait de son geôlier. Smith, brisé de chagrin et d'angoisse, se faisait le plus discret possible, ne sachant plus ce qu'il devait faire. Avec le jour, les cauchemars s'atténuaient. Emmanuel acceptait la présence du marin. La

plupart du temps, il sombrait alors dans une somnolence agitée de mouvements nerveux qui laissait cependant à son compagnon quelques trop brefs instants de répit.

Car Smith était maintenant certain que le garçon était sauvé, du moins physiquement. Restait son esprit, toujours prisonnier d'un épais brouillard d'effroi et de souvenirs dantesques. Il fallait dissiper ces ténèbres avant qu'elle ne l'engluent et ne le rongent sous leur effet corrosif. Comment ? Le jeune homme n'avait à sa disposition que son cœur et son intuition. Pour lui, la mémoire d'Emmanuel était déformée par un abcès purulent. Il fallait le percer comme on perce un panaris pour en évacuer le pus.

– Parle, Emmanuel ! supplia-t-il. Parle ! Que t'a fait Owen ? Que s'est-il passé dans la montagne ? Ne garde pas cela pour toi !

Dans son ignorance, il avait compris que les mots pouvaient jouer le rôle d'exorciste et faire souffler un vent vivifiant dans cette purée de pois. L'enfant commença par opposer une résistance obstinée quoique passive. Puis, sollicité par des questions précises, des suggestions, il finit par répondre, d'abord avec réticence puis, le barrage s'étant fêlé, les aveux s'y frayèrent un chemin puisant comme un torrent dévastateur. Il raconta tout : comment Owen l'avait traîné dans la montagne, comment il avait brisé sa résistance nerveuse – ou ce qui en restait – en s'amusant à des simulacres d'exécution tous plus réels les uns que les autres, comment il s'était mis à boire et était devenu de plus en plus incontrôlable, comment il s'était endormi d'un sommeil d'ivrogne sans lui donner la possibilité d'en profiter pour fuir puisqu'il était ficelé de telle manière que le moindre mouvement l'étranglait. Au réveil du pirate, en pleine nuit, celui-ci avait mis en œuvre son projet diabolique, attirer dans un piège les plus vulnérables du groupe. Emmanuel, conscient de sa déchéance et du rôle d'appât qu'il lui faisait jouer, n'avait pourtant plus aucune des ressources morales ou physiques qui lui avaient permis par le passé de se montrer un résistant d'une rare énergie. Les bandits australiens, Taylor n'avaient été que des enfants de chœur en comparaison d'Owen. Terrassé par la souffrance et l'épouvante, l'enfant avait donc poussé ces hurlements pitoyables parvenus jusqu'au *Saint-John* avant de perdre connaissance. Ce qui s'était passé ensuite, il l'ignorait.

Smith referma ses bras sur le frêle corps secoué de sanglots, éceuré jusqu'à la nausée par ce récit qu'il avait souhaité et qui le dégoûtait. Comment avait-il pu un jour croire à la gentillesse d'Owen ? Comment avait-il pu être aveugle à ce point ? Était-ce sa propre bêtise qu'il fallait incriminer ou cette extraordinaire capacité qu'avait eue Owen à se montrer sous des visages dissemblables à ses divers interlocuteurs ?

La nuit suivante fut calme. Le musicien et son garde-malade, épuisés l'un et l'autre, ne firent qu'un somme jusqu'au lever du soleil, Murali roulé en boule entre eux. Alors que pendant tous les épisodes de fièvre de son maître, l'animal avait fui sa couchette, là, pour la première fois, il revenait à cette place qui était d'ordinaire la sienne.

Dès qu'il fut réveillé, Emmanuel voulut se redresser pour aller prendre un bain matinal. Il n'était même pas arrivé à la position assise qu'il retombait en arrière avec une grimace d'étonnement et de contrariété.

– Eh, doucement ! s'écria Smith qui saisit aussitôt les implications de cette situation : la convalescence serait sans doute aussi pénible que la maladie, le garçon n'étant pas du genre à s'accepter affaibli ou dépendant.

– Doucement quoi ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

C'était comme s'il avait occulté les dernières semaines et ne se souvenait de rien.

– Où sont mes frères et mes camarades ? Où suis-je ? Que s'est-il passé ?

La voix devenait rauque d'angoisse. Il regarda Smith comme s'il ne l'avait pas encore reconnu. Sa respiration se fit oppressée.

– Calmez-vous, ne vous affolez pas !

Emmanuel ne répliqua pas. Son visage se crispa et ses yeux hurlèrent de détresse.

– Ecoutez, je vais vous résumer la situation !

Le garçon ferma les yeux. Murali, Smith, son inconcevable faiblesse. Dormait-il ? Rêvait-il ?

Serrant les dents pour s'obliger à la concentration, il chercha à pénétrer le sens des paroles que prononçait son compagnon. Le 12 janvier... Ils étaient le 12 janvier... Noël était passé... Le *Saint-John* avait fait naufrage... De tous les pirates, il ne restait plus que lui, Smith...

Emmanuel ouvrit les yeux, parut prêt à prononcer quelques mots. La lassitude fut la plus forte. Il referma les paupières et continua à écouter, sa main se crispant sur la fourrure de Murali qui seule, l'assurait d'une certaine réalité, comme l'étaient les griffes qu'il plantait béatement dans sa poitrine. Car qu'était-ce que cette maladie qui l'avait tenu entre la vie et la mort pendant dix-huit jours ? Lentement, des bribes de souvenirs revinrent à son esprit. Le naufrage, oui, il se rappelait vaguement le choc, puis sa chute à la mer... Puis plus rien... Une autre image surgit : la nuit, un feu, une ombre dansante, une intense souffrance...

Le cri qu'il poussa interrompit les récits de son compagnon.

– Smith, murmura-t-il, dites-moi... dites-moi... Owen...

Le jeune homme hésita. Tout était-il à recommencer depuis le début ?

– Owen est mort, répondit-il pourtant d'une voix qu'il espérait ferme et convaincante.

– Où ? Quand ?

– Il... il vous avait entraîné dans la montagne. Vous étiez prisonnier.

– Et ?

– Je... je l'ai tué... pour vous délivrer.

Emmanuel referma les yeux.

– Me délivrer, répéta-t-il. Je crois que je me souviens maintenant. Il voulait que je vous oblige à venir me rejoindre pour pouvoir vous tuer... Je ne voulais pas... Vous êtes donc venu quand même...

– Oui, mais vous étiez inconscient. Vous l'êtes resté jusqu'à hier...

– Dix-huit jours... mais c'est très long ! Et mes frères ? Mes camarades ?

– Ils sont de l'autre côté de la baie qui est plus abritée. Ici, nous sommes plus exposés mais... vous n'étiez pas transportable...

– Charmant !

La première lueur d'humour parut dans les prunelles si enfoncées qu'elles paraissaient outremer. Elle fut suivie par l'expression de volonté indomptable qui les rendait si caractéristiques.

– Eh bien, il ne me reste plus qu'à me transporter moi-même dans l'autre campement ! Allons-y ! Mais avant, je voudrais me baigner !

La confrontation avec la réalité fit rouler de grosses larmes sur les joues émaciées du garçon lorsqu'il comprit qu'il était absolument incapable de tenir debout sans l'aide de son compagnon. La nage elle-même ne lui apporta aucun

réconfort. Il avait à peine assez de forces pour s'empêcher de couler à pic, lui qui était connu pour ses belles performances aquatiques.

Malgré cela, il insista pour se rendre au campement sud et retrouver le reste des naufragés. Smith, beaucoup plus timide et mal assuré depuis que son jeune ami avait recouvré sa conscience, ne se permit pas de le contredire : il était redevenu moins que rien.

## Chapitre 7

Les retrouvailles avec les membres du campement sud ne furent pas à la hauteur des espérances du convalescent sans qu'il fût possible d'en rendre l'une ou l'autre partie responsable. Les garçons, livrés à eux-mêmes depuis trois semaines, s'étaient organisés sans leur camarade, l'excluant inconsciemment de leurs pensées pour survivre. Ce n'était pas par méchanceté ni indifférence car ils l'aimaient sincèrement et sa mort les aurait navrés. Seulement, comme chaque être humain, ils cherchaient avant tout à se protéger de la souffrance. En revenant parmi eux avant d'être totalement guéri, Emmanuel leur imposait une vision qu'ils rejetaient de toutes leurs fibres, celle d'un cadavre n'ayant pas assez de forces pour marcher seul, celle d'un enfant comme eux qui avait côtoyé la mort de très près. Or, ce rappel de leur condition mortelle, ils ne tenaient ni à le voir, ni à l'entendre. Alors, ils se montrèrent désagréables, insultants, mesquins.

Smith puisa dans cette situation éprouvante l'énergie pour faire preuve d'autorité. Il ne pouvait pas laisser son jeune ami subir ces reproches constants alors qu'il ne les méritait pas. Il décida de regagner avec lui le campement nord. Emmanuel qui ne comprenait rien à l'attitude de ses camarades ne fit aucune objection. Il était trop peiné par ce rejet brutal. Il se sentait aussi trop faible pour s'opposer à la décision de Smith. Il appréciait de ne pas avoir à choisir pour lui-même. Réfléchir, s'interroger étaient des activités épuisantes.

Gwénaél, lorsqu'il s'aperçut que son frère allait repartir, exigea des explications que lui fournit sans ambiguïté le marin.

– Je viens avec vous ! décréta aussitôt le benjamin des Le Quellec. Je ne veux pas rester ici, avec ces sales égoïstes. J'en ai assez, moi ! Ils se lamentent, ils sont désœuvrés alors qu'il y a tant à faire. Mais non, ils préfèrent gémir sur leur sort plutôt que d'agir. Même Yannick ! Quand je pense qu'à Sydney, c'était lui qui me disait toujours que les naufragés devaient être courageux, qu'ils devaient construire des cabanes, une pirogue ! Un beau donneur de leçons, tiens ! Il est presque pire que les autres. Tu sais, Smith, je t'ai dit que nous jouions aux Robinsons...

– Oui, je me souviens, répondit doucement le jeune homme qui sentait que l'enfant avait le besoin de parler après des jours d'isolement dans une communauté à la dérive.

– Eh bien, Yannick, lui, a tout oublié de ce qu'il me disait. Tout ! Il pleure et se lamente en disant que nous allons tous mourir ! Cela me dégoûte ! Il a menti !

– Ne sois pas trop dur, petit frère... murmura Emmanuel qui, allongé auprès d'eux, suivait la conversation avec intérêt en attendant le départ.

– Oh, toi, tu es toujours trop indulgent ! En plus, tu n’as rien vu, rien entendu. Tu ne te rends pas compte de ce qui se passe ici ! Moi, j’en ai assez des gens qui prêchent et qui sont des lâches dans la vie !

– Nous sommes tous faibles, Gwénaël, et cela malgré nos bonnes résolutions et notre idéal !

– Tous ? Non, mon cher ! Pas toi, en tout cas ! N’est-ce pas, Smith ?

Le jeune homme, pris à témoin, n’eut pas le loisir de répondre car Emmanuel l’avait devancé :

– Moi, comme les autres, petit frère. Peut-être plus que les autres ! Parce que la vie n’est pas le jeu ! C’est la présence réelle de la mort et de la souffrance qui fait toute la différence. La mort imminente à chaque instant. La souffrance qui s’incruste...

– Justement, rétorqua l’enfant avec véhémence. Justement. C’est à cause de cela qu’il faut être doublement à la hauteur !

Emmanuel aurait bien prolongé la discussion, mais Smith ne l’entendit pas de cette oreille : son malade devait se préparer à partir et ne pas gaspiller ses forces. Quand ils seraient au campement nord, ils auraient tout le temps de parler. Gwénaël prit cette remarque comme une acceptation de sa présence.

La vie s’établit donc ainsi pour un temps, d’un côté cinq enfants sans la moindre discipline et disposant de la plupart des richesses du *Saint-John*, de l’autre, trois naufragés sans rien que leur amitié et leur conscience des difficultés de la situation. Car elles étaient réelles, ces difficultés. La première étant de redonner au convalescent son endurance d’antan. Or Emmanuel ressemblait à un ressort cassé. La confrontation prématurée avec le camp sud avait brisé ce qui restait de sa volonté. Il s’était imaginé revenir sur pied en l’espace de quelques heures. Il constatait qu’il n’en était rien. Et comme il restait le champion des extrêmes, il s’abandonna à sa léthargie, découragé par un combat qu’il estimait perdu d’avance.

Cette attitude était si contraire à ce que Gwénaël connaissait de son frère, toujours si volontaire, qu’il confia à Smith ses inquiétudes. Le jeune homme l’écoula avec attention. Il y avait un mois seulement qu’il avait rencontré Emmanuel, il l’avait apprécié pour ses qualités humaines, il avait soupçonné ses facultés d’énergie, mais il admettait que sa personnalité restait un mystère pour lui. Un éclairage nouveau ne pouvait que l’aider à mieux la comprendre. S’il en croyait Gwénaël, le musicien, exaspéré à l’idée de ne pas recouvrer immédiatement ses forces, allait se laisser mourir.

– Il faut que tu fasses quelque chose ! déclara le benjamin des Le Quellec. Il n’y a que toi qui le peux !

– Moi ?

– Evidemment, répondit l’enfant comme s’il s’agissait là d’une évidence que Smith était vraiment stupide de ne pas voir. Qui donc autrement ? Moi, le petit frère ? Tu es le seul adulte ! En plus, Emmanuel t’aime bien ! Il t’écouterà !

Le jeune homme réserva sa réponse. Il lui fallait constater de ses propres yeux, analyser la situation et surtout, se mettre en paix avec sa conscience qui lui reprochait d’envisager un tel rôle auprès du protégé de James Larkin, de l’instigateur de ce voyage si funeste.

– Ce sera dur, expliqua-t-il le lendemain à Gwénaël après une nuit passée à tergiverser. Je comprends ce que tu demandes et ce qu’il faut faire. Seulement, tu me haïras, tu me maudiras, tu voudras ne m’avoir jamais connu. Car il faudra que je, que nous l’obligions à secouer son apathie. Donc, il faudra le

contraindre par la force. C'est cela qui sera très pénible. Mais tu as raison, si nous n'en passons pas par là, Emmanuel ne s'en sortira pas. Il est déjà moins bien qu'il y a trois jours !

– Alors, fais ! ordonna l'enfant, le visage dur.

Smith avait vu juste. Ce fut horrible pour le sensible Gwénaël qui eut très vite le sentiment que le marin exigeait trop de son frère et qu'il le faisait inutilement souffrir. Smith l'obligeait à se lever à des heures régulières, bataillait pour qu'il mange avant de l'entraîner dans le lagon faire des exercices de musculation. Il lui répétait que seul un exercice régulier et poussé lui rendrait ses forces. Emmanuel subissait, sans un mot de supplication, souvent tremblant d'épuisement, parfois en larmes, apportant à ses mouvements une détermination appliqué et pathétique. Durant ses heures de repos – car Smith faisait en sorte de bien alterner les efforts et les périodes de relâchement –, il refusait toute compagnie à part celle de Murali. Comme dans tous les cas graves de son existence, il se murait dans le silence, ne laissant à personne le privilège de pénétrer dans son intimité.

Devant ce mutisme et ce qui ressemblait à s'y méprendre à un rejet, Smith ne tarda pas à douter. Le terrain était d'ailleurs tout préparé pour cela ! Il n'avait jamais eu une confiance particulière en ses compétences et en son bon droit. Il y avait aussi les reproches constants de Gwénaël qui estimait salutaire de prendre la défense de son frère. Lorsqu'il l'entendit un matin exploser littéralement : « Tortionnaire ! Monstre ! Tu n'es qu'un Owen ! Tu es abject ! », il eut la confirmation de ses erreurs. Il ne pouvait continuer ainsi, ni imposer au malade cette discipline draconienne.

Un claquement sec suivi d'un cri le tira du gouffre dans lequel il s'enfonçait. Gwénaël tenait sa joue en regardant son frère avec stupéfaction après cette gifle unique dans les annales familiales. Emmanuel, épuisé par cette manifestation trop rapide, s'accrocha à l'épaule de Smith pour ne pas tomber.

– Je... je t'inter...dis ! Gwénaël ! parvint-il à articuler malgré son essoufflement. Je t'inter... dis !

– Mais... protesta l'enfant sans pouvoir en dire davantage tant il était bouleversé par ce qui se passait.

– Il n'y a pas de « mais ». C'est moi seul qui peux juger ! Ce que m'impose Smith est certainement encore... plus dur pour moi que... pour toi ! Mais je suis sûr... que c'est pour lui... que c'est... le pire ! Il lui faut... du courage et de... la volonté pour... trois ! Alors... ne le compare pas à ... Owen... C'est ignoble ! L... ignoble. Il ne... mérite pas que tu... l'insultes ainsi... alors que... qu'il fait... tout pour que je... guérisse....

Emmanuel aurait sans doute poursuivi sa harangue s'il en avait eu la force. Mais il ne l'avait pas. Il tremblait de tous ses membres et se raidissait pour s'obliger à rester debout. Cinq minutes plus tôt, Smith eut ignoré les manifestations si évidentes de cette faiblesse. Au lieu de cela, il le fit asseoir malgré ses dénégations. Qu'importait ? Gwénaël avait détruit le dernier bastion de ses convictions concernant le traitement à administrer au convalescent.

La journée se passa dans le malaise. Gwénaël qui avait senti qu'il était allé beaucoup trop loin implora le pardon de Smith et celui de son frère. Tous deux le lui accordèrent sans hésiter. Cela ne suffit néanmoins pas à rendre l'atmosphère plus respirable. Emmanuel fit ses exercices presque seul, le marin n'ayant à son égard aucune des exigences habituelles. Il y apporta pourtant

une énergie et une persévérance farouches qui en avaient été absentes jusque là.

Le soir survint. Chacun se coucha sans avoir échangé un mot. Depuis sa maladie, Emmanuel, très fatigué, s'endormait immédiatement. Cette nuit là, resté sous une impression pénible, il ne put trouver le sommeil. Ce fut ainsi qu'il vit Smith quitter sans bruit leur petit campement et se diriger vers le *Saint-John* dont l'épave noire dressait ses moignons contre le ciel étoilé.

Le musicien se redressa brusquement, pour le plus grand mécontentement de Murali qui trouvait toujours très confortable la couverture de son maître. Avec une caresse distraite, celui-ci la lui abandonna, l'esprit totalement en éveil et inquiet. Que se passait-il ? Que signifiait cette escapade ? Avait-elle un lien avec les insultes de Gwénaël ? Le jeune homme, touché au vif, c'est-à-dire dans ce passé duquel il rougissait, allait-il commettre une sottise irréparable ? Emmanuel savait que, dans des circonstances identiques, il aurait choisi une solution radicale. Cela lui était donc tout naturel d'imaginer que Smith pût désirer en finir avec la vie. De la même manière, il ne se posa aucune question quant à son intervention : elle s'imposait. Si le marin était malheureux, son devoir était de lui venir en aide.

En temps ordinaire, rejoindre le *Saint-John* aurait été un jeu d'enfant et un plaisir : une course légère sur le sable encore tiède et humide de la dernière pluie, une nage vigoureuse dans les eaux limpides et le tour aurait été joué en quelques minutes. Mais là, les trois cents mètres à parcourir étaient aussi interminables que la course du messager de la bataille de Marathon en 490 avant Jésus-Christ.

Pourtant, il n'eut pas une hésitation. Il ne s'agissait pas de savoir s'il était capable de les parcourir. Il fallait les parcourir. Car on ne plaisante pas avec une affaire de vie ou de mort.

Lorsqu'il comprit que cette mort qu'il redoutait pour son ami risquait d'être la sienne, il s'affola. Il allait s'effondrer, se noyer dans cinquante centimètres d'eau... Non, c'était impossible. Il ne pouvait pas succomber si bêtement, si près du but. Il poussa un cri angoissé qui résonna dans la tranquillité environnante. Il tituba encore quelques pas, battit l'eau de ses mains comme s'il avait voulu trouver un appui stable pour se redresser, cria à nouveau. Son dernier réflexe fut de se tourner pour tomber sur le dos et ainsi ne pas se noyer tout de suite.

Mais les deux cris rapprochés avaient alerté Smith qui, n'ayant pas plus tôt vu le corps inerte à la surface du lagon, plongea à sa rescousse. Quelques minutes plus tard, il avait hissé ce visiteur imprévu à bord du *Saint-John* et l'avait allongé sur la banquette du carré, enveloppé d'une couverture trouvée dans la cabine de Dominique dans laquelle personne n'avait voulu pénétrer depuis sa mort.

Bien qu'il eût sauvé l'imprudent malade, Smith était furieux. Son visage exprimait une très vive contrariété, presque de la haine à l'égard de celui qui avait osé violer son intimité et le lieu de sa retraite solitaire. Il était venu là pour décider de son avenir, une bonne fois pour toutes. Il était désespéré. Et voilà que l'être qui lui était le plus cher au monde venait s'immiscer une nouvelle fois dans ses affaires privées. Il ne voyait dans cette intrusion qu'une indécatesse, une méchanceté supplémentaire après l'incident provoqué par Gwénaël. Muré dans sa culpabilité, aveuglé par sa souffrance, il ne mesurait pas ce que la venue du musicien représentait : sortant de trois semaines de lutte contre des fantômes, contre la maladie, le garçon manifestait par cette initiative qu'il était

redevenu lui-même, un être avant tout tourné vers les autres, réceptif à toutes les ondes qui en émanaient. Alors que le jeune marin s'apprêtait à partir à la recherche d'un autre hâve de solitude, Emmanuel se redressa, parcourut la pièce des yeux et chercha à se lever. Contrairement à ce que crut Smith, ce n'était pas pour lui barrer le chemin. Il semblait ne pas l'avoir vu. Il se dirigea droit vers le piano, l'ouvrit et, s'asseyant sur le tabouret, laissa ses doigts errer sur les touches, faisant retentir dans le profond silence une mélodie très mélancolique et rythmée. Smith en oublia son désir de fuir : il avait déjà entendu l'instrument, mais n'en avait jamais approché un de si près. Il regarda, émerveillé, fasciné par le spectacle de ces doigts agiles courant si légèrement, si sûrement sur le clavier.

– Eh bien, Fabian, que fais-tu ici ?

A cette interpellation soudaine, le jeune homme parut recevoir une secousse électrique. La dernière personne à avoir utilisé son prénom était son père, douze ans plus tôt, la veille de sa mort. Depuis, il n'était que Smith ; le petit Smith ; le jeune Smith. Et voilà qu'Emmanuel Le Quellec, en faisant un demi-tour sur son tabouret, l'apostropha ainsi, ressuscitant le passé, le rendant plus vulnérable que jamais, le traînant sur un terrain mouvant qui ne lui offrait aucun roc de salut !

Paniqué, épouvanté, Smith voulut fuir. Emmanuel, tout affaibli qu'il était, fut plus rapide et lui barra le passage.

– Non, Fabian, murmura-t-il de cette voix qu'il savait rendre si mélodieuse et expressive, je suis venu pour toi. Seulement pour toi, alors ne t'en va pas !

– Je fais ce que j'ai envie ! rétorqua le marin en voulant le repousser et en n'osant malgré tout pas user de violence à l'égard d'un être presque immatériel dans sa trop grande maigreur.

– Non, Fabian, reprit Emmanuel avec douceur en arrêtant son bras d'un simple contact avec le sien, tu ne sais pas ce que tu fais. Sois gentil, assieds-toi ! Ne te mets pas en colère... Tu sais que c'est encore mauvais pour moi !...

Smith hésita. Il parut un instant près à utiliser la force pour se frayer un passage malgré tout. Mais le garçon avait trouvé appui contre les marches étroites de l'échelle qui montait au pont. Le toucher était impossible. Cela le casserait comme du verre. Vaincu il ne savait pas définir par quoi, il recula et se laissa tomber sur le tabouret de piano, abandonné par le musicien quelques secondes plus tôt. La lumière argentée de la lune, se glissant par le panneau ouvert, illuminait le carré comme en plein jour, éclairant particulièrement le visage du marin et révélant ainsi l'immense fatigue accumulée depuis des semaines.

– Gwénaël t'a fait très mal, n'est-ce pas ?

– Gwénaël a dit la vérité et vous l'avez frappé !

– La vérité ? répéta Emmanuel, étonné. La vérité ? Quelle vérité ? Que tu es un monstre ? Un tortionnaire ? Un nouvel Owen ?

– Exactement ! répliqua Smith d'un ton de défi provocant. Je ne suis rien d'autre !

– Sais-tu à qui tu parles, Fabian ? demanda tranquillement le musicien qui tenait le jeune homme sous son regard ardent.

La question surprit le jeune homme au point qu'il bégaya, décontenancé :

– Que... que voulez-vous dire ?

– Je voulais seulement savoir si tu étais conscient que tu t'adressais à celui que tu as empêché Owen de tuer à coups de fouet sur le *Saint-John*, dont tu as tenté d'empêcher l'enlèvement, que tu as arraché à l'emprise mortelle

d'Owen dans la Vallée Maudite et dont enfin, tu as favorisé la convalescence en te montrant pendant des semaines un dévoué infirmier... Et si tu es conscient de tout cela, où est la vérité ?

Ramassé sur lui-même comme un écolier pris en faute, Smith ne répondit pas. Emmanuel le considéra en silence pendant quelques instants.

– Fabian, reprit-il d'une voix pleine d'une douceur affectueuse, me prendrais-tu pour un ingrat ?

Le jeune homme se risqua à lever les yeux. Non, Emmanuel n'était pas un ingrat. Il ne l'était même pas assez.

– Il ne peut y avoir d'ingratitude à l'égard d'un ver de terre qui, par lâcheté, a laissé s'accomplir tant de crimes. Je n'en ai empêché aucun. Quand il était déjà trop tard, j'ai seulement essayé d'atténuer, bien faiblement, certaines des conséquences de ces crimes.

En entendant ces propos, le musicien avait considérablement pâli, un exploit en raison de son teint cadavérique. Il se redressa d'un bond pour aller droit à Smith. Les larmes qui scintillaient dans ses yeux les rendaient phosphorescents dans l'obscurité.

– Pardonne-moi, Fabian ! murmura-t-il. Oui, je t'ai insulté. Oui, j'ai eu des paroles très dures pour ta lâcheté. J'avais si mal de voir le gâchis de ta personne et de nos projets. Pardonne-moi de t'avoir jeté plus bas que terre. C'est inexcusable... Je t'en voulais tellement de m'avoir dit que j'arrivais trop tard. Je souffrais de te savoir sous la coupe d'Owen et de ne rien pouvoir faire pour t'aider. Alors, je suis devenu méchant. Fabian, cette amitié que tu as refusée le premier jour où nous avons travaillé ensemble dans la mâture, je te l'offre à nouveau. L'accepteras-tu ? Pourrai-je y voir le signe de ton pardon pour toutes mes cruautés verbales à ton égard ?

Smith n'eut cette fois aucune hésitation. Il se saisit aussitôt des mains du musicien et les pressa dans les siennes, incapable de prononcer un mot tant l'émotion l'étouffait. Il n'était plus question de se donner la mort. L'avenir s'illuminait désormais...

La chute d'Emmanuel le ramena brutalement à la réalité, le faisant maudire son égoïsme. Le convalescent s'était traîné jusque sur le *Saint-John* malgré son état de faiblesse dans l'unique but de l'empêcher de mettre fin à ses jours et, lui, comme un idiot, avait eu besoin de preuves d'amitié supplémentaires ! Allait-il payer cher cette imprudence ?

Gwénaël ne soupçonna aucunement l'équipée nocturne de ses deux compagnons lorsqu'il les vit, à l'aube, fendre d'un bras énergique l'eau si transparente du lagon. Il se dit que Smith était quand même bien rigoureux d'imposer à son frère des exercices si matinaux. D'un bond, il les rejoignit en s'assurant, comme toujours qu'aucun aileron menaçant ne se profilait à la surface. Il remarqua aussitôt à leur salutation qu'ils avaient tous deux l'air beaucoup plus détendu que la veille. Cela le confirma dans sa certitude qu'une bonne nuit de sommeil est réparatrice.

Une des premières activités d'Emmanuel fut de calculer le point afin d'être sûr de leur situation. C'était un exercice que James Larkin lui avait fait faire et refaire et que malgré sa complexité, il maîtrisait parfaitement. Sa seule incertitude résidait en la fiabilité des deux chronomètres qu'il avait à sa disposition. Mais il n'avait pas le choix. Il répéta trois fois l'opération pour plus de sécurité et n'obtint que des changements minimes. Il put donc enfin donner la position suivante :

177 ° 27' de longitude Est

23 ° 7' de latitude Sud

Ce qui plaçait leur îlot à distance égale de la Nouvelle Calédonie, des Nouvelles Hébrides, des Fidji et de l'archipel des Tonga. L'île d'Ismaël était beaucoup plus à l'est.

Confronté à cette triste réalité, Emmanuel ne put dissimuler son chagrin. Avec le retour à la vie, sa propre personne s'anéantissait devant le malheur des autres. Il était parti pour Ismaël. Celui-ci restait inaccessible et ceux qu'il avait entraînés dans cette aventure étaient prisonniers de quelques hectares de montagne entourés par un océan sans limite. Le *Saint-John* n'était plus qu'une carcasse inerte, bien ancrée dans son berceau de sable.

Le voyant prostré devant les cartes marines étalées sur la table du carré, Smith s'assit à côté de lui.

– Mauvaises nouvelles ?

Le garçon désigna la croix qu'il venait de faire au milieu de l'immensité du Pacifique Sud.

– Concrètement, cela donne quoi ?

– Deux cents à deux cent cinquante milles de la terre la plus proche, je pense.

– C'est énorme...

– Enorme, répéta Emmanuel comme un écho.

Ce ne fut que plus tard dans la journée qu'il sortit de son mutisme. Smith et lui avaient regagné la terre. Ils finissaient leur repas frugal en compagnie de Gwénaël.

– Quelles nouvelles avons-nous du camp Sud ? Depuis notre intrusion chez eux, nous n'avons vu personne ! Si encore c'était parce qu'ils sont trop occupés à s'organiser, ce serait acceptable, mais d'après ce que vous dites, ils sont tous de plus en plus désœuvrés ! Il va falloir que cela change !

– Crois-tu que le fait de connaître notre position va favoriser ce changement ?

– Comme tu demandes cela bizarrement, Fabian ! Serais-tu sceptique quant à leur aptitude à faire face à l'adversité ?

Smith hocha longuement la tête.

– Si tu veux une réponse honnête, oui. Leur comportement depuis le naufrage n'est pas vraiment à leur louange. Chacun est parti de son côté sans chercher à travailler pour le bien commun. Si tu annonces à tes camarades que nous sommes loin de toute terre, que nous sommes hors des voies normales de circulation des navires, cela ne va pas contribuer à leur rendre l'optimisme ! Et comment les blâmer ? Notre avenir n'a rien de très réjouissant ! Qu'en penses-tu, toi ? Comment envisages-tu notre situation ?

Certainement Emmanuel avait déjà longuement réfléchi à cette question fondamentale. Néanmoins, il ne répondit pas tout de suite. D'un air absent, il regardait son petit frère qui s'acharnait à ouvrir une noix de coco. Murali, jamais très loin de son maître, dormait à quelques pas, inconfortablement installé sur le tronc d'un cocotier presque parallèle au sol. Entre les troncs graciles, le lagon étincelait sous les derniers rayons du soleil. La barrière de récifs se frangeait d'orange et de rose.

– Si j'étais seul ou avec des gens déterminés, je construirais un canot, un radeau, une pirogue, que sais-je, un objet flottant et je partirais pour la terre la plus proche.

– Es-tu à ce point inconscient ? s'écria Smith, tellement sidéré par cette réponse audacieuse qu'il en perdit la déférence qu'il avait toujours pour son jeune ami. Même s'il avait consenti à se montrer plus familier à son égard, quelque part dans sa tête, il restait toujours le subordonné.

– Inconscient ? Pas du tout. Cela fait partie de la panoplie du parfait Robinson : la bouteille à la mer, le message accroché à la patte d'un oiseau, le feu au sommet de la montagne... Demande à Gwénaël, il connaît tout sur le sujet !

– J'ai cru m'en apercevoir, admit le jeune homme avec un sourire, mais je crains qu'il n'ait pas correctement appris à ouvrir les noix de coco. Il va se blesser ! Gwénaël ! Fais attention !

La mise en garde arriva trop tard. Le couteau dérapa et la lame érafla tout le dessus de sa main gauche. Il fallut nettoyer la plaie superficielle mais qui saignait beaucoup et faire un pansement. Smith, habitué depuis quelques semaines à ce rôle d'infirmier, se chargea de la besogne. Gwénaël, penaud de sa maladresse qui en faisait un piètre Robinson, vint s'asseoir sagement aux côtés de son frère qui le rassura d'une grimace affectueuse.

– Heureusement que tu n'es ni pianiste, ni violoniste, petit frère ! Pour en revenir au sujet de notre conversation, construire une embarcation est une nécessité. Cela nous permet de travailler ensemble à un projet commun. Les bouteilles à la mer, c'est quand même limité. Et je nous vois mal entretenir un feu sur un des sommets de cette île. Nous le ferions quelques jours puis nous abandonnerions parce que c'est trop dur. Il faut être réaliste !

– Et tu envisagerais vraiment de partir en canot ? demanda Gwénaël qui ne savait trop s'il devait s'en réjouir ou s'en effrayer.

Smith attendait la réponse avec autant d'intérêt que l'enfant.

– Je me verrais mal rester des mois et des années inactif à guetter l'hypothétique...

– La quoi ?

– La venue peu probable d'un bâtiment.

– Construire, c'est une chose, mais partir, c'est plein de danger...

– Qui ne tente rien n'a rien ! trancha Emmanuel d'un ton calme et déterminé.

– Et c'est ce que tu vas annoncer à tes camarades ?

– Je leur dirai la vérité, celle que vous connaissez maintenant comme moi, à savoir que nous sommes à plusieurs centaines de milles d'une terre habitée et que si nous voulons partir d'ici, il nous faudra le vouloir...

– Et tu nous crois capables de construire pour nous huit un canot qui tienne la mer ?

– Je l'ignore. Je le saurai quand nous aurons essayé !

Smith considéra son jeune ami sans un mot, pensif, en triturant sa moustache. Plus le temps passait, plus il découvrait la personnalité complexe de musicien, son tempérament de battant. Il s'étonnait de le sentir si différent des enfants du même âge alors qu'il appartenait à leur monde. Saurait-il entraîner à sa suite les six garçons qu'un nouveau voyage en mer allait terrifier ?

– Ils feront ce qu'ils veulent, rétorqua Emmanuel très tranquillement. Je ne les forcerai ni à partir, ni à rester. Les deux présentent des risques qu'il leur faudra mesurer. Ce sera leur choix. Dans la situation qui est la nôtre, il faut être très clair : nous ne devons compter que sur nos propres forces pour nous en sortir, dans un an, comme dans dix. C'est tout.

– Tu vas m'accuser d'être un affreux rabat-joie, reprit le jeune marin qui voulait mesurer jusqu'où son ami était capable d'aller.

– Parle!

– Si tes camarades te laissent tomber ? S'ils refusent de coopérer...

– Nous serons déjà trois contre cinq.

– Trois ?

– Oui, répliqua Emmanuel comme s'il s'agissait d'une évidence. Toi, Gwénaël et moi.

Smith ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Tant de confiance l'émouvait.

– Puis-je encore te poser une question ?

Il prit comme un assentiment le petit signe de tête de son compagnon.

– A supposer que tes camarades n'entrent pas dans ton projet, comment vont-ils survivre au découragement, au désespoir ? Ils n'auront rien à quoi se raccrocher !

– Nous aviserons !

– Un Robinson ne désespère jamais ! déclara Gwénaël avec une gravité comique. Il agit !

– Eh bien, agissons ! s'écria Smith dont la jeunesse appréciait de genre de discours énergique.

La première conclusion de cette discussion fut de rejoindre le camp Sud dès le lendemain. Emmanuel allait de mieux en mieux. Les derniers jours avaient vu une progression fulgurante de son état et il avait grand hâte de passer à l'action. Il voulait aussi revoir son aîné dont il ressentait très douloureusement l'absence depuis leur naufrage sur l'île.

Le manque de chaleur des garçons en retrouvant les nouveaux venus leur fut très pénible. Il leur sembla être devenu des indésirables. Smith, toujours prêt à se remettre en cause et à s'attribuer la cause des problèmes, songea à se retirer, croyant que sa présence gênait les retrouvailles. Il attendit cependant qu'Emmanuel eut résumé la situation à cinq visages au mieux indifférents, au pire, hostiles.

– Ah oui, ricana Yannick en prenant la parole en français, tu trouves le moyen de nous échouer sur une île détestable à cause de ton incompetence et tu voudrais que nous nous réjouissons de la quitter en construisant un canot de fortune ! Pose-toi donc la question de savoir pourquoi nous sommes ici, si loin de nos parents ! Pourquoi le capitaine Larkin et monsieur Taylor ont été abandonnés ? Hein ? Pourquoi ? Parce que Monsieur-je-sais-tout a voulu retrouver sur une île du Pacifique un vieux débile qui y était de son plein gré ! Et Monsieur-je-sais-tout a armé un bâtiment avec un équipage pourri dont il reste ce pitoyable spécimen de lâcheté et d'abjection !

Aux derniers mots, Emmanuel bondit, le visage convulsé de rage, outré de pareils propos dans la bouche de son aîné. Gwénaël, sidéré par ce qu'il venait d'entendre, en avait perdu le souffle.

– Je t'interdis de me frapper, de me toucher ! hurla Yannick toujours en français. Oublieras-tu de quels bas-fonds tu sors ? Tu n'es qu'un va-nu-pieds recueilli par charité, un bâtard, un rat d'égouts dont tu as la couleur ! Et tu me fais perdre mes parents pour avoir tenté de sauver un autre salopard comme toi !

Seuls les français avaient compris ce discours de haine qui visait à tuer aussi sûrement qu'une pluie de flèches empoisonnées. Maximilien que le choc avait cloué sur place fut bientôt tiré de son hébétude par l'expression qu'il lut sur le visage déjà si ravagé d'Emmanuel. Il se précipita vers lui, mais le musicien

ne l'attendit pas. A son premier mouvement, il détala et disparut derrière les arbustes. Le jeune noble se retourna alors vers Yannick qu'il fit rouler à terre.

– Salaud ! Salaud ! Ordure !

Les trois anglais et le petit italien ne démêlaient rien de ce conflit d'une extrême violence. Smith, lui, y sentit une terrible menace pour leur avenir. Il avait lu un désir meurtrier dans le regard de Yannick Le Quellec lorsqu'il avait prononcé ces paroles dévastatrices auxquelles il n'avait rien compris sinon qu'elles cherchaient à faire le mal. Il avait vu la totale décomposition des traits d'Emmanuel en l'entendant et maintenant, il entendait les sanglots sans retenue de Gwénaël, effondré sur le sol. L'affaire n'était pas anodine, au point même qu'il dut intervenir pour délivrer Yannick que Maximilien prenait pour une cible à totalement massacrer.

– Mais... mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous arrive ? s'enquit Morgan, stupéfait par ce déchaînement de violence verbale et physique chez des gens habituellement fort tranquilles et qui paraissaient bien s'aimer.

C'était aussi la question qu'aurait aimé poser Smith s'il en avait eu l'audace. Il était un peu embarrassé d'être témoin d'une rivalité ou de problèmes qui appartenaient à l'histoire personnelle des jeunes naufragés. En sa qualité de matelot et d'ancien pirate, il n'avait aucun droit d'assister aux querelles de l'arrière.

Maximilien suivit des yeux Yannick qui, meurtri et contusionné, s'éloignait en boitant.

– Rien qui vous concerne, répondit-il sèchement. Rien du tout.

– Rien, répéta Morgan, moqueur. C'est visible ! Comme il est visible que vous avez bien du mal à être sociables, vous les français !

– Quand on n'a que des stupidités à dire, on se tait ! rugit Maximilien, piqué au vif.

– Quand on prend la mouche aussi facilement, c'est que la critique est percutante !

– Au moins, n'envenime pas les choses ! grommela Michael avec un bon sens surprenant, en tirant Morgan en arrière. Nous n'avons pas besoin d'une guerre fratricide. Je propose que nous allions nous baigner pour nous changer les idées.

Luigi n'attendait que cela. Il chercha à entraîner Gwénaël, toujours en larmes. Sans succès. Le benjamin des Le Quellec avait le cœur trop plein de chagrin pour songer une seule seconde à s'amuser. Comme ses deux frères qu'il adorait et qui, savait-on pourquoi, s'entredéchiraient, il choisit la solitude. Maximilien de Hautefort et Smith restèrent donc en tête à tête, immobiles, parce qu'ils avaient trop à penser pour bouger ou même parler. Le jeune noble savait que désormais son enfance était tristement achevée : cette scène dramatique, tout en en ressuscitant l'un des plus douloureux épisodes en avait aussi marqué le terme définitif. Quatre ans auparavant, il avait proféré à l'égard d'Emmanuel les mêmes insultes dont s'était servi Yannick. Jalousie de gosse, imbécillité, amplification de propos entendus chez lui. Il en avait été rudement puni : une exclusion de la pension pendant un an, la peine très visible de ses parents, la mise en quarantaine par les enfants Le Quellec. Il avait depuis longtemps révisé son jugement sur l'enfant prodige sorti du néant et avait même fini par oublier ses origines obscures. Et voilà que soudainement, sans provocation d'aucune sorte, Yannick avait balancé de cinglants reproches à son frère adoptif, ce frère qu'il semblait pourtant aimer, admirer et protéger. Pourquoi ? Pourquoi ? Maximilien ne comprenait pas cette éruption de haine. Il songea

alors à son attitude étrange depuis le naufrage, plus précisément, depuis qu'il avait ramené avec Smith le corps inanimé d'Emmanuel de la Vallée Maudite. De l'indifférence. Jamais il ne s'était rendu à son chevet. Jamais il n'avait demandé de nouvelles. Jamais il n'avait paru affecté par sa si longue convalescence. Regrettait-il donc qu'il n'eût pas été tué par Owen, ce qui lui aurait assuré une place d'aîné plus confortable que celle qu'il avait, plus âgé d'un an mais moins brillant que son cadet ? Était-ce une jalousie dévorante qui l'avait fait parler comme il avait parlé ? L'affreuse terreur de la nuit dans la Vallée Maudite avait-elle fait chavirer son cerveau ?

Maximilien leva les yeux vers Smith qui, comme lui, devait réfléchir à la situation à en juger par son air grave, ses sourcils froncés, son regard inquiet. Il comprit qu'il avait devant lui celui qui pouvait l'aider à porter son fardeau, celui qui aussi, sans doute, pouvait sauver le groupe de la dislocation en sachant trouver la solution la plus adéquate. Après tout, le marin était l'adulte. La sagesse. L'autorité.

– Il faut retrouver Emmanuel ! murmura-t-il d'une voix qu'il s'étonna d'être si lasse.

– Où, monsieur de Hautefort ? demanda Smith avec un geste vague qui englobait l'ensemble de l'île.

– Jusqu'aux portes de l'enfer s'il le faut, répliqua le garçon d'un ton rageur. Nous devons le retrouver ! C'est une question de vie ou de mort.

Le regard du marin s'acéra. Il y eut un très bref silence.

– Suicide ou assassinat ?

Par cette question laconique, il était allé droit au but sans s'embarrasser de fioritures.

– Suicide, répondit Maximilien, tout aussi sobrement.

Cette réponse n'étonna pas le marin. Chaque jour qui passait lui révélait une facette de la personnalité de son ami. Il ne chercha pas à savoir la nature des propos de Yannick : il lui suffisait d'être certain qu'ils l'avaient fait basculer dans le désespoir, ce désespoir fatal qui nie toute lutte. Ne l'avait-il pas connu, lui aussi, par deux fois ce dernier mois ? Un grand froid envahit son cœur.

– J'ai peur, Smith ! s'écria Maximilien en abandonnant l'habituelle hauteur qu'il conservait toujours un peu à l'égard du marin, pirate redevenu honnête homme. J'ai peur ! Je ne veux pas qu'il meure ! Allez ! Allez ! Vous seul pouvez l'arrêter !

– Moi ? Moi ? Pourquoi moi ?

– Parce que vous êtes son ami, peut-être son seul véritable ami. Ne vous en défendez pas. C'est la vérité. Emmanuel acceptera de vous ce qu'il refuserait de nous, de moi en particulier !

L'humilité naturelle de Smith ne s'offusqua pas de la reconnaissance par un tiers d'un état de fait. Maximilien avait dit vrai, le marin le savait au plus profond de lui-même. Il ne s'interrogeait pas sur les raisons qui le rendaient si proches du musicien. Il les acceptait. Et il devait être à la hauteur de cette amitié contre nature. C'était à lui de s'interposer entre le garçon et sa décision de mort, comme quelques jours plus tôt, Emmanuel était venu l'empêcher de commettre une sottise.

– J'y vais, monsieur de Hautefort...

– Maximilien, corrigea doucement le jeune noble.

– Mais je... je puis arriver trop tard...

Les yeux du français se remplirent de larmes.

– Je le sais. Mais il faut tout tenter. Tout.

Smith eut pitié de sa détresse qui en faisait soudain un fragile enfant terrifié par l'écrasante responsabilité qui reposait sur ses épaules peu préparées à cela.

– Espérez ! Emmanuel ne peut pas...

Maximilien secoua tristement la tête à ces paroles de vain réconfort.

– Merci, Smith, mais il ne faut pas se leurrer : toutes les tortures d'Owen, toute la violence des dernières semaines ne sont rien en comparaison de ce qui vient de se passer. Rien du tout.

Il hésita un instant puis, ajouta :

– Pour que vous compreniez vraiment, je devrais vous expliquer, mais ce n'est pas mon secret. C'est celui d'Emmanuel. Lui seul peut vous le révéler. Croyez-moi seulement quand je vous dis que celui qui est capable de surmonter une tempête tropicale et les sévices d'un malade mental est incapable de se battre contre cela.

– Je n'avais rien demandé, répliqua fièrement Smith, blessé par la remarque du garçon.

Maximilien lui saisit la main.

– C'est bien pour cela que c'est à vous d'aller à son secours. Vous n'avez besoin que de votre cœur...

## Chapitre 8

Quelques minutes plus tard, Smith quittait le campement non sans s'être muni d'armes, d'un cordage qu'il portait sur l'épaule, d'un sac de vivres sur son dos et d'une couverture. Il ne savait pas par où commencer ses recherches. Malgré sa petitesse, l'île était fort accidentée, couverte de végétation et donc de coins et de recoins où se cacher. Son idée fut de s'élever le plus rapidement en hauteur afin d'avoir une vue globale sur le territoire qu'il allait lui falloir explorer. Il n'avait à l'esprit que la carte qu'avaient dressée Yannick et Morgan au retour de leur expédition. Il commença donc par gravir l'éperon rocheux du Sud, officiellement baptisé les Créneaux. Malgré toute sa bonne volonté, il ne progressa que très lentement en raison de la nature du terrain fait de blocs parfois instables qui roulaient sous les pas. Lorsqu'il parvint au sommet, il s'aperçut que, contrairement à ce qui apparaissait d'en bas, l'épine dorsale de l'île était plus haute que les Créneaux et qu'il ne voyait pas aussi bien qu'il l'avait espéré. De plus, le soleil déclinait ce qui élargissait les ombres. Il était plus sage de se replier sous la végétation et de se trouver un endroit pour sinon dormir, au moins se reposer et réfléchir à la stratégie à adopter. Dans quel état était Emmanuel ? Il y avait quatre heures environ qu'il avait quitté le campement sud. Il avait eu amplement le temps de mettre fin à ses jours s'il l'avait voulu. Smith le connaissait trop peu pour affirmer que s'il avait attendu jusque là, c'était qu'il ne commettrait pas d'acte irréparable. En fait, il constatait à chaque instant combien sa personnalité lui échappait. Comment se mettre à sa place ? Comment imaginer le cours de ses réflexions ? Déjà, comment croire qu'une simple querelle fraternelle, aussi violente pût-elle être, était capable de conduire au suicide ? Cela paraissait tellement exagéré, hors de proportion. Mais le jeune Hautefort avait parlé d'un secret. De quelle nature était-il donc pour transformer un combattant plein d'ardeur en un cadavre ? D'ailleurs Smith ne parvenait pas à concevoir la mort de son ami. Emmanuel était la lumière dans la nuit, l'espérance dans le désespoir, la confiance dans le doute, la chaleur dans le désert affectif. De même que lorsqu'il l'avait veillé pendant des semaines, il avait cru à sa guérison, ce soir là, il fut certain qu'il reverrait le musicien vivant. C'était une foi profonde, irrationnelle, enracinée en lui, l'athée, qui l'assurait que le lendemain, le jour d'après ou encore le suivant, ils se retrouveraient, aussi proches que la veille.

La nuit était tombée. Smith interrompit donc ses recherches. Il se trouva une anfractuosité entre des rochers, s'assura qu'il ne prenait la place d'aucun animal, mangea et but un peu puis, se lovant aussi confortablement qu'il le put, ne tarda pas à trouver le sommeil que sa jeunesse rendait encore tout puissant.

Debout avec les premières heures du jour, il se remit en marche, essayant

de rester sur la crête afin d'avoir une vue sur l'ensemble de l'île et donc de pouvoir apercevoir son ami, tout en sachant que sous la végétation luxuriante, il n'avait que peu de chance d'apparaître aux regards. Par deux fois, malgré tout, il vit des branchages s'agiter. Il se précipita. Mais par deux fois, il le manqua. Seules les brindilles cassées, l'herbe foulée fraîchement, témoignèrent qu'il n'avait pas été la proie d'une hallucination : quelqu'un était passé par là récemment. Cela pouvait être Emmanuel ou Yannick. Il était difficile de s'orienter sous ces arbres dans lesquels il reconnaissait à leurs fruits le jacquier, le citronnier et l'oranger. Il remonta donc sur la crête. Cette partie de cache-cache pouvait s'avérer interminable. Qu'est-ce qui pouvait l'interrompre ? Le hasard ? Un accident ? Un retour au campement ? Peut-être Emmanuel y était-il déjà ?

Ce fut alors que, se trouvant devant un cirque minuscule duquel tombait une superbe chute d'eau, il retrouva un repère familier bien qu'il ne l'eût vu qu'une fois en de terribles circonstances. Il était arrivé à la Vallée Maudite. Épuisé par sa marche, il décida de s'arrêter à la petite retenue d'eau et d'y tremper ses pieds douloureux de ses escalades incessantes depuis deux jours.

La place convoitée était prise. Emmanuel était là.

Smith poussa un cri de joie et s'apprêta à s'élancer vers son ami. Celui-ci l'arrêta par un regard torve, dépourvu de toute aménité.

– Va-t-en ! Dégage de là ! Je veux être seul !

Sans se laisser rebuter par cet accueil hostile, le marin répondit doucement :

– Lorsque tu es venu sur le *Saint-John*, moi aussi, je voulais être seul...

– Eh bien, le coupa Emmanuel, tu comprendras donc mon désir. Va-t-en !

– Non, s'écria Smith, c'est le contraire ! J'ai été tellement content...

– C'est ton affaire. Moi, c'est clair, je ne veux voir personne ! Personne, tu entends ? Va-t-en !

– A ton aise, répondit le marin en s'asseyant sur l'herbe à quelques pas du garçon. Mais comme pour l'instant, je suis très fatigué, je vais me reposer et manger un morceau. Après, je partirai.

Emmanuel serra les dents et le regarda d'un air mauvais.

– Fais vite alors ! Ici, tu es chez moi ! Le domaine des maudits ! Des rebuts de la société ! Tu n'as pas le droit de profaner par ta présence un territoire de pestiférés !

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Le musicien avait-il perdu la tête ? Le domaine des maudits ? Le territoire des pestiférés ?

Smith crut préférable de ne pas répondre. Il déballa le peu qui restait de ses provisions et, comme si de rien n'était, commença à manger. Il n'avait pas avalé trois bouchées qu'Emmanuel se roula à terre avec des hurlements, des trépignements et de terribles sanglots. Il ne bougea pas, terrifié par ce soudain déchaînement de larmes et de cris, cette explosion de souffrance, cet aveu de solitude infinie. Pour intervenir, il fallait attendre que le paroxysme de l'orage fût passé. Smith avait déjà eu l'occasion par une fois d'affronter une crise de haine et d'épuisement, sur le *Saint-John*. Elle avait été d'une extrême violence, mais brève.

Lorsqu'il le sentit plus calme, vidé de sa tension nerveuse, il s'approcha de lui et posa sa main sur ses frêles épaules encore secouées de sanglots.

– Viens manger. Tu te sentiras mieux l'estomac plein !

– Je ne veux pas manger ! hurla Emmanuel en se dégageant brusquement de l'amicale pression. Je ne veux rien recevoir de personne. Nous ne sommes pas du même monde !

Il s'était dressé, haineux, toujours destructeur, toujours négatif. Smith ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'intense compassion, d'affection presque paternelle pour celui qui, tour à tour pouvait tenir tête à un Owen ou s'écrouler, aussi vulnérable qu'un tout petit enfant.

– Et notre amitié, Emmanuel ? Brûle-t-elle aussi sur l'autel du sacrifice total ?

Le regard lapidaire du garçon vacilla un très bref instant.

– Oui, il ne doit rester que des cendres, rugit-il entre ses dents serrées.

– Alors les tiennes et les miennes se confondront !

– Chantage ! gronda le musicien, furieux de cette remarque. Ne t'imagine pas que j'y céderai !

Smith le considérait avec infiniment de tristesse. Il avait très peur de la manière dont la situation pouvait évoluer. Une parole malheureuse, un geste déplacé, un regard mal interprété pouvaient faire basculer le garçon dans cette destruction de soi qui ne laisse aucun espoir. Et pourtant, il restait de l'espoir, le marin en était convaincu. Emmanuel n'exprimait dans sa fureur qu'un appel désespéré à être secouru. Il tendait les mains tout en étant convaincu qu'il les avait tranchées.

– Je ne te fais aucun chantage, murmura Smith, d'une voix douce. Aucun. Je suis là parce que, sur le *Saint-John*, tu es venu m'empêcher de commettre une sottise...

– Et tu voudrais m'empêcher de commettre la même, c'est cela ? rétorqua Emmanuel avec une violence inouïe. De quel droit ? Pour qui te prends-tu ? Tu t'imagines peut-être que tu serais capable d'être un obstacle sur mon chemin ?

A ces paroles si dures, destinées à faire le plus de mal possible, le jeune homme sentit toute son impuissance. Tout était perdu. Son immense chagrin lui donna la force d'une ultime sincérité :

– Oui, Emmanuel, dit-il sans baisser ses yeux qui lentement se remplissaient de larmes. Oui, j'ai la folie de le croire !

Le garçon le regarda d'un air presque hagard de souffrance puis, brusquement se jeta à son cou et l'étreignit en sanglotant comme si tout son être allait se disloquer sous les vagues de désespoir et de chagrin qui le soulevait.

Le jeune homme, la gorge nouée d'émotion, se contenta d'être le soutien de cet enfant qui avait traversé l'enfer, qui avait frôlé la mort et qui était à peine rétabli. Son soulagement à l'idée qu'Emmanuel lui était rendu était immense. Même si les discussions à venir risquaient d'être rudes, elles auraient au moins le mérite d'exister.

– Merci, Fabian ! souffla le musicien qui se calmait peu à peu. Merci d'être là !

– C'est bien la moindre des choses ! répliqua Smith d'un ton enjoué. Tu es mon malade ! Je ne t'ai pas sauvé la vie pour que tu files entre mes doigts à la première occasion !

Emmanuel esquissa un sourire, appréciant l'innocente taquinerie.

– Tous comptes faits, j'aimerais bien manger un morceau, moi aussi, avoua-t-il un peu confus.

A constater son appétit, il était facile de se douter qu'il n'avait quasiment rien avalé depuis son départ, si ce n'était quelques fruits exotiques. Smith lui abandonna sans hésiter tout ce qui restait de ses vivres.

– Ouf, cela fait du bien !

Emmanuel s'allongea de tout son long sur l'herbe et s'étira comme un jeune chat. Jamais, à le voir, on aurait pu penser que la catastrophe avait été frôlée de si près quelques minutes auparavant. Le visage lavé à l'eau glacée du ruisseau était redevenu calme quoique très grave.

– Te sens-tu prêt à revenir au campement ? demanda Smith après un long silence et d'une voix hésitante.

Le garçon se redressa sur un coude pour lui lancer un regard sombre.

– C'est pour m'y ramener que tu es venu ?

Smith fit taire ses scrupules pour répondre d'une voix très ferme :

– Je suis venu parce que je savais que tu avais besoin... d'aide. Aurais-je pu te laisser seul alors que tu étais malheureux ? Ceci dit, il est évident que tu ne vas pas t'établir dans cet endroit, loin de nous tous...

– Et pourquoi non ? rétorqua Emmanuel d'un ton de défi. On y est parfaitement bien. On y est seul. Aucun de mes camarades n'oserait venir ici ! Je peux donc y vivre en paix !

– Vivre en paix ! Vivre seul ! T'exclure du groupe parce qu'un garçon choqué par de récents événements t'a raconté n'importe quoi ? C'est de la folie, Emmanuel ! Tu ne vas quand même pas dramatiser à outrance ce qu'a pu te dire Yannick ? C'est ton frère ! Tu devrais avoir l'habitude des disputes, non ?

Le musicien s'assit complètement sur son séant. Malgré ses traits figés, il ne sombra pas dans la colère que redoutait Smith.

– Fabian, répondit-il d'une voix mesurée, dans ce que m'a dit Yannick, il y a deux choses qui sont liées mais que je dissocie pour le moment. La première me concerne directement. Elle ravive une blessure dont un jour peut-être, je te parlerai...

Smith frémit en voyant l'expression presque tragique du visage de son ami en prononçant ces mots. Là résidait le secret dont Maximilien lui avait dévoilé l'existence. Quelle pouvait être la blessure de cet être à la jeunesse dorée ?

– L'autre, poursuivit Emmanuel sans broncher, est tout aussi terrible. Yannick m'a ouvertement accusé d'être responsable de ce qui est arrivé : le voyage à la recherche d'Ismaël et ses funestes conséquences. Effectivement, c'est à cause de moi que nous avons armé le *Saint-John*, que nous avons organisé ce voyage durant lequel le capitaine Larkin et monsieur Taylor ont été abandonnés, que nous avons finalement fait naufrage sur cette île déserte. Sans moi, jamais rien de tout cela ne serait arrivé...

– Tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé, quand même ! s'exclama Smith, horrifié par la manière dont le garçon présentait la situation.

– Bien sûr que si ! Sans moi, nos parents ne pleureraient pas leurs enfants disparus, le capitaine et monsieur Taylor ne dériveraient pas sur le Pacifique en mourant à petit feu de faim et de soif, mes cinq camarades et mes deux frères ne seraient pas condamnés à finir leurs jours sur un bout de rocher...

Smith n'osa pas rectifier en disant qu'ils n'étaient plus que quatre camarades : le moment paraissait mal choisi pour annoncer la mort de Dominique. Mais il ne pouvait laisser le garçon s'attribuer ainsi les fautes, les lacunes, les crimes des autres.

– Ne sois pas ... stupide !

Outré, il avait conscience d'aller un peu loin dans la familiarité avec celui en qui il voyait quand même toujours un passager de bonne famille, mais la situation exigeait de se montrer réaliste.

– Tu es peut-être à l'origine du projet de partir à la recherche d'Ismaël, mais là se borne ta participation à ce voyage. Ce n'est pas toi qui as engagé l'équipage, ce n'est pas toi qui as abandonné les officiers en pleine mer. Rends à chacun sa part de responsabilité. Et ne m'oublie pas dans la répartition ! Si, au moment où j'ai frappé Owen, j'avais eu assez de courage pour me rendre maître du *Saint-John* ! Si je t'avais avoué combien ce monstre me terrorisait ! Si je n'avais pas volé ce pain qui m'a mis Owen sur mon chemin !...

– Tiens, en effet, tu ne m'as jamais dit comment tu as fait la connaissance de ce monstre...

Ravi de voir qu'il avait détourné l'attention d'Emmanuel, il se garda bien de changer le sujet de la conversation. Tout valait mieux que cette culpabilité stérile.

– C'est un triste hasard. J'ai volé un pain. La police était à mes trousses. Owen s'est alors présenté pour me sortir de ce mauvais pas. Je lui dois de ne pas avoir été en prison ! Quelle ironie !

– Tu t'es vite aperçu que c'était une crapule de la pire espèce ?

Le regard gris de Smith refléta un désarroi presque enfantin.

– Pas du tout. Aussi curieux que cela puisse te paraître, je ne l'ai jamais soupçonné. Jamais. C'est seulement à bord du *Saint-John* que j'ai découvert sa duplicité. Il avait tout manigancé avec une adresse diabolique, il avait attiré Burton et les autres dans ses filets, tu sais ce qu'il a fait de moi...

– Il te maltraitait, n'est-ce pas ?

– Comment le sais-tu ? rétorqua vivement le jeune homme tandis qu'il rougissait de confusion.

– Je le soupçonnais plutôt que je ne le savais. Et malgré cette brutalité à ton égard, tu n'as pas hésité à refuser d'assassiner froidement le capitaine et le second, tu t'es battu pour qu'ils vivent...

Cette fois, Smith ne dit rien. Il se contenta de regarder son ami comme si celui-ci avait des pouvoirs occultes. Emmanuel lui sourit.

– Tu ne me demandes pas comment je le sais ? Tout bêtement en étant là où je n'aurais pas dû être ! J'ai surpris ta discussion avec Owen, le soir de la prise du *Saint-John*.

– La première discussion, précisa le marin. Après que vous ayez été faits prisonniers, il y en a eu une autre. Pendant toute la nuit, il a joué au chat et à la souris avec moi, soufflant le chaud et le froid, tour à tour épargnant le capitaine, ou le condamnant. Quand le jour s'est levé, je ne savais plus où j'en étais : je voulais que cesse ce cauchemar, je ne savais plus ce que j'avais dit, promis, permis. C'était affreux. Je ne voulais rien de ce qui se passait et je sentais qu'Owen me donnait le rôle principal.

– Mais tu t'es sacrément rebiffé !

– C'était un geste suicidaire. Pour te sauver, je n'avais vu que cela. Et puis, ce n'était même pas réfléchi. J'ai été submergé par l'horreur... Puisque nous en sommes aux confidences, puis-je te poser une question ?

Méfiant, Emmanuel hésita, comme toujours, à se laisser interroger.

– C'est selon...

– Tu n’as pas à répondre si tu ne le souhaites pas, l’assura aussitôt Smith en remarquant son air inquiet. Je voulais simplement savoir si tu pouvais me dire qui est cet Ismaël que nous allons rechercher...

Le visage expressif ne put masquer son immense soulagement : Smith ne lui avait rien demandé sur la teneur des propos de Yannick.

– Il n’y a rien de secret. Ismaël Raynes est un marin Gallois qui, se croyant responsable de ma mort, a exigé d’un de mes oncles d’être laissé sur une île du Pacifique...

– Tout seul ? s’écria Smith.

– Tout seul et pour une quinzaine d’années. Avec une partie de la famille en Ecosse et l’autre en Australie, cela n’a pas facilité la communication. Mais enfin, nous avons pu nous mettre d’accord. J’ai acheté le *Saint-John* et j’ai monté cette expédition... pour arriver ici...

Il poussa un profond soupir. Smith crut qu’il allait se taire mais il l’entendit reprendre d’une voix plus lente que de coutume, comme s’il se parlait à lui-même :

– Curieuses, nos deux destinées, celle d’Ismaël et la mienne... On dirait que nous ne pouvons nous rencontrer... J’avais si peur à l’idée de le revoir après toutes ces années. A nouveau, ce n’est qu’un rêve. Parfois, je me demande si tout cela a un sens que je ne perçois pas. Est-ce un signe que je ne dois pas le rejoindre ? Peut-être est-il déjà mort ? Comment savoir ? Et pourtant, je veux payer ma dette à son égard ! Je me dis parfois que le seul moyen de vraiment la payer, c’est de mourir... Tu l’aimerais, Ismaël, s’il est resté tel qu’il est dans mon souvenir. Ma seule consolation, c’est que lui au moins est épargné par ce qui nous arrive : il n’a pas d’espoir déçu, il n’attend rien, il n’a pas de vains regrets... Par contre, nous, c’est autre chose. Il faut que nous quittions cette île... mais pour cela, il faut que je convainque mes frères et mes camarades...

Il esquissa un sourire.

– ... ce qui risque d’être encore plus difficile que de construire un canot !

– Allons-nous donc rentrer au campement ? demanda Smith qui ne perdait pas de vue le but ultime de sa présence aux côtés de son ami.

Emmanuel fronça les sourcils.

– Il le faudra bien, soupira-t-il. Ne serait-ce que pour manger autre chose que des fruits ! Nous sommes pourtant si bien ici et... je n’ai aucune envie de revoir... mon frère... ni aucun des autres, d’ailleurs...

– Tu as tort. Maximilien doit être malade d’inquiétude à ton sujet !

– Maximilien ? ricana Emmanuel avec dérision. Il doit au contraire être ravi de ce qui se passe.

– Tu ne l’aimes guère, n’est-ce pas ?

– Pas particulièrement, en effet, admit le musicien très à l’aise avec cet aveu. Je savais que Yannick et lui commençaient à sympathiser. J’ignorais que c’était sur mon dos !

– Ne sois pas si amer car tu fais totalement fausse route, répondit très fermement le jeune homme. Maximilien aurait tué Yannick si je n’étais pas intervenu. C’est lui qui m’a supplié de partir à ta recherche parce qu’il savait que les paroles de ton frère pouvaient te conduire à la mort.

– Evidemment, il est bien placé pour le savoir ! grommela Emmanuel d’un ton fort grinçant. Et ce charmant garçon, avec des dispositions aussi altruistes n’a pas condescendu à venir lui-même ? Il a délégué ses pouvoirs ?

– Quel accueil lui aurais-tu réservé, Emmanuel ? demanda Smith avec une grande douceur. N’était-ce pas sage de m’envoyer puisqu’il savait que tu le juges si mal ?

Le musicien fit une moue de contrariété à cette remarque pleine de bon sens. Mais il n’était pas de ceux qui cèdent sans avoir tout tenté.

– Alors, tu dois savoir ce que Yannick m’a dit !...

– Non, pas du tout. Il suffisait que je sache que tu étais en danger pour partir sans poser de question.

Emmanuel ne répondit pas, étouffé qu’il était par l’émotion et le respect à l’égard de son compagnon. Smith était l’ami par excellence dans cette simplicité qui confinait à la grandeur.

Un silence s’installa, fait de paix, de recueillement et d’écoute. Seuls les bruits de la nature animaient la Vallée Maudite, les oiseaux, le vent dans les arbres et la cascade toute proche.

– Il faudra rentrer au campement, murmura enfin le garçon qui, allongé confortablement sur l’herbe avait longuement rêvé en contemplant le ciel chargé de nuages menaçants qui s’agglutinaient sur les sommets. Il va pleuvoir, une fois de plus... Mais avant, Fabian, dis-moi... comment as-tu pu en arriver à voler un pain ? Cela te ressemble si peu !

Il s’était tourné sur le ventre pour mieux voir son ami dont le visage refléta soudain une grande souffrance.

– Qu’importe ? murmura-t-il. Il vaut mieux rentrer...

– Tu ne veux pas en parler ? Je comprendrai, tu sais...

– Là n’est pas le problème... Je me disais seulement que rares sont les personnes qui font toute leur vie des choses qui leur ressemblent... Et puis... Je ne suis pas ici pour te raconter ma vie...

– C’est vrai, tu n’est pas venu pour cela, mais si je te le demande ?...

Smith haussa des épaules désabusées.

– Qu’y a-t-il à raconter ? répondit-il avec un fatalisme pesant. Toute vie est banale, sauf pour celui qui la vit... ou la subit... Pour en venir à ta question, j’ai volé parce que j’avais faim, froid et que je n’avais rien d’autre à moi que les vêtements que j’avais sur le dos. Je m’étais fait dépouiller de tout quelques jours plus tôt, lors d’une escale. C’était mon premier vol, bien maladroit, comme il se doit. La tentation est trop forte quand on a le ventre vide. Je pense souvent qu’il est facile d’être honnête quand on n’a jamais manqué de rien. Tu vois, après ce premier vol, je n’avais plus guère de choix : soit j’étais pris et mis en prison, soit, comme cela s’est produit, j’étais entraîné dans un engrenage fatal. Owen s’est présenté comme le sauveur du moment. Cela aurait pu être autre chose ou quelqu’un d’autre. On sombre vite. Mes compagnons sur le *Saint-John* en sont aussi les exemples parfaits... Pardonne-moi ces réflexions désabusées... Je ne sais pas pourquoi...

– Tu souffres, Fabian, murmura Emmanuel d’un ton très affectueux.

– Non, contredit le jeune homme. Non. La souffrance est maintenant du passé. La solitude aussi. Mais elle a duré douze ans. C’est pour cela qu’il reste tant d’aigreur et de scepticisme !

– Douze ans, répéta le garçon, pensif. Je suppose que tu es orphelin, pour parler ainsi ?

– Tu l’as deviné. Ma mère est morte en me mettant au monde. Mon père, sept ans plus tard, d’un vomissement de sang. Après, cela a été l’orphelinat, puis mes débuts en mer comme mousse. Rien que de très normal...

– Et de très solitaire...

– C’était un peu de ma faute, aussi, avoua Smith que l’écoute si compatissante d’Emmanuel incitait à parler sans retenue, le surprenant lui-même. Je n’allais pas vers les autres. A l’orphelinat, les autres garçons se moquaient de moi et me tyrannisaient parce que j’étais sans défense...

– Timide...

– Très. Je ne m’imposais pas. Je travaillais du mieux que je pouvais. Et puis, quand j’ai été mousse, cela a été la même chose. Car une chose que ni toi, ni Yannick n’avez imaginée en jouant aux apprentis marins, c’est qu’à bord d’un bateau, normalement, le mousse est l’être le plus méprisé qui soit...

L’œil d’Emmanuel s’alluma d’une lueur d’humour à ces propos. Smith ne la vit pas et poursuivit sur sa lancée :

– On prend des habitudes de soumission, on tend le dos sous les coups. Sans doute étais-je trop naïf. Je suis devenu lâche, j’ai toujours courbé la tête devant ceux qui étaient le plus forts, comme Owen...

– Owen était un cas particulier. Je doute que tu aies rencontré beaucoup d’hommes comme lui. Il était à la fois méchant et intelligent. Il voulait le mal pour le mal. Les autres sont souvent seulement bêtes...

– Il n’empêche qu’on en revient à ce que je te disais au départ. Cela fait partie d’un tout que l’on nomme « misère ». Il est quasiment impossible d’échapper à sa condition. Le manque d’éducation, les difficultés rencontrées pour survivre, l’absence de liens familiaux, la rencontre avec les autres engendrent ce climat qui conduit bien souvent à la catastrophe. Les forts écrasent les faibles et ceux-ci deviennent à leur tour des hyènes pour se défendre.

– Tu serais surpris d’apprendre que cela existe partout !

Smith secoua la tête en regardant son ami avec une bienveillance un peu triste.

– L’argent et la famille font cependant la différence, Emmanuel. Je ne t’en blâme pas, mais tu ne peux comprendre, pas plus que tes camarades. Vous êtes des privilégiés. Pour vous, la mer, c’est une distraction, un amusement, un passe-temps. Vous irez faire de belles régates dans le port de Sydney. Mais jamais vous ne verrez dans la voile un gagne-pain ! Cela ne vous empêchera pas de faire de belles études, d’avoir une belle situation ! Je ne suis pas jaloux, loin de là. Je constate seulement qu’un gouffre social nous sépare !

Malgré le sourire du musicien en l’écoutant, Smith se sentit soudain particulièrement mal à l’aise. Qui était-il pour donner des leçons à ce gamin de riche ? Quelle stupidité de sa part de se lancer dans de grands débats politiques ! C’était vraiment très mal venu. Incorrect. Insultant. Emmanuel était bien bon de se contenter de sourire d’un air un peu ironique. Il aurait dû lui clouer le bec dès qu’il avait dérapé.

– Tu pourras en parler avec Ismaël, dit l’adolescent en conservant son air aimablement moqueur. Avec lui au moins, tu te sentiras sur un pied d’égalité.

Ce fut dit très cordialement. Presque trop pour Smith qui avait honte d’avoir parlé comme il l’avait fait. Il fut convaincu qu’il avait blessé son ami par sa maladresse et que celui-ci, dans sa bonté, essayait de le lui cacher. S’il perdait son amitié ! La vie lui ayant appris que les êtres humains sont fantasques et inconstants, il accepta cette éventualité avec fatalisme, le cœur navré, mais sans révolte. Il n’était qu’un pauvre matelot sans famille, sans éducation. Comment pouvait-il s’imaginer être sur un pied d’égalité avec un garçon capable d’acheter à douze ans un bâtiment comme le *Saint-John* ?

L'averse tant redoutée s'abattant enfin sur eux mit un terme officiel à une conversation qui n'aurait manqué d'être laborieuse. Il était plus que temps de regagner les abris du campement et d'affronter avant la nuit ceux qui devaient l'être.

La première partie du trajet se fit dans un grand silence. Smith ne voulait pas prendre l'initiative d'une autre parole malheureuse car il était de plus en plus persuadé qu'Emmanuel ne pouvait qu'être furieux après lui. Il se trompait lourdement. Le musicien se taisait parce qu'il avait trop à penser, dans le passé et l'avenir. Les propos sans malice de son compagnon lui faisaient revivre toutes les étapes de son enfance. Privilégié, lui ? Tout dépendait par quel côté de la lorgnette il regardait. Il y avait deux manières de voir ses premières années. Il pouvait insister sur les ruptures de sa jeune vie. Elles se succédaient à un rythme soutenu. Ou il ne prenait en compte que les merveilleuses rencontres qu'il avait faites à chaque étape. Oui, il était un privilégié. Contrairement à Smith, il avait eu la chance inouïe de ne rencontrer aucun Owen sur son chemin. Le capitaine Harrison avait été vite remplacé par Ismaël et le comte d'Arran. Le capitaine Larkin était un modèle d'intégrité. La famille Le Quellec... il n'y avait pas de mot pour la décrire. Un sanglot le prit à la gorge.

– Fabian,... murmura-t-il enfin, comme ils approchaient de leur but.

– Oui, fit le jeune homme sans ralentir son pas.

– Fabian,... répéta le garçon.

L'appel ressemblait à une prière. Smith s'arrêta et considéra son compagnon. Il vit à nouveau en lui un enfant fragile, épuisé, démuni, au visage encore creusé par la maladie, aux yeux agrandis par une profonde détresse. Il lui fallait redevenir l'adulte, l'aîné, celui qui a la force de porter les autres.

– Je t'écoute. Que veux-tu me dire ?

– Te redire, dit Emmanuel en le regardant en face d'un air grave et triste. Nous sommes amis. Même si je ne comprends pas tout, même si je suis ignorant de beaucoup de choses, l'amitié, elle, reste. Toi non plus, tu ne comprends pas tout, ajouta-t-il avec un pauvre sourire.

Pour toute réponse, Smith pressa les mains de son compagnon avec émotion, réconforté par cette remarque qui lui rendait celui qu'il avait cru réellement perdu mais assombri par la souffrance intérieure qu'il sentait derrière chacun des mots : qu'était-ce donc que ce secret qui semblait lui briser les ailes ?

La première personne à remarquer leur retour parce qu'elle l'attendait depuis des heures fut Maximilien que ces trois jours d'angoisse et de soudaine responsabilité avaient considérablement changé. Il se précipita vers les arrivants et se laissa même à pleurer de soulagement en les accueillant. Depuis la veille, il se demandait s'il allait les revoir.

– Oh, Smith, merci ! Merci ! Emmanuel, je suis si heureux ! Oui, vraiment heureux !

Devant pareille réception, le musicien ne pouvait faire moins que de délaisser l'habituelle froideur qu'il avait d'ordinaire à l'égard de son compatriote. Son bonheur éclatait sur son visage avec une telle force, une telle sincérité qu'il était impossible de garder une attitude distante. De plus, Smith avait préparé le terrain de cette réconciliation en lui faisant part de la discrétion et du dévouement du jeune noble. Maximilien de Hautefort était peut-être devenu le digne fils de ses parents ? Après tout, les parents, eux aussi, avaient su revenir sur leurs erreurs et leurs *a priori*.

Emmanuel lui rendit donc son étreinte de bonne grâce.

– Merci, Maximilien ! dit-il d'un ton convaincu.

Il n'y eut pas besoin d'autres discours. Les deux garçons avaient scellé leur amitié par cette poignée de main et ce regard échangé. Maximilien, accoutumé à la sobriété et au laconisme de son camarade comprit tout ce que ces deux mots impliquaient. Ils n'avaient pas été prononcés à la légère.

– Où en est la situation ? demanda Smith dès qu'il fut assis sous la hutte du jeune français avec Emmanuel devant un plat de poisson grillé et un autre de fruits.

– Yannick est complètement déséquilibré. Il change d'une heure à l'autre. Les événements lui ont porté sur la cervelle ! Moi, il me fait de plus en plus peur. Il passe d'un extrême à l'autre...

Emmanuel lui fit signe de poursuivre. Il était là pour écouter, pour se faire une idée des problèmes et, si possible, pour envisager des solutions.

– Gwénaél est naturellement odieux à son égard et menaçait de le tuer si tu ne revenais pas. Luigi ne cesse de gémir et de réclamer ses parents. Morgan et Michael se montrent assez indifférents. Je dirais «heureusement». Voilà !

– Non, fit le musicien en grignotant un bout de noix de coco. Tu as oublié Dominique.

Paniqué, Maximilien chercha un appui du côté de Smith en s'apercevant avec stupeur qu'un mois après la tragédie, Emmanuel n'était toujours pas au courant des circonstances exactes de leur arrivée sur l'île. Comment l'eût-il appris, d'ailleurs, lui qui avait longtemps lutté contre la mort et qui n'avait partagé la vie commune que pour en être brutalement rejeté ?

Le silence imprévu alerta le garçon qui, relevant la tête, découvrit deux visages gênés.

– Qui a-t-il encore avec celui-là ? De nouveaux ennuis ? Maintenant que j'y pense, c'est d'ailleurs étonnant qu'il ait attendu tout ce temps pour se manifester ! Dites moi la vérité ! De sa part je m'attends à tout !

A tout, mais certainement pas à cela. Ce n'était pourtant pas le moment de reculer. La question était posée. Bien que ce ne fût guère l'heure d'aborder cet épisode douloureux après la longue disparition du musicien, il fallait une réponse.

– Emmanuel, Dominique est mort !

Maximilien éprouva une infinie reconnaissance à l'égard de Smith qui avait eu le courage de dire la vérité si calmement et si nettement. Il eut cependant peur en voyant combien son camarade paraissait choqué par cette nouvelle qui s'abattait sur lui comme une massue. N'avait-il donc aucun souvenir de son arrivée sur l'île ?

– Mort, bégaya-t-il. Mais quand ? Pourquoi ?

– Cela remonte au naufrage. Tu vas peut-être t'en rappeler... Dominique est passé du côté d'Owen en t'accusant d'avoir tué Stuart...

Emmanuel fronça les sourcils pour fouiller dans sa mémoire défaillante. Oui, le naufrage, le réveil sur la plage et... Owen... Il frémit.

– Cela commence à revenir. Oui, c'est possible. S'il l'a fait, c'était idiot !

– Pas si idiot que cela ! Dominique voulait ta mort !

– Ne dis pas cela, Fabian, protesta Emmanuel. C'est une accusation trop grave !

– Smith a raison, intervint Maximilien. Nous le savons tous, maintenant, grâce à ce que nous ont dit Luigi et Morgan.

– C'est... fou, c'est affreux !

Le musicien paraissait incrédule. Était-ce donc là la vengeance du garçon qu'il avait ridiculisé quelques années plus tôt ? Son innocence plaisanterie lui avait-elle valu un tel châtement ? Comment pouvait-on haïr quelqu'un à ce point ? Au point d'attendre pour le tuer ? Ah oui, la mule du pape... Cela lui revenait maintenant. Yannick et lui en avaient parlé sur le pont du *Saint-John*.

– C'est très triste, mais c'est ainsi. Dois-je continuer ?

Emmanuel fit un signe d'assentiment.

– Après ce mensonge de Dominique, tout a bougé très vite. Burton a essayé de tuer Owen...

– Burton ? s'écria le musicien pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

– Oui, Burton. Il détestait Owen. Et sa perfidie lui a fait choisir le camp de l'honnêteté...

– Comme toi ! Cela ne m'étonne pas vraiment de Burton. C'était un type loyal.

– Très. Toujours est-il que dans le combat qui nous a opposés les uns aux autres, Burton et Dominique ont été tués, que tu as été enlevé par Owen et que j'ai rejoint le groupe de tes camarades. Le reste, tu le sais.

Pensif, Emmanuel réfléchissait à ce que venait de lui dire Smith. Il essayait de remettre les morceaux du puzzle en ordre en y ajoutant ses propres souvenirs.

– Qui les a tués ? Je veux dire Burton et Dominique.

– C'est Dominique qui a tué Burton en lui tirant dans la poitrine à bout portant.

– Et lui ?

– Un concours de circonstances. Il était blessé...

– C'est moi qui l'ai blessé mortellement, n'est-ce pas ?

Smith s'était juré de ne jamais mentir. Aurait-il pu le faire, d'ailleurs, sous le regard tellement limpide de son ami ?

– Mortellement, je ne sais pas. Si, Emmanuel, il faut me croire ! Nous ne savons pas si sa blessure était mortelle ou non, mais ce qui est sûr, c'est que nous l'avons laissé sans soin sur la plage...

Le musicien l'arrêta d'un geste impératif.

– Ne cherche pas à atténuer ma responsabilité...

– Mais il dit vrai ! interrompit Maximilien pour venir en aide au marin.

– Je dis ce que je dis, trancha Emmanuel. Si j'ai frappé, c'était pour empêcher Dominique de nuire...

– Oui, de tuer Smith ! reprit Maximilien avec animation. Bien sûr, tu n'avais pas l'intention de tuer, mais il est mort et nous n'allons pas pleurer sur son sort ! Nous sommes vraiment heureux d'être débarrassés de cette crapule !

– Oh ! fit le musicien, scandalisé.

– Il faut avoir le courage de dire ce que l'on pense vraiment. C'est un soulagement pour nous qu'il soit mort !

– Maximilien, c'est un élève de notre pension !

– Et alors ? C'était de la mauvaise graine ! Il nous a empoisonnés tout le début du voyage !

Emmanuel se tourna vers Smith, resté très silencieux pendant que Maximilien argumentait et lui lança avec aigreur :

– Alors, tu penses toujours que c'est la misère qui conduit les hommes à devenir des hyènes ?

– Dans le cas de Dominique, je l'ignore. Dans le tien, je n'ai qu'à répéter ce qu'a dit monsieur de Hautefort...

- Maximilien, corrigea l'intéressé.
- C'est de la légitime défense.
- Il n'empêche, mon cher, que je suis devenu meurtrier. Etonnant que Yannick ne m'ait pas reproché cela en plus du reste !

Repoussant son assiette encore presque pleine, Emmanuel bondit sur ses pieds et courut hors de la hutte. Ses amis le virent s'éloigner vers la masse du *Saint-John*, pareille à un énorme cétacé échoué dans le lagon.

- Devons-nous le poursuivre ? demanda le jeune français. Est-il capable de porter cela tout seul ?

Smith hésita longtemps à répondre. Une nouvelle fois, le garçon avait choisi la fuite, la solitude pour faire face au conflit qui le secouait.

- Tout dépend de ce qu'il cherche sur le *Saint-John* et s'il le trouve, murmura-t-il.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient concevoir, dans leur esprit tout ordinaire, qu'en ces circonstances si particulières, le meilleur remède était un plongeon dans les entrailles de l'Art. Emmanuel n'avait vu dans l'épave que son ancre de miséricorde, le piano confident, l'oxygène de son existence. Pour la première fois depuis près de deux mois, il pouvait se fondre dans la musique sans limite de temps. Il passa donc la nuit sur son clavier à improviser. Au départ, ce furent des pièces dures, remplies de souffrance, de révoltes et d'amertume. Il avait tant de souvenirs douloureux à évacuer. Puis, lentement, vers l'aube, la sérénité revint. Les réserves de courage et de détermination se reconstituaient afin de s'affronter et d'affronter ou d'accueillir les autres. Tout n'était pas résolu, mais le processus était en bonne voie.

## Chapitre 9

Smith et Maximilien dont le sommeil avait été agité, entrecoupé de cauchemars et de réveils inquiets furent surpris de constater qu'à l'aube, leur ami était de retour au campement, s'activant autour du feu. Plus que tout, ce fut son regard qui les étonna. Il était redevenu limpide, ardent, comme irradié d'une lumière intérieure propre à réchauffer les cœurs. Quelle métamorphose en l'espace d'une nuit ! Pouvait-on en conclure qu'Emmanuel avait recouvré son équilibre ? C'était peut-être aller trop vite en besogne. Si Maximilien, lui, sentit sa confiance renaître, Smith, quant à lui, demeura vigilant : il ne se rendrait pas sans preuves éclatantes maintenant qu'il savait que le musicien possédait un redoutable secret pouvant l'entraîner dans des pensées et des actes suicidaires.

Les retrouvailles avec Morgan, Michael et Luigi furent neutres. Les trois garçons, spontanément, avaient pris leurs distances par rapport aux événements qui avaient ébranlé le camp des français. De plus, Emmanuel n'appartenait vraiment pas à leur univers d'insouciance et d'indifférence. Ils l'estimaient sans pour autant le considérer comme un des leurs.

Par contre, Gwénaël manifesta grandement sa joie à revoir son frère.

– Je déteste Yannick ! s'écria-t-il après les premières embrassades. Il t'a fait tant de mal ! A cause de lui, nous avons failli te perdre ! Je ne lui pardonnerai jamais !

– Il t'a fait beaucoup de mal aussi, répliqua Emmanuel avec une douceur non exempte de fermeté. Et tu as souffert de me savoir malheureux. Mais tu lui pardonneras aussi...

– Non ! rugit l'enfant, féroce dans sa volonté de se montrer loyal vis-à-vis du musicien.

– Bien sûr que si ! Je ne dis pas que ce n'est pas dur, mais il faut dépasser cela !

– Tu es trop bon, comme toujours ! Papa et maman entendront parler de cela à notre retour !

Emmanuel attrapa le bras de son petit frère :

– Tu ne diras rien du tout ! gronda-t-il d'un ton sévère qui fit se rapetisser Gwénaël, conscient de son sérieux mécontentement –il se souvenait de la gifle reçue peu de temps auparavant, mieux valait se méfier–. Ce qui s'est passé là, c'est entre nous. Par affection pour moi, tu ne dois pas rentrer dans ces conflits très personnels. Il faut aussi être conscient que nous sommes huit ici et que nous réagissons tous les huit de manière très différente à la situation qui est la nôtre. Pour Yannick, ce n'est pas facile. Mets-toi à sa place. Il a assisté à la mort de Burton, à celle d'Owen et pour finir m'a récupéré mourant dans la montagne...

- Cela ne l'autorisait pas à te parler comme il l'a fait. Tu...
- On ne va pas revenir indéfiniment là-dessus ! grommela le musicien entre ses dents serrées.
- Je veux qu'on soit juste ! Yannick n'a pas plus d'excuses que les autres. Il est plus lâche et plus faible, c'est tout !
- Il est ce que nous sommes tous ! répliqua Emmanuel avec un soupir, sentant qu'il fallait continuer à argumenter avec son petit frère pour éviter qu'il ne garde sa rancœur pour lui et qu'il ne s'en trouve ensuite la victime. Il est humain avec ses qualités et ses défauts, ses forces et ses faiblesses. Il n'est ni pire, ni meilleur ! Il réagit comme il le peut à des événements extérieurs dramatiques.
- Ce qu'il a vécu n'est rien en comparaison de toi ! rétorqua l'enfant avec défi.

Emmanuel ne le laissa pas poursuivre. Son visage fatigué trahissait cette volonté sans faille qui le caractérisait.

– J'avais la chance de ne pas être seul. J'ai eu un ange gardien à mes côtés en la personne de Fabian, un soutien moral et affection grâce à toi et à Maximilien. Yannick, lui, me semble complètement seul...

– Il s'est créé cette solitude par son comportement, objecta Maximilien qui n'avait jusque là pas osé prendre partie pour le petit Le Quellec et qui, devant la remarque du musicien, avait trouvé le courage de parler.

– Son comportement ? Et le mien donc ? Quand j'ai fui, ton premier souci a été de me rattraper, n'est-ce pas ? As-tu fait de même pour Yannick ?

– Tu ne peux quand même pas comparer ! Ce n'est pas lui qui est passé entre les griffes d'Owen !

– Non, mais ne crois-tu pas que c'était encore plus terrible pour Yannick d'être impuissant devant la souffrance de son petit frère ?

– Impuissant ? intervint Gwénaël, furieux. Il n'avait qu'à aider !

– Tu exagères, Emmanuel ! dit à son tour Maximilien. Tu es l'offensé et c'est toi qui trouves les arguments pour défendre celui qui t'a roulé dans la boue !

– Et pourquoi non ? Yannick est mon frère. Toute sa méchanceté ou ce qui apparaît comme de la méchanceté provient seulement d'un excès de souffrance.

– Une interprétation. Ton interprétation ! Tu es peut-être très loin de la vérité !

Emmanuel fronça les sourcils, ses prunelles fulgurèrent. Ce fut la fin de la discussion. Mais Gwénaël et Maximilien s'avouèrent ensuite être satisfaits d'avoir exprimé ce qu'ils avaient sur le cœur.

Yannick ne s'était évidemment pas manifesté. Il avait très bien vu que son frère était revenu en compagnie de Smith mais pris dans les filets de l'orgueil, du remords et de la jalousie, il resta ce qu'il était depuis le naufrage : solitaire et révolté. Ses camarades le traitant en pestiféré depuis l'incident qui l'avait opposé à Emmanuel puis à Maximilien, il n'osait tenter une approche du campement. D'ailleurs, il les haïssait tous. Il haïssait le monde entier. Il aurait voulu les tuer tous, leur faire payer cet exil sur cette pauvre terre dont ils ne sortiraient jamais. Il lui fallait des coupables. Mieux : un coupable. Une victime expiatoire. Tout était de la faute de cet idiot venu de nulle part qui récoltait l'attention et la sympathie de tous parce qu'il était intelligent, mûr, altruiste !

Maintenant que Smith était pleinement dans la communauté, il put s'assurer que ses toutes premières instructions n'avaient guère été suivies : les garçons ne s'étaient pas fatigués à retirer du *Saint-John* tout ce qui pouvait l'être, loin de là. Ils avaient ramené à terre l'indispensable, sans rien de plus. Sous l'impulsion

du marin, ils construisirent tant bien que mal un radeau de fortune afin de s'en servir pour débarquer literie, vêtements, ustensiles de cuisine, outils variés, sans risquer de les mouiller. Une fois que ce fut fait, se posa la question de ce qu'ils allaient faire de la coque du bâtiment. La première idée de Smith avait été d'en retirer de quoi construire le futur canot. Il s'aperçut vite qu'elle était stupide : le *Saint-John* abritait le piano d'Emmanuel qu'il était impossible et impensable de déplacer. De plus, pour démanteler le voilier, il fallait l'autorisation de son propriétaire et le marin se voyait mal la demander à Emmanuel qui, à n'en point douter, souhaitait protéger son instrument, le lieu de sa retraite et ce bien qui lui appartenait toujours.

La principale activité des garçons était de trouver de la nourriture. Sous l'impulsion de Smith qui essayait d'apporter des solutions pratiques aux problèmes, ils construisirent un vivier, attrapèrent quelques chèvres et porcs sauvages qu'ils mirent dans des enclos. L'île ne manquait pas de fruits. L'arbre à pain et la noix de coco constituaient la base de l'alimentation. Quelques œufs, des crustacés, des poissons grillés variaient agréablement l'ordinaire.

Malgré ces tâches quotidiennes auxquelles il apportait toute son énergie, Smith ne négligeait pas pour autant le cas de Yannick Le Quellec, enfermé dans ses contradictions, sa révolte et sa solitude. Il tenta plusieurs fois de lui parler, se fit traiter de sale pirate et autres épithètes peu flatteuses, reçut des coups quand il insistait et pourtant, il revint à la charge sans se décourager. Jusqu'au jour où Yannick, épuisé, craqua complètement. La persévérance du jeune homme avait au moins eu le mérite de briser sa résistance. Il préférait le déluge d'insultes et de griefs qu'il essuya au silence des dernières semaines.

– Je le hais ! Je le hais ! Je voudrais le voir mort ! Comme Dominique ! Mort ! Et pourtant, je ne peux pas le tuer !

Yannick hurlait, les poings serrés, le visage convulsé, en proie au sentiment d'exécration qui le submergeait.

– Pourquoi le haïssez-vous ? demanda Smith qui n'avait pas besoin de demander des précisions sur l'identité de celui qu'il haïssait.

– Pourquoi ? répéta Yannick, scandalisé par la question. Pourquoi ? Mais parce que c'est toujours lui qui a la première place. Toujours ! Toujours ! Il joue aux héros et aux martyrs ! Tout le monde est à ses pieds, vous comme les autres ! Encore plus que les autres !

– Il n'empêche que je suis venu ici !

– Oui, vous êtes là. Pour me faire la morale ! Pour me dire que je suis abject de vouloir la mort d'un frère aussi admirable ! Eh bien oui, je suis abject ! Je m'en moque ! J'en suis même fier ! J'en ai assez d'être le numéro deux ! Je suis l'aîné, moi ! Et personne ne s'en aperçoit ! Et si par hasard on le remarque, c'est pour me faire comprendre : Emmanuel, lui, est à la hauteur ! Cela ne peut plus durer ! Qu'est-ce qu'il a donc de plus que moi, cet idiot ? Pourquoi lui et pas moi ?

Smith laissa un silence s'instaurer afin de permettre au garçon de continuer à déverser son fiel s'il le souhaitait. Puis, prudemment, il exprima tout haut ce qu'il pensait tout bas :

– Il me semble que ce que vous décrivez là a un nom : la jalousie.

– Exactement ! s'écria Yannick, ravi d'être si bien compris. La jalousie. J'en crève ! Et pourtant, j'ai été élevé autrement que cela ! Ce n'est pas chrétien non plus ! C'est contre tout ce que j'ai appris. Mais c'est en moi. C'est un fauve qui serait enchanté de dévorer l'objet de sa haine, un boa constricteur qui voudrait

étouffer sa proie dans ses anneaux. Détruire Emmanuel ! L'anéantir ! Faire qu'il ne me nargue plus jamais ! Défigurer son joli visage ! Arracher ses yeux trop perçants ! Vider son cerveau qui a toujours réponse à tout !

Smith frémit intérieurement en entendant ces désirs si cruels. Pour souhaiter tant de mal à son frère, il fallait vraiment que sa jalousie fût intense, qu'elle se fût concentrée pendant des années dans le plus grand secret. Nul doute que chez les Le Quellec, il n'était pas question d'afficher de tels sentiments. Était-ce un bien, était-ce un mal ? Pauvre Emmanuel ! Il était loin du compte en s'imaginant que son aîné souffrait des récents événements. Oui, il souffrait, mais pour de toutes autres raisons.

– Et dire qu'Emmanuel a tant besoin de vous ! soupira le jeune homme d'un ton désolé, navré qu'il était d'être témoin de la ruine d'une amitié fraternelle qu'il avait crue si belle et qui, aux dires de Gwénaél, l'avait été dans le passé.

Yannick sursauta à la réflexion de son compagnon.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'un ton revêché.

– Que votre jalousie est la dernière des choses dont votre frère ait besoin, particulièrement en ce moment !

– Il n'a besoin de rien ! Il est dans son monde ! Il se croit supérieur à tous !

Smith secoua la tête d'un air triste.

– Il a besoin de beaucoup ! Il a surtout besoin de votre force, de votre amitié, de votre privilège d'aîné...

Yannick ricana méchamment à cette réflexion du marin.

– «Privilège d'aîné» ! Ben voyons ! Vous me faites bien rire ! Comme si c'était moi l'aîné aux yeux du monde ! Quant à l'amitié, il n'a pas besoin de la mienne ! Il a la vôtre !

– Celle d'un pirate remplace-t-elle celle d'un frère ?

L'humilité si naturelle du jeune homme ne laissa pas Yannick insensible.

– Vous n'êtes pas un pirate, Smith, murmura-t-il, très embarrassé de sa personne.

– Je l'ai été...

– Non ! Jamais ! Jamais aux yeux d'Emmanuel ni aux miens, en tous cas !

La réponse avait jailli, sincère, chaleureuse, bousculant tous les blocs de haine et de jalousie qui s'entassaient autour de son cœur. Le vrai Yannick était là, tout proche, coïncé derrière ce rempart déjà fendu et miné. Conscient qu'il venait de donner un gage de son humanité sans pouvoir faire machine arrière, vaincu, il fondit en larmes.

Smith ne précipita rien. Il mesurait l'étendue de sa victoire. Très discret, il laissa au garçon le temps de se remettre avant de poser la main sur son épaule.

– Non, rugit Yannick en se dégageant. Laissez-moi ! Je suis odieux ! Laissez-moi crever comme un rat que je suis !

– Vous souffrez...

– Pas autant qu'Emmanuel ! Je n'ai aucune excuse ! Aucune !

– Si. Celle-là !

– Et qui va croire cela ? Emmanuel, peut-être ?

Le ton était redevenu grinçant. Cette fois, c'était un chagrin presque désespéré qui le rendait si pénible à entendre. Smith accentua sa pression affectueuse.

– Avez-vous déjà vu votre frère insensible, indifférent ou aveugle à la souffrance des autres ? Qui, sinon lui, aurait vu dans votre comportement l'aveu de votre solitude, de votre faiblesse devant des événements que vous ne maîtrisiez pas ?

Il parlait d'une voix très basse mais pénétrée. Yannick releva timidement la tête.

- Vous dites cela de vous-même ou c'est mon frère qui l'a suggéré ?
- C'est Emmanuel qui l'a pressenti. Je crois qu'il a raison.
- Comme il doit me haïr, maintenant !
- Vous haïr ? Il souffre, cela oui. Parce qu'il vous sent si malheureux !

Yannick hoqueta. Prenant une soudaine inspiration, il saisit Smith par les deux bras et le secoua sans ménagement, d'un air presque égaré.

- Moi, ce n'est rien ! C'est lui ! C'est lui ! Je lui ai fait tant de mal ! Je ne pourrai plus jamais le regarder en face !

- Il est tout à fait capable de comprendre que vous soyez très jaloux de lui !

- Oui, il peut le comprendre ! Il est tellement compréhensif ! Mais... je l'ai empoisonné ! Je lui ai dit des choses terribles ! Il ne s'en relèvera pas ! Il vous a raconté ?...

- Il m'a seulement dit que vous l'aviez accusé d'être responsable du naufrage...

Le visage de Yannick se tordit d'horreur.

- Ce n'est rien ! Ce n'est qu'une piqûre de moustique ! Le reste, c'est tellement pire ! C'est la morsure d'un cobra royal !

- N'exagérez pas !

- Je n'exagère pas, Smith ! Je lui ai injecté un venin qui va le tuer à petit feu ! Il ne peut s'en sortir seul. Sauf s'il parle ! S'il *vous* parle !

- A moi ?

- Oui, à vous ! A vous seul !

- Mais pourquoi à moi ? C'est son secret, pas le mien !

- Smith, s'écria Yannick d'une voix implorante, c'est vous qui avez prouvé que vous étiez son ami ! Vous l'avez sauvé physiquement ! Maintenant, vous devez l'aider à purifier son esprit du venin avec lequel j'ai tenté de l'empoisonner. Vous seul le pouvez ! Ne posez pas de questions. Vous aurez toutes les réponses quand Emmanuel vous aura parlé. Et vous comprendrez alors pourquoi il ne pourra jamais me pardonner. Pourquoi il est impossible que je le regarde en face ! Mais je vous mets en garde : mon frère est une forteresse de silence. Et c'est pourtant ce silence qu'il vous faudra percer. Il vous faudra beaucoup de patience et de persévérance. Puis-je compter sur vous ?

Le jeune homme hocha lentement la tête. Il ne se méprenait pas sur la mission que lui confiait Yannick. Elle était extrêmement délicate. Saurait-il la mener à bien ?

- Laissez-moi, maintenant ! Votre place n'est pas ici. Elle est auprès de lui, comme elle l'a été dès le début. Bonne chance ! Et,... euh... merci d'être venu...

Malgré son émotion, Yannick le repoussa, refusant de céder à son attendrissement et à son propre besoin d'aide. Smith n'insista pas. Il avait déjà progressé au-delà de ses plus folles espérances. Le jeune Le Quellec avait parlé, avait avoué les sentiments qu'il éprouvait et dont il avait désormais honte. C'était Emmanuel qui avait raison : l'adolescent, terrifié à la pensée de ne pas être à la hauteur des circonstances dramatiques de l'arrivée sur l'île, avait basculé dans la haine. Plutôt que d'admettre son incapacité à sauver son frère, il préférait l'accuser des pires maux et prétendre souhaiter sa mort.

Faire parler Emmanuel ? Comment s'y prendre ? En temps ordinaire, il n'était guère loquace : il avait toujours davantage à penser qu'à dire. Depuis

son retour au campement, il était quasiment muet. Une fois les tâches communes effectuées sans mesurer sa peine, il s'esquiva, regagnant le *Saint-John* dont il faisait un fief musical que ses compagnons n'osaient approcher.

– Il en a lourd à porter ! déclara un jour Maximilien en le regardant s'éloigner au moment du repas qu'il avait préparé mais refusé de partager avec eux.

– Que voulez-vous dire ? demanda Smith qui, songeant toujours à sa mission impossible, désirait en apprendre toujours davantage pour commettre moins d'impairs.

– Il est bien différent de ce qu'il était à la pension !

Gwénaël, jamais très loin de son compatriote qu'il appréciait désormais sincèrement pour ses qualités de sérieux et d'organisation, approuva aussitôt.

– Oui, il est beaucoup plus calme !

– C'est même pire que cela. On dirait qu'il y a quelque chose de brisé en lui. Et je trouve que cela s'accentue. Il n'a jamais été très sociable, mais là, c'est de la misanthropie !

– De la mi... quoi ? demanda Gwénaël en écarquillant les yeux.

– Misanthropie. Le fait de ne pas aimer les êtres humains.

– Non, ce n'est pas cela ! s'écria Gwénaël avec animation. Au contraire. Simplement, lui, il pense au passé, au présent et à l'avenir...

– Et il veut quitter l'île par ses propres moyens ce qui ne vous plaît pas, acheva Smith pour compléter l'intervention de son petit ami.

– C'est en effet un de nos gros conflits, admit le jeune noble. Il y a aussi le souci concernant son frère...

– Il est bien bête ! trancha Gwénaël d'un ton péremptoire.

– C'est ta vision, pas la sienne. Et puis, il pense au capitaine, à nos parents, à Ismaël, cela fait beaucoup quand en plus, on a en soi une blessure qui ne peut se refermer...

– Vous semblez bien pessimiste, Maximilien !

Smith, après de nombreuses hésitations, était enfin parvenu à éviter le « monsieur de Hautefort » qui peinait tant le garçon.

– C'est vrai, je le suis. Car nous sommes divisés. Morgan, Michael et Luigi ne veulent pas entendre parler de monter sur un canot pour quitter l'île. Je ne les en blâme pas. Je suis moi-même terrorisé à cette idée...

– Qui ne le serait pas ? murmura Smith. Je suis comme vous et pourtant, je sais que notre seule chance de rejoindre l'Australie est de tenter l'aventure.

– Vous, vous raisonnez ! Vous vous hissez au-dessus des sentiments par la force de votre esprit. Mais ces trois là ! Ce n'est pas leur enthousiasme dévoué à la cause commune qui va redonner de l'énergie à Emmanuel.

– Il n'en manque pourtant pas !

Maximilien et Gwénaël échangèrent un sourire, un très douloureux sourire.

– Si, répliqua l'aîné des deux, si, pour un combat commun. Il est prêt à traverser le Pacifique tout seul, sur un canot construit de ses propres mains. Il est beaucoup moins disposé à vivre quotidiennement auprès de garçons plus ou moins irresponsables ou immatures qui, pense-t-il, ne l'acceptent pas vraiment dans sa différence.

– Il sait bien que tout le monde l'aime, pourtant ! protesta Smith, emporté par ses propres sentiments à l'égard du musicien.

– Il le croyait jusqu'à ce que Yannick parle ! rétorqua Gwénaël. Cet exil sur le *Saint-John* est révélateur de son état d'esprit. Il s'isole pour éviter d'être mis à l'écart. Moi, je pense que pour avoir un groupe qui se serre les coudes, il faut

un chef! Tous les Robinsons élisent un chef, c'est bien connu. C'est nécessaire! Je l'ai lu!

– Peut-être, mais ce n'est pas le genre de décision que nous pouvons prendre à nous trois. Il faut l'ensemble du groupe. Y compris Emmanuel!

– Il fuit à chaque repas!

– Mais il sera là pour son petit frère! C'est à toi d'aller lui parler, Gwénaël! Il t'écouterà!

L'enfant secoua ses boucles blondes.

– Non, je n'irai pas! Tu sais très bien que c'est impossible! Je ne suis que le petit frère! Par contre, toi...

Maximilien fit un vigoureux signe de dénégation.

– Tu devrais savoir qu'Emmanuel me tolère seulement!

– Avoue que c'est un progrès!

– Enorme, mais insuffisant pour que je me risque à l'affronter dans sa tanière quand il met de manière si évidente un espace entre nous.

Il se tourna vers Smith :

– Vous voilà fixé! Il n'y a que vous à pouvoir... à oser..., non, à devoir le rencontrer. Vous êtes le seul ici à être capable de faire céder cette caboche de bois! La preuve, c'est que vous nous l'avez déjà ramené une fois!

– Ce n'est pas une raison, murmura le jeune homme qui mesurait à chaque instant la quasi impossibilité de sa tâche.

– C'est vrai, reconnut Maximilien, mais nous n'avons guère le choix. Nous ne pouvons le laisser dériver loin de nous sans essayer de lui apporter notre maigre soutien. Quelque chose me dit qu'il en a extrêmement besoin!

Smith en était tout aussi convaincu. Seulement, il fallait passer aux actes, rejoindre le fauve sur le *Saint-John*. Comment Emmanuel l'accueillerait-il?

De fait, les sons tantôt belliqueux, tantôt déchirants du clavier n'auguraient rien de bon. Quoique peu familiarisé avec l'instrument et ce genre de musique, le marin perçut immédiatement l'extrême tension de l'interprétation. Celui qui jouait était un être torturé que la souffrance risquait de bloquer dans une attitude très négative.

Longtemps, Smith écouta l'expression de ce combat solitaire contre des forces hostiles. Il ne parvenait pas à s'arracher à cette beauté que tant de désespoir rendait sinistre sans cesser d'être captivante. Car elle lui dévoilait un Emmanuel sans fard, sans masque, sans censure. Alors, il eut encore plus peur qu'il n'avait. La détresse du garçon semblait insondable.

En entendant du bruit, le musicien s'arrêta net et présenta au nouveau venu un visage auquel il n'avait pas eu le temps de composer une façade. Préparé par sa longue écoute, Smith ne tomba pas à la renverse. Il ne reconnaissait plus son ami. C'était comme s'il existait deux Emmanuel Le Quelled.

Une expression de lassitude un peu fataliste se répandit sur les traits fins et douloureux, comme s'il avait jugé inutile de se rebiffer contre cette intrusion.

– Bonsoir, Fabian, murmura-t-il sans se lever de son siège.

Le jeune homme aurait préféré des coups, des insultes, un renvoi brutal à cet accueil si bienveillant qui voulait dissimuler tant de révoltes et de chagrins. Il eut mal pour son ami, mais sachant que la plus grosse erreur serait de montrer son propre chagrin et sa faiblesse, fit semblant de rien.

– Bonsoir, Emmanuel. Pardonne-moi de venir te déranger ainsi...

– Tu ne me déranges jamais, Fabian. Mais quel intérêt peut te procurer ma compagnie?

Cette question désabusée était déjà un demi aveu en elle-même.

– Je ne voudrais pas gêner ton travail!

Emmanuel haussa les épaules.

– Le travail! répéta-t-il d'un ton moqueur. Le travail! Quel travail? Tu appelles cela du travail?

– Tu joues... objecta le marin avec prudence ne sachant pas de quel côté la conversation risquait de basculer.

– Oui, je joue. Je fuis.

– Fuis? C'est nous que tu fuis... ou toi-même?

Une lueur d'approbation trembla dans les yeux bleus à cette réflexion qui prouvait que Smith possédait une grande intelligence humaine.

– Les deux, sans doute!

– Oserais-je te demander pourquoi?

Le regard profond lança un éclair menaçant.

– Tu le peux. Mais je n'ai pas à te répondre.

Smith trembla intérieurement. Par sa maladresse, il avait rejeté Emmanuel dans sa forteresse hautaine.

– Pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser!

Le garçon eut un ricanement plein d'amertume.

– Me blesser? Comme si je pouvais encore l'être! Bon, dis-moi, pourquoi es-tu venu?

Il ne s'agissait d'aggraver la situation. Smith respirait très mal.

– Par... amitié, répondit-il non sans hésiter de peur de dire un mot malheureux : il se savait si gauche dans ses propos. Par égoïsme aussi...

– Tiens donc!

– Oui, je me sens mieux avec toi qu'avec les autres et tu n'es pas là souvent...

– Désolé, Fabian, mais tu devrais vraiment placer tes espérances en quelqu'un d'autre!

– Ne sois pas si négatif! rétorqua le jeune homme avec une flamme soudaine. Jette-moi par-dessus bord si tu veux! Frappe-moi! Hurle-moi dessus! Maudis-moi! Tout ce que tu veux, mais dis au moins ce qui ne va pas! Je t'en supplie! Tu t'enfermes dans le chagrin! Si tu parlais, tu verrais que ce n'est qu'un minuscule grain de sable!

– Aucune parole ne peut venir à bout de l'Himalaya, finit par dire le musicien sombrement après un long silence qui fit croire à Smith que le garçon essayait de se contrôler pour ne pas l'expédier *ad patres* en réponse à son explosion.

– Il est pourtant plus facile de gravir les sommets à deux!

Emmanuel resta silencieux, puis après quelques minutes, ferma brutalement son instrument ce qui le fit résonner dans la pénombre grandissante et se précipita vers le pont. Smith resta seul avec un sentiment d'impuissance et de gâchis. Comment communiquer avec quelqu'un qui refusait toute tentative d'approche, tout geste de conciliation? Fallait-il user de fermeté, de force, de contrainte? La douceur ne donnait rien. Que faire alors? Qu'est-ce qui pouvait aider Emmanuel à exorciser ses démons? Y avait-il un risque réel de dénouement suicidaire? Le marin savait maintenant que des pensées aussi sombres étaient courantes chez cet être exceptionnel sous tous rapports.

Smith n'avait aucune raison de s'attarder en ce lieu d'où il avait été rejeté si nettement. Il remonta à son tour à l'air libre. Un coup d'œil circulaire sur le pont déjà obscur lui fit apercevoir son ami, assis près du beaupré, le dos

tourné. Il en fut soulagé, ayant craint une fuite beaucoup plus lointaine. Sans doute le musicien avait-il trop besoin de son piano pour s'éloigner beaucoup.

– Approche-toi, Fabian !

Smith sursauta. Il croyait n'avoir fait aucun bruit. Et voilà que le garçon, sans s'être retourné, l'avait remarqué et interpellé.

– Oui, viens. Tu es venu pour cela, après tout.

Smith, en deux bonds, fut à ses côtés.

– Je... Tu... Non...

L'artiste l'interrompit en posant sa main sur la sienne.

– Ne me prends pas pour un idiot ! Je sais que tu es inquiet pour moi et je t'en remercie. Cela me touche... Et tu as sans doute raison en disant que je devrais parler !

– Emmanuel, c'est pour toi. Pas pour moi ! Je ne t'oblige pas...

– Je sais, interrompit le musicien d'une voix d'une extrême douceur. Si j'avais voulu, je serais parti. Mais tout en voulant fuir le plus loin possible, j'ai eu trop besoin de ta protection, de ton réconfort, de ta présence. J'essaie de me convaincre que je ne peux lutter seul. J'ai aussi honte de mon égoïsme outrancier : à l'échelle de notre groupe et de ses difficultés, mes problèmes sont bien minimes. C'est pour cela que je ne me sens pas le droit de les partager... Si encore j'avais devant moi des certitudes, celle de revoir mes parents, celle de retrouver Ismaël, ce serait plus facile. Mais Ismaël a aussi chaviré dans mon naufrage personnel et ce choc me rend faible...

Smith se jura de ne rien dire, de laisser son ami parler à son rythme, sans redouter ses silences, sans souhaiter que les choses se produisent de telle ou telle manière. Il devait être patient, attentif, accueillant, le laissant s'exprimer comme il le sentait, présent dans son écoute, absent dans son enveloppe corporelle.

– En fait, poursuivit Emmanuel, ce que m'a dit Yannick et qui a contribué à... disons, pudiquement... à ma remise en question... ce qu'il a dit est très simple... Il m'a rappelé que je n'étais pas son frère, ni le fils de ses parents, que je ne m'appelais pas Emmanuel Le Quellec et que je n'étais qu'un va nu-pied recueilli par charité... C'est tout... ce n'est que cela...

Il avait parlé sans hâte, avec un calme détaché qui rendait irréels ses propos.

Fabian Smith, que la révélation inattendue avait comme foudroyé parce qu'il s'y attendait si peu et qu'elle déchirait des pans entiers de l'histoire de son ami, demeura sans voix. Il comprenait maintenant la réaction outrancière de celui qui avait été rejeté dans un néant terrible à accepter. Emmanuel n'était pas Emmanuel ? Il n'était pas un vrai Le Quellec ? Qui était-il alors ? D'où venait-il ? Que de questions ! Et Yannick qui, connaissant le secret de son frère... du garçon, l'avait étalé sur la place publique ! Comment avait-il pu vouloir lui faire aussi mal ? Avait-il vraiment mesuré la portée de ses insultes ? Le marin sentait sa raison lui échapper : depuis qu'il connaissait Emmanuel, il lui avait envié son environnement stable, sa merveilleuse famille, la belle complicité existant entre les trois frères, tout ce qui semblait faire son existence et le rendre cet adolescent attachant, si attentif aux autres. Son bonheur apparent était-il donc bâti sur des sables mouvants ?

Smith avait laissé un long silence s'écouler. Mais Emmanuel n'avait rien à ajouter. Il avait crevé l'abcès.

– Tu sais... tu sais bien que Yannick...

– A parlé sans réfléchir... acheva rapidement le musicien d'un air sombre. Ne te fatigue pas, Fabian, à essayer de me dire qu'il n'a pas voulu me faire aussi mal. Il savait très bien ce qu'il faisait. La preuve, c'est qu'il m'a parlé en français. Son attaque était délibérée. Elle voulait me détruire. J'ai réfléchi. C'est normal qu'il ait réagi ainsi : je l'ai entraîné loin de la vie confortable de Sydney, loin de nos parents tout cela parce que j'ai voulu retrouver Ismaël, un élément essentiel de mon passé. Alors, il s'est servi de ce passé là pour me rendre responsable de la catastrophe. Il s'est désolidarisé de moi parce que le naufrage était une aventure de trop pour lui. Et finalement, il n'a dit que la vérité! N'est-ce pas moi qui suis stupide de ne pas la regarder en face, de ne pas l'accepter?

– Comme par exemple le fait que Yannick n'est pas vraiment ton frère?...  
Emmanuel poussa un très profond soupir :

– Exactement. Parce que pour moi, Yann est et sera toujours mon frère. Je n'y peux rien. Mais je dois accepter que de son côté, ce ne soit pas aussi net. Il n'a pas autant besoin de moi que moi de lui... Tu n'imaginai certainement pas ce que tu viens de découvrir, n'est-ce pas?

– Pas vraiment, admit Smith, un peu gêné.

– Comme quoi, il ne faut rien conclure sur des apparences... elles peuvent être trompeuses... Le musicien de salon n'est qu'un... «va-nu-pieds» comme l'a si bien décrit Yannick... Un «rat d'égouts»...

– Non!

– Si, c'est ce qu'a dit Yannick. Il n'a pas tort! C'est moi qui suis une véritable autruche et qui refuse d'admettre la réalité de mon passé!

– Que fais-tu en ce moment sinon le regarder en face?

Emmanuel esquissa un vague sourire sans joie.

– Ce que je fais? Je noie le sujet de la discussion dans des mots qui se succèdent sans rien dire de vrai.

– Tu sembles avoir perdu ton cap...

– Tu ne crois pas si bien dire. Mon ancre de miséricorde. Yannick en a tranché la chaîne. Désormais, je dois me reconstruire, me retrouver une identité qui sera la fusion du passé et du présent. Sinon, je serai toujours fragile...

Smith aimait cette lucidité sans complaisance, preuve de courage et de maturité.

– ... sans doute le resterai-je toujours d'ailleurs... Il est terrible de vivre avec un trou d'ignorance que l'imagination comble du meilleur ou du pire...

Le jeune garçon poussa un nouveau soupir, cette fois moins douloureux.

– Pardonne-moi ces propos décousus, Fabian. C'est... c'est la première fois que j'exprime à haute voix des choses si... personnelles...

Le marin s'en serait douté.

– J'espère que tu ne m'en voudras pas d'être là pour les écouter, répondit-il seulement, pointant le doigt sur ce qu'il croyait pouvoir devenir un danger.

– Tu n'es pas dans une position facile, c'est vrai, murmura l'adolescent en le regardant en face, mais je compte sur notre amitié... Et puis, je crois que tu peux approcher un peu l'étendue de ce qui me fait souffrir, parce que tu as eu une vie qui n'était pas si facile non plus. Je dis «approcher», pas «comprendre»...

– Pourquoi ne puis-je pas comprendre? osa demander Smith.

– Je ne pense pas que tu puisses comprendre ce que c'est de n'avoir aucune racine. Aucune.

C'était vrai, il ne comprenait pas. Timidement, il répondit :

– Peux-tu expliquer ?

Le regard d'Emmanuel se fit plus doux et plus triste.

– Toi, tu t'appelles «Smith», parce que ton père était un Smith. Tu sais d'où tu viens. Même si tes parents sont morts et que tu n'en as que très peu de souvenirs, objectivement, tu sais qui ils étaient, où ils habitaient. Tu as une histoire qui s'inscrit dans la durée et tu es le dernier maillon d'une chaîne avant d'en être l'avant-dernier maillon le jour où tu auras toi-même des enfants. Tu me suis ?

Smith approuva d'un signe de tête, impressionné de découvrir la logique de son ami capable malgré son âge d'une vision aussi claire.

– Eh bien, moi, contrairement à toi, je suis un unique maillon, sans rien, ni avant, ni après. J'ai appris il y a un peu plus d'un an que je n'aurais jamais dû vivre. J'étais destiné à mourir...

Il fit une pause si longue que le marin se résolut à la rompre.

– Peux-tu... pourrais-tu... être plus explicite ?

Emmanuel le considéra d'un air rêveur, plongé qu'il était dans ses pensées.

– J'ai été arraché à ma famille quand j'avais trois ans. Arraché, je dis bien. Mon ravisseur devait me tuer. Il a reculé devant le crime et m'a abandonné. Un enlèvement doublé d'un abandon. Des parents auxquels on arrache le cœur. Un enfant mort aux yeux du monde, sans histoire autre que ces lambeaux. Pourquoi un pareil crime, Fabian ? Pourquoi a-t-on voulu détruire mes parents en leur tuant leur enfant ? Quelles conclusions dois-je en tirer sur eux, sur moi, sur mes origines ? Quelles sont ces origines ? Je crois être français car c'est là que j'ai été abandonné, mais ma peau est un peu plus sombre que celle des français normaux. Je suis métis. Est-ce que je suis le fruit d'une union illégitime ? Mes parents ont-ils été victimes d'une vengeance sordide ? D'un règlement de comptes crapuleux ? De leur différence ? De leur race ? De l'intolérance ? Que sais-je...

– Est-ce si important ? murmura Smith comme le garçon avait laissé sa dernière question en suspens.

Emmanuel se raidit. Ses yeux, si lumineux dans la nuit, exprimèrent un sentiment de vif reproche.

– Important ? Mais c'est capital ! Rends-toi compte !

Smith avait du mal à se rendre compte, justement.

– Pourquoi ? Aurais-tu peur d'être le fils... d'un assassin... d'un voleur ?

– Exactement ! Tu vois bien ! Dans ce cas là, je n'aurais qu'à me tuer !

Toujours ces idées de mort ! Pourtant battant, Emmanuel avait une fâcheuse tendance à vouloir mettre un terme à sa vie lorsqu'il était confronté à certaines difficultés.

– Mais, tu ne le sauras jamais, ni personne non plus !

– Vivre avec ce doute, Fabian ! Se dire que peut-être on est indigne ? Ne comprends-tu pas que ce sont cette incertitude, cette ignorance qui sont si cruelles à accepter ?

Smith percevait l'espèce de rage qui faisait vibrer son compagnon. Il aurait aimé l'apaiser.

– Non. Parce que tu imagines le pire !

– Et toi, tu crois que mon assassinat programmé concernait une famille ordinaire ?

– Je n'en sais rien !

– Eh bien, pose-toi la question !

– Je n'ai pas de réponse et toi non plus. Il faut que tu fasses ta vie sans vouloir résoudre ce mystère insoluble...

– Facile pour toi de prêcher une telle attitude ! aboya le garçon, hargneux.

Smith se rétracta un peu, inquiet à l'idée de poursuivre cette discussion, mais avant tout soucieux de se montrer pragmatique.

– Je... je ne prêche pas, Emmanuel. Je veux seulement t'aider à regarder le problème tel qu'il se présente. C'est de toi qu'il s'agit : si tes parents ont eu une conduite douteuse, tu les rachèteras par ce que tu es. Si ce sont des gens bien, tu leur feras honneur...

Emmanuel fit un geste qui coupa net l'argumentation du pauvre Smith, déjà peu assuré.

– Tu... tu... ne comprends vraiment rien !

Et bondissant sur ses pieds nus, il courut à l'arrière. Quelques instants plus tard, le piano faisait entendre une chevauchée sombre et tempétueuse.

## Chapitre 10

– Au fond, ce n'est pas idiot, ce que tu as dit, grommela Emmanuel, arrivé sans bruit derrière Smith resté assis tristement auprès du beau-père, le faisant sursauter. Le tout, c'est de faire mon deuil de ces parents imaginaires qui sont un poids derrière moi. En fait, je croyais être en paix avec mon passé. Je m'étais construit une petite forteresse personnelle, bien solide. Et puis, Yannick est arrivé balayer mon édifice de quelques paroles lapidaires et m'a demandé de reconsidérer leurs fondations.

– Faire ton deuil mais sans haine ni ressentiment ! Ni à l'encontre de Yannick, ni à celui de tes parents. Tu ne dois pas avoir d'amertume...

– Comment peux-tu ?... Mais Fabian, mes parents inconnus, je les aime ! J'ai tellement mal pour eux, parce qu'ils ont dû tellement souffrir. Pensez-ils que je suis mort ou que je vis ? Je voudrais tant qu'ils sachent que je suis heureux, que j'ai trouvé une famille !

– Et pourtant, tu aurais honte de les savoir des assassins ou des voleurs !

– Cela n'a rien à voir ! Je ne pourrai jamais les haïr !

– Voudrais-tu les voir, quels qu'ils soient ? Si c'était possible, bien sûr !

– Tu es en train d'essayer de me dire d'être réaliste... Il faudrait que je retourne en France, que je fasse des recherches... un jour, peut-être. Pour l'instant, j'aurais trop peur de ce que je pourrais découvrir. Et puis, à quoi bon ?

– Comment cela «à quoi bon» ? s'étonna Smith qui avait parfois du mal à suivre la logique de son ami. Tu dis que tu souhaites connaître tes origines et quand tu pourrais en avoir la possibilité, tu dis «à quoi bon?»...

Il s'attendait à déclencher un orage. Emmanuel resta remarquablement maître de lui.

– Je t'explique : la vie nous a séparés. D'un côté comme de l'autre, nous avons vécu ou survécu avec nos blessures cicatrisées tant bien que mal. Nous serions des étrangers les uns pour les autres...

– Le lien du sang... commença Smith sans poursuivre car le visage du garçon exprimait un mépris non dissimulé.

– Une chimère, mon cher ! trancha Emmanuel avec assurance. Une chimère. Une invention des romanciers en mal d'imagination ou d'inspiration ! Réfléchis un peu : j'ai treize ans. Ces événements se sont produits quand j'en avais trois. Cela fait donc dix ans, si tu sais bien compter. Et dis-moi quel rapport il y a entre le bébé que j'étais alors et le gosse que je suis maintenant ! Pas grand. Que serais-je pour ces parents qui ne m'ont pas vu grandir ? Un inconnu. Un nom. Rien de plus. Ils n'auraient aucun souvenir de mon enfance. Nous n'aurions rien partagé. Je surgirais comme un boulet de canon dans une vie qu'ils ont refaite. Et moi, objectivement, je n'ai pas besoin d'eux puisque je me suis retrouvé

une famille... Je n'ai besoin d'eux que pour me donner des repères dans mon histoire, pour relier mon petit maillon à la chaîne du sang. Mais c'est tout. Mes parents, les vrais, ce sont ceux auxquels je suis lié affectivement par une histoire commune, ce sont Monsieur et Madame Le Quellec parce que ce sont eux qui m'ont élevé. Tu vois, Yannick a pu me trahir, mais mes parents, eux, jamais. Ma famille, c'est mon roc. Elle ne me trahira jamais. Comme Ismaël. Comme Oncle Douglas...

– Je croyais que tu ne savais pas qui était ta famille...

– Je me suis construit une famille de substitution ! Oncle Douglas est un Ecossais qui, si les circonstances le lui avaient permis, aurait pu devenir mon père, comme Ismaël d'ailleurs.

Smith réfléchit un moment.

– M'autorises-tu à être curieux... ou indiscret ?

Emmanuel ne put s'empêcher de sourire à son air inquiet.

– Suis-je un tel monstre que tu aies si peur de me poser des questions ? Parle donc. C'est peut-être plus facile pour moi.

– Tu as dit que tu étais français. Ton oncle Douglas est Ecossais. Ismaël est Gallois. Et les Le Quellec sont français, mais vivent en Australie... Comment relies-tu tout cela ? C'est confus.

– Compliqué, surtout. J'ai pas mal bourlingué...

Devant le silence de son compagnon, Smith hésita.

– Tu ne veux pas en parler ?

– Tu veux tous les détails ? s'étonna Emmanuel presque naïvement.

– Quelques uns. Pour mieux te comprendre...

– Bon, je vais essayer de te résumer l'essentiel. C'est Ismaël qui m'a trouvé quand j'ai été abandonné sur un voilier anglais. Il m'a pris sous sa protection ce qui lui a valu de perdre son emploi et de disparaître en Australie où mon Oncle Douglas l'a retrouvé quelques années après.

Smith, les sourcils froncés, essayait de comprendre. Tout cela n'était pas très clair.

– D'abord, c'est le capitaine du bateau qui m'a recueilli. Il disait «adopté».

Emmanuel cracha ce mot avec tant de fiel, de haine que le marin en frémit.

– Si je comprends bien, tu détestes cet homme malgré le fait qu'il t'ait recueilli...

– Oh, oui, je le déteste. Mais pas parce qu'il m'a recueilli. Pas parce qu'il a voulu faire de moi un petit singe savant, genre «plus précoce que Mozart». Non. Parce qu'il a fait le malheur de ses enfants et surtout d'Ismaël. Il a aussi fait le sien, puisqu'il a fait naufrage en Australie. C'est pour le retrouver qu'Oncle Douglas, un parent de cet homme, est parti aussi en Australie. Nous avons retrouvé Ismaël aussi. Mais, quand je te dis que cet homme, même à distance, cause le malheur, c'est vrai : durant le voyage pour sauver le capitaine, j'ai été enlevé par des malfaiteurs...

– Cela devient une vraie spécialité chez toi ! dit Smith en riant pour détendre l'atmosphère.

Emmanuel consentit à sourire à cette innocente plaisanterie.

– Je me serais passé de cette expérience, crois-moi ! dit-il plus sérieusement. Cela a créé un terrible malentendu. Mon oncle Douglas, Ismaël et tout le monde ont cru que j'étais mort. Ils sont alors repartis pour l'Ecosse après avoir retrouvé le capitaine...

– Celui qui t'avait adopté? demanda Smith pour s'assurer qu'il suivait correctement les pérégrinations de l'expédition.

– Adopté? Jamais! Tu m'entends? Jamais!

Le garçon hurlait presque. Ses yeux fulguraient.

– Pardonne-moi. Je... je voulais seulement... Si tu avais nommé cet homme, cela aurait été plus facile de l'identifier... Je suis... désolé...

Devant la douceur contrite de son ami, la colère d'Emmanuel tomba aussitôt.

– C'est moi qui suis désolé, Fabian. Je... m'exprime mal. J'ai tellement voulu que cet homme soit mort. J'ai du mal à prononcer son nom...

– Ce n'est pas grave. Continue ton récit, c'est plus important. Tu parlais d'un malentendu.

– Oui. On m'a cru mort, mais moi, j'ai cru que ma famille... je veux dire Oncle Douglas, Ismaël, Diana et les autres étaient morts. Une deuxième fois, j'avais tout perdu. Alors, comme il fallait vivre, j'ai fui mes ravisseurs et je me suis embarqué comme mousse sur un long-courrier...

– Tu étais bien jeune...

– Très. Trop. Mais j'étais grand pour mon âge. Et puis, je m'y connaissais un peu grâce à mon oncle Douglas... Sans compter que le capitaine était un homme exceptionnel... Il s'agit du capitaine Larkin!

– Je comprends mieux, maintenant.

– Que comprends-tu mieux?

– Tes connaissances nautiques et la familiarité entre toi et le capitaine... J'ai toujours été surpris par l'espèce d'adoration qu'il avait pour toi!

Emmanuel déglutit difficilement.

– Sans lui, je serais mort... dit-il d'une voix étranglée par l'émotion. Et pourtant, cela n'a pas été simple. Ni pour lui, ni pour moi. Tu as été mousse. Tu sais donc quelle vie c'est. Tu m'as même dit un jour que j'étais incapable de comprendre...

Smith se sentit rougir de confusion. Il se souvenait de ses propos un peu méprisants à l'égard de ce fils de bonne famille qui voulait s'initier à la vie de marin par plaisir. Comme il avait du meurtrir son ami par sa cruauté involontaire.

– Je ne t'en veux pas, tu sais. Tu ne pouvais deviner. Et c'était intéressant de voir comment tu me considérais, finalement. Bref, j'ai été mousse. Et un jour, durant une escale à Sydney, j'ai déserté.

Il fit une longue pause. Puis, dans le silence de la nuit qui s'achevait, il ajouta sans faiblir :

– C'était pour me tuer.

Smith retint un haut le cœur. Même si jeune, Emmanuel pensait donc déjà à la mort comme solution à ses problèmes.

– Seulement voilà : en essayant de me noyer dans la baie, j'ai trouvé deux gosses qui eux se noyaient contre leur volonté. Je les ai sauvés. Ils sont devenus mes frères et leurs parents sont devenus les miens aussi. Voilà comment je suis devenu un Le Quellec. Tu sais à peu près tout, maintenant!

Smith ne crut pas devoir parler. Il se contenta de presser la main de son ami, bouleversé par ses révélations. Plus que jamais Emmanuel lui était proche. Quand il n'était encore qu'un jeune bourgeois doué et sympathique, son amitié était déjà merveilleuse. Mais là, il se découvrait un vrai frère qui avait partagé

ses expériences, qui savait ce qu'étaient la solitude, la faim, les mauvais traitements, le manque d'affection. Comme lui, il n'était jamais sûr de rien. Comme lui, il avait vu s'écrouler son monde et sa sécurité. Comme lui, il était fragile. Sous ses dehors audacieux, mûrs, Emmanuel cachait une énorme vulnérabilité, encore exacerbée par ses dons musicaux et une vive sensibilité. Quoi d'étonnant qu'il eût été si ébranlé par les propos de Yannick ! Sur un pareil passé, un rejet brutal n'avait pu qu'occasionner des ravages.

– Bon, c'est bien joli, tout cela ! Tu as gentiment passé la nuit à m'écouter, mais tu ne venais quand même pas pour que je te raconte ma vie !

– Pour que tu parles...

– A ce point ? En tous cas, merci. Je me sens mieux, je ne sais pas pourquoi... Je crois même que grâce à toi, je vais aller voir Yannick pour une réconciliation !

– Excellente initiative. Cela permettra enfin à notre groupe d'envisager un futur commun. Nous n'avons pas vraiment été ensemble depuis le naufrage. Maximilien voulait d'ailleurs nous réunir tous !

– Tiens donc ! Et pourquoi ?

Smith inspira profondément dans l'espoir que cela lui donne du courage.

– Pour que nous puissions élire un chef !

Emmanuel sauta sur ses pieds.

– Quoi ? Un chef ? Non mais, tu plaisantes, j'espère ! C'est d'un ridicule ! Un chef pour huit !

Le marin recula prudemment mais répondit d'un ton ferme.

– Ce n'est pas si ridicule que cela si nous voulons faire avancer les choses. Songe que nous sommes déjà au début avril. La saison sèche commence. Il faut prendre une décision concernant notre avenir et nous y tenir. Or, nous en sommes incapables car ce sont toujours les mêmes qui font les corvées, nous deux, Gwénaël et Maximilien. Ce n'est pas admissible !

– Quelle importance ?

– Il ne faut pas qu'il y ait des profiteurs ! Nous devons tous être solidaires !

– Ce sont les profiteurs qui sont guettés par le désespoir, pas ceux qui agissent. Le travail permet d'oublier. Bref, mon cher, une chose est claire et ne n'agace pas en revenant là-dessus car je ne serai pas aussi patient que je l'ai été, je ne veux pas de chef !

– Ne m'agresse pas, Emmanuel, se plaignit Smith, malheureux de la virulence avec laquelle le musicien s'adressait à lui. Je ne fais que te transmettre la proposition de Maximilien. Je n'en suis pas responsable !

– Tu aurais dû la rejeter...

– Pas avant de t'en avoir parlé, c'était impossible. Il faut quand même bien que tu saches exactement ce qui se passe ! Si je m'étais tu, tu aurais été le premier à m'accuser de faire des cachotteries.

Le jeune garçon haussa les épaules.

– Peut-être, admit-il avec un bref soupir. Cela me paraît tellement futile... Bon, il va faire jour dans très peu de temps. Nous avons besoin de repos. Tu n'as plus besoin de moi ? Non ? Dans ce cas, je vais me baigner !

Se baigner à l'aube avant d'entamer sans doute une journée complète de travail comme il en avait l'habitude... Fabian Smith ne fit aucun commentaire. C'était peine perdue. Il n'avait pas l'autorité suffisante pour intimider à ce personnage indomptable l'ordre de mener une existence plus raisonnable. Il le suivit des yeux d'un air pensif et s'endormit sans s'en apercevoir.

Emmanuel fut invisible toute la journée. De retour au campement, Smith éprouva une vive inquiétude. Rien ne lui prouvait que l'adolescent était bien revenu sur la terre ferme. Il pouvait avoir été victime d'un requin, d'une pieuvre, d'un malaise...

– Lui avez-vous parlé de notre projet ? demanda Maximilien dans l'après-midi.

– Il le refuse énergiquement !

– Evidemment, grommela le jeune noble, sarcastique et vexé. Cela m'aurait étonné s'il avait vu d'un bon œil l'élection d'un chef. Comme individualiste, il n'y a pas pire ! Il refuse toute autorité, à la pension comme ici !...

– Tu exagères ! protesta Gwénaël.

– Tu n'as rien à dire, petit Le Quellec ! Tu imites bien ton frère dans ce qu'il professe d'insoumission et de contestation !

– Où est le mal ? Tu as quelque chose à me reprocher ?

Les yeux de l'enfant brillaient de colère. Il ressemblait à Emmanuel de manière étonnante. Involontairement sans doute, le plus jeune avait assimilé ses mimiques et ses intonations. Jusqu'à sa masse de cheveux rebelles.

– Il me semble que Gwénaël n'a pas tort, intervint Smith. Les plus indépendants ici sont aussi les plus soucieux de l'ensemble de leurs camarades.

– Peu importe à partir du moment où quatre d'entre nous ne font jamais rien ! De toutes les façons, j'ai l'intention de mettre cette proposition aux voix. S'il y a une majorité, nous procéderons à une élection. N'est-ce pas le parti le plus sage ?

Cela l'était, Smith en convenait. Mais après sa discussion avec son ami, il songeait qu'il n'était pas un gage de réussite, ni d'acceptation paisible. Emmanuel était un extrémiste. Mieux valait le contourner que l'affronter. Maximilien aurait-il cette habileté ?

La surprise fut grande et joyeuse de voir les deux frères Le Quellec apparaître le lendemain matin, souriants et détendus comme si trois mois de conflits avaient été miraculeusement gommés. Gwénaël, après un instant d'incertitude, se précipita vers eux pour les rassembler dans une même étreinte. Sa joie de les savoir réconcilier lui faisait oublier tous les serments qu'il avait prononcés. Il ne pouvait effacer d'un revers de manche leur amitié de cinq années.

– Il paraît que nous sommes invités à des états généraux ? déclara Yannick après avoir salué la petite communauté avec beaucoup de naturel. A le voir et à l'entendre, rien de dramatique ne s'était passé durant plusieurs semaines.

– Tout à fait, approuva Maximilien, heureux de retrouver son camarade à nouveau boute en train et direct. Il s'agit de nous trouver un chef.

– Pardon, corrigea le musicien, l'œil goguenard. Avant d'élire ledit chef, il faut que tout le monde soit d'accord pour en avoir un...

– Rassure-toi, c'était notre idée, rétorqua froidement le jeune noble, sur la défensive parce qu'il sentait bien l'hostilité d'Emmanuel et qu'il voulait la combattre. Puisque nous voici tous ensemble, d'ailleurs, autant en finir. Je vous pose donc la question : pensez-vous qu'il est nécessaire d'avoir un chef ?

Aussitôt, cinq bras se levèrent, suivi d'un sixième, plus lent, un peu réticent, un peu inquiet en la personne de Gwénaël tiraillé entre sa loyauté à l'égard de son frère et son désir d'être ce qu'il croyait être un parfait Robinson. Smith leva à son tour le bras. C'était un marin, habitué à l'autorité. Il estimait normal qu'il y eut un membre du groupe capable de détenir cette autorité.

Le bras d'Emmanuel resta obstinément baissé. Son visage exprimait une fureur méprisante.

– Avez-vous donc une âme d'esclave ? rugit-il en voyant que ses deux plus fidèles soutiens eux-mêmes lui faisaient défaut. Est-ce donc impossible, à huit, de vivre de manière responsable sur un pied d'égalité ?

– Oui, c'est impossible ! rétorqua vivement Morgan Kennedy. Oui ! Je te le dis franchement : dans la situation qui est la nôtre, je serais heureux qu'on me dise ce que j'ai à faire, qu'on me critique et qu'on m'insulte parce que je ne l'ai pas fait !

– Tu n'as pas besoin qu'on te dise ce qu'il y a à faire ! Le travail est là. Fais-le ! Ta conscience te suffit !

– Eh bien, non, figure-toi ! Non, elle ne suffit pas ! Ni à moi, en tous cas, ni semble-t-il à Luigi et à Michael ! L'autorité nous rappellera notre famille et la pension. Ce sera réconfortant !

– Quoi ? fulmina Emmanuel, outré. Nous vivons une expérience unique dans notre existence : être seuls face à nous-mêmes, sans adultes pour nous diriger ! Et nous ne chercherions qu'une chose, remplacer les grandes personnes manquantes ? Quoi d'étonnant que les peuples soient serviles...

– Morgan a raison, tu sais, interrompit à son tour Michael. La liberté sans limite ne nous vaut rien ! La preuve, c'est que nous profitons de votre travail. Nous sommes passifs.

– C'est votre problème...

– Ah non ! s'écria Maximilien. J'en ai assez de me fatiguer pour les paresseux ! C'est pour rétablir un semblant de justice et d'égalité que je réclame un chef !

– Et toi aussi, Gwénaël ?

Le ton était moins agressif et plus douloureux.

– Oui, Emmanuel, répondit l'enfant sans baisser les yeux. Je crois que s'il y avait eu un chef, nous n'aurions pas eu tous ces dérapages et ces incidents. Et puis, tu ne te rappelles pas ? Les Robinsons ont toujours un chef !

Le musicien serra les dents. A un autre, il eut vertement répondu, mais Gwénaël restait si fidèle aux jeux de leur enfance qu'il en était touchant.

– Ainsi donc, reprit Maximilien, puisque la majorité s'est prononcé en faveur d'un chef, nous allons procéder à l'élection...

Le jeune français semblait parfaitement à l'aise dans son rôle d'organisateur. Pourquoi pas de chef ? Smith était certain qu'il y pensait et qu'il se voyait très bien gouverneur de l'île et du groupe. Personnellement, il estimait que le choix se concevait, le garçon s'étant montré irréprochable depuis le naufrage.

– Je ne vote pas ! déclara alors Emmanuel, l'œil aussi sombre que la voix, faisant sortir le marin de ses cogitations.

– Comment, tu ne votes pas ? C'est une obligation !

Le garçon se rebiffa.

– Comment ? Une obligation ? Ce ne peut en être une ! Nous ne sommes pas sous une tyrannie, que je sache, du moins pas encore ! J'ai le droit de ne pas voter puisque je refuse de me reconnaître dans votre choix.

– Ton droit, peut-être, mais pas ton devoir !

– En quoi est-ce mon devoir d'élire un chef dont je ne reconnaitrai jamais l'autorité ? demanda Emmanuel avec cette hauteur insultante typique de ses positions orgueilleusement solitaires.

– Tu seras obligé de la reconnaître, répliqua Maximilien, épuisé par cette lutte pied à pied. Parce que tu es en minorité, tu es seul contre nous tous...

– Eh bien, je le resterai ! Je ne vois pas pourquoi je renierais mes convictions pour un monde d'égalité ! D'autres que moi sont morts pour que règne un monde juste, un monde libre ! Ferais-je moins bien ?

– Ne t'obstine pas à ce combat perdu d'avance !

– Justement ! rétorqua fièrement le musicien, la physionomie illuminée d'un enthousiasme tout intérieur. Où serait la valeur d'une résistance si elle était facile ? Les causes désespérées sont aussi les plus nobles...

Cette profession de foi fut suivie d'un silence. Personne n'était très à l'aise. Il y avait ceux qui ne comprenaient pas bien ce qui se passait, ni la raison de la discussion. Yannick et Gwénaél étaient plutôt contents de voir leur frère tenir tête à Maximilien. Même s'ils acceptaient davantage le jeune noble, ils n'étaient pas fâchés qu'il soit mis en mauvaise posture. Cela faisait parti du jeu. Le noble français tenait bon, mais sans savoir si son compagnon s'acharnait sur lui par esprit de revanche –leur réconciliation était de fraîche date– ou s'il était totalement sincère dans ses affirmations. A tout prendre, il aurait préféré un règlement de comptes personnel. C'était moins agréable, mais cela prêtait moins à conséquence. Quand à Smith, il envisageait l'avenir avec une inquiétude grandissante : quel que fût le futur chef de l'île, il se heurterait à l'intransigeance d'un garçon qui pouvait lui rendre sa tâche impossible. L'avenir serait rude avec un adversaire aussi farouche.

– Si tu tiens tellement à être indépendant, s'écria Morgan, exaspéré par le comportement du musicien, quitte le groupe et ne nous empêche pas de faire ce que nous voulons. Va vivre en ermite dans un autre coin de l'île. Comme cela, nous vivrons chacun la vie qui nous plait !

Emmanuel, radieux, bondit sur ses pieds. L'intervention de son camarade le libérait. D'un même mouvement, Smith se dressa et posa ses deux mains sur ses épaules comme s'il voulait plaquer au sol l'oiseau qui s'apprêtait à prendre son envol.

– Non, Emmanuel ! Non !

Le ton était si suppliant, si désespéré, qu'il parvint à franchir le mur que le musicien s'était construit. Un instant indécis, l'adolescent regarda son ami. Il respira précipitamment et était très pâle.

Aucun des enfants ne souffla un mot, conscients qu'ils étaient tous de la gravité de l'instant. Ils n'étaient pas dupes : la suggestion de Morgan, si elle était suivie d'effet, aurait de lourdes conséquences sur leur groupe. Ils ne pouvaient se permettre de vivre divisés. Ils l'avaient tous compris, même Morgan qui, en la faisant, n'avait pas imaginé que son camarade était prêt à mettre ses actes en conformité avec ses paroles. Tous les six étaient reconnaissants à Smith de son intervention.

Emmanuel se dégagea d'un geste brusque.

– Tu as raison, dit-il d'une voix altérée. Je ne peux faire cela !

Il s'empara du morceau de papier que Gwénaél avait distribué et griffonna un nom. Ce que voyant, les enfants firent à leur tour. Les huit bulletins furent mis dans un chapeau.

Luigi, en sa qualité de benjamin, fut chargé de proclamer les résultats du vote.

– Fabian Smith : 4 voix. Emmanuel Le Quellec : 4 voix.

Il y eut un moment de flottement. Le choix des urnes était surprenant. Smith était aussi stupéfait de sa réussite que de l'échec cuisant de Maximilien. Il ne pouvait comprendre comment il avait pu être préféré à ce jeune garçon de bonne famille. Le succès d'Emmanuel l'étonnait moins. N'avait-il pas osé voter pour lui ?

– Il faut recommencer, déclara Maximilien en cachant sa déconvenue le mieux possible. Il y a égalité. Or, il faut la majorité plus une voix. Donc un minimum de cinq voix...

– Inutile ! s'écria Fabian Smith avec vivacité. Inutile. Je me retire de cette élection... Laissez-moi m'expliquer, poursuivit-il avec plus de force en raison des murmures de protestation qui se faisaient entendre. Ne voyez pas dans mon retrait une lâche désertion devant une tâche qui me ferait peur. Il s'agit d'une exigence de ma conscience. Mon passé si récent, ma participation dans le drame qui vous a tous amenés ici m'interdisent d'accéder à une position de chef. Vous avez la bonté de me traiter comme si je n'étais responsable de rien et je vous remercie très sincèrement de la confiance que vous me témoignez. Seulement, je n'oublie pas que par ma faute, deux hommes sont sans doute morts à bord de leur chaloupe, que six familles attendent en vain le retour de leurs enfants. C'est pourquoi je ne peux accepter la charge que certains d'entre vous ont souhaité me confier. Je reste naturellement votre humble serviteur et suis à votre disposition pour vous aider quand vous avez besoin de moi.

Cette déclaration grave et convaincue fut accueillie par un profond silence. Aucun des garçons n'avait été indifférent à la grandeur des propos du jeune homme.

– Très joli, mon cher Fabian, intervint cependant Emmanuel d'un ton un peu goguenard. Mais j'ai une question : et moi, dans tout cela ?

– Oh, toi, c'est très simple ! répondit prestement Yannick comme s'il n'avait attendu que cela. Comme tu nous as dit que tu ne voulais pas reconnaître de chef, tu deviens ce chef et le tour est joué !

Des hurlements de joie mêlée de soulagement et des applaudissements frénétiques saluèrent l'habileté de l'aîné des Le Quellec à s'être tiré d'un mauvais pas. Luigi, enchanté de cette conclusion qui donnait gain de cause à son favori entraîna ses camarades dans une ronde endiablée en poussant des cris de Sioux. Emmanuel resta en tête à tête avec Yannick, le foudroyant du feu incandescent de ses yeux rageurs. Smith, à deux pas, ne participait pas à l'ivresse générale, se demandant encore comment tout allait se terminer. Le musicien accepterait-il ?

– Tu estimes donc que c'est la place du va-nu-pieds que je suis ? siffla l'adolescent en français comme toujours lorsqu'il s'adressait à son frère.

– C'est la place d'Emmanuel Le Quellec, répondit Yannick tout aussi durement.

– Tu essaies de réparer ?

– C'est cruel de ta part de dire cela ! Non, je n'essaie pas de réparer parce que je sais que c'est impossible. Ce qui a été cassé ne peut qu'être réparé et il en restera toujours une cicatrice. Seulement je sais qu'en l'absence de Fabian, toi seul peux être un bon chef, le chef dont nous avons besoin. Tu as beau haïr tout ce qui ressemble à l'ordre établi, à la notion de hiérarchie, de gouvernement, tu es sans doute celui qui es le plus capable d'œuvrer pour le bien commun. Et c'est de cela dont nous avons besoin !

– N'est-ce pas une usurpation ? Ai-je le droit...

– Cesse, Emmanuel, ou je vais croire que tu cherches vraiment à me blesser ! A cause de ce que je t'ai dit, vas-tu toujours douter de ton droit à assumer le nom de nos parents ?

Emmanuel baissa un moment la tête avant de la relever, des larmes plein les yeux.

– Yann, je t'ai pardonné de grand cœur. Je ne doute pas de ta tendresse. Mais je serais un menteur si je n'admettais pas que tu as semé le doute chez moi et qu'il faudra du temps pour reconstruire ma confiance en moi. C'est indépendant de tout. C'est ainsi. Je préfère que tu le saches...

Emu, Yannick lui serra la main.

– Merci de ton honnêteté. Accepteras-tu cette charge qui t'aidera peut-être à recouvrer une bonne image de toi ?

Emmanuel respira profondément, considéra le groupe euphorique de ses camarades et finit par hocher la tête.

– Je n'ai pas le choix : je ne peux décevoir ceux qui me croient capables d'être leur chef. Ils ont besoin de moi et je ne dois pas me dérober.

Smith dut attendre la nuit pour connaître exactement l'état d'esprit de son ami à l'issue de cette élection inattendue. Emmanuel, oiseau nocturne par excellence, rejoignit son fief et y entraîna Fabian loin des oreilles indiscrètes.

– On peut dire que les choses ont été rondement menées, soupira le musicien après l'inévitable dialogue prolongé avec son piano.

– Tu sembles avoir accepté...

– Je me suis fait piéger de la plus belle manière qui soit comme un imbécile que je suis ! Je suis hors de moi ! Et tout cela, c'est de ta faute !

Le cœur de Smith manqua un battement.

– Parce que j'ai refusé le second vote ? dit-il d'une voix défaillante.

– Parfaitement, mon cher. Parfaitement. Ta conscience contre la mienne. Tu as gagné !

Une terrible angoisse étreignait soudain la poitrine du jeune homme. Pour la première fois, il s'apercevait qu'il était directement responsable de la suite des événements. Il avait fait ce qu'il considérait comme étant son devoir, oubliant qu'au passage, il contraignait son ami à agir contrairement à ses aspirations. Il avait été tellement soulagé qu'il reste dans le groupe qu'il en avait minimisé les conditions d'acceptation.

– Pardonne-moi, s'écria-t-il, terrifié à l'idée que le garçon pût sincèrement lui en vouloir. Je... je...

– T'ai-je accusé ? interrompit Emmanuel, blessé.

– Tu me dis que tout est de ma faute...

– C'est vrai. Il faut que tu assumes. Ceci dit, je te tire mon chapeau. Tu as agi de manière sublime. C'était beau, c'était grand. Devant toi, je ne tenais pas la route, mon pauvre, avec mes révoltes politiques et intellectuelles ! Et puis, Yannick a manœuvré de manière diabolique pour tirer parti de cette situation nouvelle. Il m'a neutralisé. Il m'a redonné une identité. Il a œuvré pour le groupe, comme toi, en préservant l'unité...

– J'ai vraiment cru que tu allais nous abandonner quand Morgan t'a mis au défi de partir !

– Moi aussi, je l'ai cru ! murmura Emmanuel d'un ton rêveur. Je l'ai souhaité de tout mon être, de toutes mes fibres. Tu as eu la sagesse...

– La peur...

– Je dis bien la sagesse de me montrer où était mon devoir... Si j'avais su comment cela se terminerait, je n'aurais sans doute pas cédé aussi rapidement ! Refuser de me plier à un chef et devenir ce chef... Cela me terrorise. C'est la porte ouverte au despotisme... Et qui suis-je pour prétendre à cette place ?

– Sans doute le plus mûr, le plus généreux et le plus capable de nous tous...

– Désolé, c'est ta description que tu fais là !

– J'oubliais une chose, poursuivit Smith sans se laisser troubler par l'interruption. Tu es aimé...

– D'une moitié...

– De tous ! Il suffit de voir l'enthousiasme déchaîné par ton élection. Si tu n'avais pas fait un discours aussi virulent contre l'autorité, tu aurais raflé tous les suffrages !

– Flatteur ! Comme si tu n'étais pas le mieux placé pour avoir cette place. Mais trêve de considérations oiseuses, allons au fait : il va falloir agir !

– Je suppose que tu ne manques pas d'idées...

– Surtout pas de buts ! Le premier d'entre eux étant de tout faire pour quitter cette île !

– Tu sais pourtant que tes camarades ne veulent pas entendre parler de partir sur un radeau de fortune. L'expérience les a échaudés et ils ont peur !

Emmanuel planta sur lui le faisceau exigeant de ses yeux clairs.

– Et toi ?

– Moi aussi, pour être franc ! répondit le jeune homme gravement. Mais je sais aussi que tes raisons sont les bonnes et que nous n'avons pas le choix. Je suis prêt à partir... quoique cela signifie pour moi la mort...

Le musicien fronça les sourcils :

– Que veux-tu dire ? Tu seras avec nous. Le danger est le même pour tous.

– Tu n'as pas compris, Emmanuel. Sydney, pour moi, c'est la fin de la liberté. Qui suis-je, sinon le complice d'Owen, d'Evans et de Jackson ? Si, comme je l'espère, le capitaine Larkin et monsieur Taylor ont survécu, tu imagines bien que les preuves seront accablantes !

L'extrême pâleur du garçon prouvait que les propos de son ami s'étaient abattus sur lui comme un coup de massue.

– Mais... mais, Fabian !...

– Je suis désolé, Emmanuel, je pensais que tu savais...

– Il y a une chose que je sais, rétorqua le musicien avec une soudaine énergie, les yeux fulgurants, tu es l'homme qui m'a sauvé la vie en plusieurs circonstances, alors dis-toi bien que je ne te laisserai pas mettre ne fût-ce qu'un pied en prison !

– Sois réaliste, Emmanuel ! Qui suis-je aux yeux du monde ?

– Qu'importe le monde ? rugit le garçon. C'est de moi qu'il s'agit ! Je ne suis pas un ingrat et mes parents !...

– Calme-toi ! Calme-toi ! Nous n'y sommes pas ! Ce qu'il faut résoudre actuellement, c'est le problème du comment quitter cette île. Je suppose que tu y as déjà sérieusement réfléchi.

Emmanuel mit du temps pour répondre. Il avait du mal à ôter de son esprit les sombres révélations de son ami concernant son avenir.

– J'avais envisagé de construire des pirogues du genre de celles que l'on trouve dans ces régions, avec un ou deux balanciers pour la stabilité...

– Des pirogues ? Combien ?

– Trois. Deux pour nous et une pour les provisions...

Smith émit un petit sifflement d'admiration.

– Tu ne manques pas d'ambition ! Et combien de temps comptes-tu pour réaliser tout cela ?

– J'avoue que je ne sais pas vraiment. Six à neuf mois, peut-être beaucoup plus...

– Cela nous ramènerait à la saison des pluies.

– Si nous pouvions partir dans un an, ce serait merveilleux...

– Nous essayerons. Et quelles terres rallierons-nous ?

– Tout dépend des vents. Nous avons le choix entre les Nouvelles Hébrides, les îles Fidji. Peut-être la Nouvelle-Calédonie...

– Ou l'Australie ! se moqua doucement Smith qui estimait que son jeune compagnon ne se rendait absolument pas compte des dangers et des distances.

– Ou l'Australie ! répéta Emmanuel, les dents serrées. Et pourquoi pas ? Ce qui importe, c'est que nous croisions la route des grands voiliers. Si nous n'avons pas la chance d'en rencontrer, il faut envisager que notre traversée peut nous mener très loin. Il faut donc faire en sorte de prévoir le pire, dès le départ, afin d'être préparés...

– Bien. Dans le même ordre d'idées, le pire peut être que tes camarades refusent ton projet. Que feras-tu alors ?

– Même si je suis seul, je construirai ces pirogues !

Smith connaissait désormais assez son ami pour savoir que ce n'étaient pas des paroles en l'air.



## Chapitre 11

Dès le lendemain, le nouveau gouverneur prit ses fonctions en conviant ses camarades à une assemblée générale pour leur faire part de ses projets et de la manière dont il comptait assumer sa tâche. Il fit la liste de toutes les activités requises pour que la vie en communauté se passe bien et y affecta des équipes de deux. Afin qu'il n'y ait pas de contestation, les corvées changeraient chaque semaine suivant un calendrier établi et soumis aux voix. Les questions matérielles étant réglées, il aborda le délicat problème de la construction des pirogues. Le débat fut relancé. Morgan affirma haut et fort son refus inébranlable de remettre un pied sur autre chose qu'un solide bâtiment. Luigi partageait son avis. Michael et Maximilien cédèrent devant l'argument de la pêche mais se hâtèrent de dire qu'il était hors de question de se servir de la pirogue pour traverser une partie du Pacifique. Emmanuel ne broncha pas. L'essentiel était que ladite pirogue fût construite. Ensuite, on aviserait. Yannick et Gwénaël n'eurent même pas l'occasion de s'exprimer. Ni Fabian Smith non plus. Le musicien tenait leur acceptation pour acquise. Aucun des trois n'osa se rebiffer devant pareille certitude mais ils se sentirent tous mal à l'aise devant ce manque de considération. Le plus âgé se souvint de la crainte exprimée la veille par son ami : Emmanuel n'avait-il pas déjà entrevu le danger qui le guettait, cette attirance pour le despotisme afin d'œuvrer pour le bien commun ? Car il était difficile d'accuser le garçon d'égoïsme : tout à son idéal, il visait ce qu'il estimait être le meilleur pour tous ses camarades. Seulement était-ce vraiment ce qu'ils souhaitaient ?

– Tu as oublié plusieurs choses, intervint Gwénaël comme son frère, avant de lever une séance fort courte, avait demandé s'il y avait des questions.

Emmanuel, comme toujours, s'amadouait insensiblement dès que son cadet ouvrait la bouche.

– Je t'écoute.

– Feras-tu de la musique ?

Le garçon se mit à rire, surpris par la question.

– Oui, bien sûr. Pourquoi ?

Mais Gwénaël n'avait pas envie de rire. Il était très sérieux.

– Quand ?

– Quand j'aurai le temps !

– C'est-à-dire jamais ! reprit le petit Le Quellec, dont le ton ferme étonna comme toujours Smith qui trouvait que l'enfant avait un sacré tempérament. Parce que tu vas passer tout ton temps à construire *ta* pirogue et tu n'auras plus ni le temps, ni la force de faire du piano ou du violon. C'est pour cela que ma question n'est pas si idiote qu'elle en a l'air : il faut que tu te fixes un

moment de la journée où tu feras de la musique. C'est aussi important que la cuisine, la pêche ou la lessive !

Emmanuel haussa vaguement une épaule. Il paraissait un peu gêné.

– Gwénaël a bien parlé de jour, reprit Maximilien avec un sourire qui se voulait très amical et détendu, tout en sachant que son camarade pouvait ne pas apprécier du tout une plaisanterie à ses dépens. La nuit est faite pour te reposer !

Smith aurait applaudi des deux mains s'il l'avait osé. Il était ravi de l'intervention du jeune noble qui avait très intelligemment vu venir le danger : Emmanuel travaillerait normalement avec le groupe pendant la journée et passerait la nuit sur le *Saint-John*. Comme il ne faisait rien à moitié, sa santé s'en ressentirait rapidement. Mais les yeux du musicien empêchaient toute velléité de spontanéité : une lueur peu amène menaçait de se développer en éclairs fulgurants.

– Je fais ce que je veux de mon temps libre et la musique n'est qu'un plaisir...

– Faux ! contredit Maximilien. Elle n'est pas que cela. Car nous en avons tous besoin. Elle nous humanise, nous fait nous souvenir de la civilisation. Quand tu joues du violon, tu me rappelles papa. Cela me donnera peut-être le courage d'affronter les flots pour le rejoindre !

Emmanuel fit un geste comme pour éloigner un sujet sur lequel il ne souhaitait pas s'attarder de peur de se laisser aller à une explosion de colère qu'il ne pouvait guère se permettre en raison de la position qu'il occupait désormais. Il se tourna vers son frère :

– Tu voulais ajouter quelque chose ?

Gwénaël eut un sourire malicieux :

– Notre île n'a pas de nom...

– Et des Robinsons qui se respectent commencent toujours par baptiser leur île ! acheva Yannick en riant.

– J'ai une idée ! s'écria aussitôt Morgan. L'Île Christmas !

– Et pourquoi ? demanda Michael, un peu méprisant pour cette trouvaille.

– Idiot ! Aurais-tu oublié que nous avons fait naufrage le jour de Noël ?

– Oui. Et je préfère l'oublier ! répliqua Michael sèchement.

– L'idée est pourtant excellente ! se hâta de dire Maximilien en sentant la dispute approcher. Qu'en pensez-vous ?

Il n'y eut que Smith à secouer la tête.

– Désolé, dit-il avec regret. L'idée est tellement bonne qu'elle a été trouvée par d'autres.

– Oh ! fit Gwénaël qui avait déjà adopté ce nom propre à satisfaire son âme de naufragé.

– Oui. Et par deux fois.

– Deux ? fit Emmanuel intrigué et soudain très intéressé. Je n'en connais qu'une.

– D'après ce que j'ai lu, la plus connue est celle qui se trouve au sud de Java, mais il y en a une autre dans l'archipel de la Ligne...

– Tiens donc !

– Il faut donc trouver autre chose.

– L'Île Saint François Xavier !

– L'Île des Quatre Pics !

– L'Île du Salut !

– L'Île New-Sydney !

– L'Île de la Fraternité!

Les garçons ne semblèrent satisfaits qu'après avoir donné chacun une dizaine de noms qui, au fur et à mesure, devenaient de plus en plus farfelus. Emmanuel n'avait émis aucune suggestion. Lorsque le flot fut calmé, il intervint calmement :

– L'idée de l'Île Christmas paraissant vous plaire, pourquoi ne pas la garder en changeant simplement de langue? Nous pourrions en faire Nedeleg Island, en breton, par exemple. Ou Natale Island en Italien...

– Nedeleg Island, cela sonne bien! déclara Morgan. J'approuve!

– Bravo! Vive la Bretagne! hurla Yannick, enthousiasmé.

Malgré les réticences de Michael, la proposition fut acclamée. Il y avait quatre français dont trois bretons contre trois anglais dont l'un se préoccupait très peu de ces querelles de nationalité. Luigi se savait en minorité mais comme Emmanuel avait eu la gentillesse de suggérer malgré tout un nom italien, il était tout prêt à lui apporter son soutien.

– Il faudrait garder une trace de tout cela, déclara alors Maximilien, faire une sorte de journal de bord, sinon, nous allons tout oublier!

– Bonne idée! fit Smith. Il y a longtemps que nous aurions dû nous en préoccuper.

– Il y a des amateurs? demanda Emmanuel en regardant à la ronde.

– Moi, je veux bien, dit le jeune noble, plein d'espoir.

Personne ne désirait le priver de cette joie.

– Je te ferai les illustrations, si tu veux! proposa Gwénaél.

– Volontiers! Merci!

– Pas question de raconter nos bêtises! grommela Michael qui avait réussi à en faire le moins possible.

– Seulement la vérité. Et notre gouverneur donnera son accord!

– Censure? demanda Yannick, inquiet.

Emmanuel secoua la tête.

– Je pense que nous pouvons faire confiance à Maximilien quant à la manière de présenter les choses.

Le jeune noble remercia d'une inclinaison de tête. Passée la première déception de n'avoir pas été choisi par ses camarades, il se consolait en se disant qu'il était quand même plus agréable de ne pas avoir trop de responsabilité et d'avoir quelqu'un au-dessus de lui.

– Pouvons-nous conclure? demanda Emmanuel qui semblait pressé d'en finir. Y-a-t-il des questions ou des remarques à faire?

– Oui, si tu l'autorises, répondit aussitôt Yannick. Il s'agit... euh, comment dire? ... de la religion...

– Ah non! aboya Gwénaél comme un chien féroce.

– Tais-toi! gronda le nouveau gouverneur de l'île d'un ton non moins hargneux. Achève ta pensée, Yannick, s'il te plait.

L'aîné des Le Quellec n'en menait pas large après l'explosion de son petit frère. Il avait compris qu'il était toujours résolument hostile aux principes de leur enfance, à cette foi transmise par leurs parents et la pension. Ce rejet n'allait-il pas contaminer le groupe? Et Emmanuel, comment se situait-il sur ce sujet? C'était le genre de garçon à garder pour lui ses questionnements s'il en avait.

– Nous... nous sommes chrétiens et il me semble que depuis notre départ de Sydney, nous avons oublié Dieu. J'aurais aimé que nous marquions le dimanche par un rassemblement durant lequel nous lirions un texte ou nous prierions...

Provisoirement mâté par le regard de son frère, Gwénaël se tenait coi. Maximilien en profita pour dire :

– Bravo, Yannick ! Tu as entièrement raison. Nous avons été beaucoup trop indifférent au Dieu grâce auquel nous avons survécu. Il est bon de nous souvenir que sans Lui, nous serions morts ! Que penses-tu de la proposition de Yannick, gouverneur ?

Emmanuel ne se pressa pas pour répondre. Le menton sur le poing serré, les sourcils très légèrement contractés, il réfléchissait gravement, regardant alternativement les sept membres de la petite communauté assis autour de lui. Murali dormait comme un bienheureux à quelques pas de là.

– C'est une demande légitime si nous considérons d'où nous venons et l'éducation qui a été la nôtre. Par contre –et je voudrais être très clair là-dessus– nous devons être extrêmement tolérants les uns envers les autres sur un sujet qui relève de la conscience la plus intime. Notre liberté à tous doit être respectée. Les derniers événements ont pu ébranler nos convictions, les raffermir ou les renverser. Je ne souhaite donc pas imposer une quelconque obligation dans le domaine spirituel. Cependant, je trouve normal que le dimanche soit considéré comme un jour particulier et que ceux qui le désirent se retrouvent dans le but de prier ou d'échanger. Il est important de ne pas avoir de réponses toutes faites : nous devons être en recherche afin de donner le meilleur de nous-mêmes. C'est, je pense, une base commune qui ne peut choquer personne...

Tandis qu'il parlait, les aînés se demandaient où leur gouverneur se situait dans sa propre relation à la religion. Son discours très modéré, presque trop pour un élève de Saint-François Xavier, pouvait faire redouter qu'il ne fût plus du côté de Gwénaël que de Yannick.

Il y eut un silence durant lequel Emmanuel quêtait l'approbation de tous.

– Yannick, reprit-il après cette courte pause, nous avons besoin de quelqu'un qui coordonne notre réflexion, qui puisse proposer des textes divers ou des pistes pour une éventuelle méditation, qui sache tenir ce rôle de pasteur dans la discrétion, la délicatesse et la tolérance. L'accepterais-tu ?

L'aîné des Le Quellec n'en crut pas ses oreilles. Après ce qu'il avait fait subir à son frère, celui-ci s'adressait directement à lui pour un poste de confiance. Quelle réhabilitation !

– Tu auras une rude tâche, dit le gouverneur le soir même, lorsqu'il se retrouva avec son frère dont il avait cherché la compagnie.

– Pourquoi m'as-tu choisi ? Max...

– Ce cher vicomte n'aurait pas ta tolérance. Il est le fils de ses parents dont la foi est autant de l'être que du paraître. Or, nous n'avons pas besoin de dogmes, de théologie, de rites. L'essentiel est dans la découverte par tous d'une relation à un Dieu d'amour, d'espérance et de miséricorde. Peu m'importe qu'il s'appelle le Christ, Jéhovah, Krishna, Buddha ou tout autre. Car pour l'instant, c'est l'existence même d'une personne divine qui est remise en question par certains d'entre nous, tu le sais bien.

– Tu penses à Gwénaël ?

– Pas seulement. Il prend les choses très à cœur. Il a beaucoup souffert de ce qui m'est arrivé, de son incapacité à me venir en aide. Alors, il rejette tout.

Il y a aussi Fabian. Parce qu'il est plus âgé, il a des convictions plus affirmées. Et je crois qu'il a eu des expériences qui lui rendent la religion particulièrement insupportable.

– Et toi, dans tout cela ?

L'attaque était rude. Emmanuel ne l'esquiva pas. Sans doute l'avait-il vu venir et avait-il décidé de jouer la carte de l'honnêteté.

– Comme toujours. Je doute.

– Tu avais pourtant demandé le baptême...

– Que je n'ai toujours pas reçu. Je me demande si je le recevrai un jour...

– Pourquoi ? Parce que tu ne le souhaites pas ?

– Je ne sais pas ce que je souhaite. La foi peut-elle exister avec le doute ?

– Impossible ! s'écria Yannick avec impétuosité.

Emmanuel sourit avec tristesse.

– Dans ce cas là, je vais rester avec mon doute. Et pourtant, ce serait beau de croire...

– Tu as vraiment l'art de compliquer les choses. C'est si facile de croire !

– Garde ta foi, mon frère ! Nous avons besoin de quelqu'un comme toi !

Dès lors, la vie prit son cours et put apparaître comme active et organisée. Chacun des membres de la petite communauté était occupé sans l'être trop, sauf Emmanuel et Fabian qui ne concevaient l'existence que sous l'angle d'un travail acharné. Certaines mauvaises langues auraient pu accuser Emmanuel de se montrer tyrannique à l'égard du jeune marin et d'utiliser au mieux cette dévotion qu'il avait pour lui. Mais Smith était un homme de labeur par lui-même. Alors que le climat portait à l'indolence, il était le premier à se lever, à s'activer, à se rendre utile de mille et une manières. Et pour la construction de la pirogue, il ne ménageait pas sa peine. Trois mois plus tard, une coque grossière flotta triomphalement sur le lagon. Elle chavira dès qu'Emmanuel y prit place.

Le débat fut relancé, interminablement, chaque jour. Yannick et Gwénaél osèrent enfin dire qu'ils ne voulaient plus partir. Emmanuel n'était même pas là pour les entendre. Malgré sa position de chef, sa nature si individualiste avait repris le dessus : obstinément, dès qu'il avait achevé les tâches communes, il s'acharnait à construire une embarcation qui tint l'eau d'abord, puis l'Océan. Maximilien devait chaque jour noter une altercation entre les garçons qui ne supportaient plus de voir leur gouverneur perdre son temps et ses forces à essayer de réaliser une embarcation. Il en était très malheureux, tout comme Yannick et Fabian Smith car il comprenait qu'ils semblaient tous dans une spirale infernale.

– J'ai fait l'erreur de ma vie en le faisant devenir chef, soupira l'ainé des Le Quelled.

Smith secoua la tête.

– Cela n'a rien à voir. Dans n'importe quelle position, il aurait estimé de son devoir de nous faire quitter cette île. Et il s'y serait employé. Actuellement, le problème est le suivant : devons-nous partir ou rester ? Il sait très bien que tout le monde veut rester par peur d'affronter une traversée forcément dangereuse et sans certitude de succès. Il est donc seul contre nous. Cet isolement lui est pénible et pour survivre, il se raidit...

– Et toi, Fabian, tu ne peux pas faire céder cette tête de mule ? Emmanuel t'aime, te respecte, a confiance en toi. Tu es plus âgé. Tu devrais pouvoir lui faire entendre raison !

- Hélas, Yannick. Peut-être moi moins que tout autre !
- Nous pourrions le forcer à démissionner !
- Cela ne servirait à rien.
- C’est vrai, rétorqua Maximilien. Car nous ne restons unis que parce que nous nous opposons à lui. Sans lui, sans ce but commun, nous aurions des disputes beaucoup plus sérieuses.

Smith pensait comme le jeune noble. La particularité de la situation ne lui avait pas échappé. Il savait que le groupe comptait beaucoup sur lui pour tenter de persuader Emmanuel de renoncer à son projet fou. La vraie raison pour laquelle il ne se permettait pas de le faire était qu’il avait une autre connaissance du problème : il avait très vite compris ce qui se cachait derrière cet entêtement. Son ami noyait son angoisse dans l’action. C’était pour lui le seul moyen de faire front contre l’adversité, de résister à ses démons familiaux, de continuer à vivre. Privé de son but, il sombrerait dans une profonde et peut-être irrémédiable dépression. Le jeune marin ne pouvait donc que lui apporter le soutien sans faille de son amitié et de ses quelques compétences manuelles.

Les semaines, puis les mois s’écoulèrent. La saison humide revint, annonçant un douloureux anniversaire, celui de leur présence sur cette île depuis déjà un an. La pirogue, agrémentée de deux balanciers et d’une voile latine fit le tour de l’île sous l’œil maussade des garçons. Smith, qui avait accompagné Emmanuel, harponna un requin ce qui eut pour conséquence immédiate de renforcer encore davantage le refus de se servir de l’embarcation, ne fût-ce que pour la pêche. La viande fut cependant jugée bonne et Maximilien regarda avec moins de réticences les sorties des deux marins. Yannick essaya de se joindre à eux, se souvenant des joyeuses heures passées à canoter dans la baie de Sydney. Le maniement de la pirogue lui parut difficile et dangereux. Il renonça très vite.

Quelques tempêtes accompagnées de pluies diluviennes et de tonnerre obligèrent les garçons à consolider les cabanes. Emmanuel, aidé de Smith, fit de même à bord du *Saint-John* afin de préserver son cher piano qui sonnait de plus en plus faux. Il en fut même réduit, après diverses tentatives d’accord, à se consacrer exclusivement au violon qu’il n’avait pas les mêmes problèmes pour faire sonner juste. Et comme toujours, il composait. Cette nécessité artistique ne l’amena donc pas à délaisser son refuge pour rejoindre la vie du groupe. Ses camarades en avaient pris leur parti. Ils n’avaient aucune récrimination sérieuse à formuler contre lui. Simplement ils sentaient qu’il n’appartenait pas à leur monde. Ceux qui en souffraient le plus étaient Yannick et Gwénaél qui regrettaient les jeux et la complicité de leur enfance. Celle-ci était révolue, leur laissant de magnifiques souvenirs et d’amers regrets.

En ce 12 mars 1874, le soleil brillait à nouveau. Le temps calme semblait revenu pour de bon. Tous vaquèrent comme de coutume à leurs occupations quotidiennes. Tous, sauf un. Car au repas du midi, l’absence d’Emmanuel fut constatée. Et divers questionnements prouvèrent que personne ne l’avait vu depuis la veille au soir.

– Il est sur le *Saint-John* ! s’écria Gwénaél. Hier, il m’a dit qu’il avait envie de composer. Il avait dans la tête des musiques qu’il voulait écrire avant qu’elles ne disparaissent.

– Ce n’est pas une raison pour qu’il abandonne ses obligations ! ronchonna Michael qui n’appréciait guère les remontrances du jeune chef quand il se permettait de tirer au flanc ou d’être en retard. Il se doit de montrer l’exemple !

– On voit bien que tu n’es pas artiste ! rétorqua vivement Gwénaël, toujours très belliqueux quand il s’agissait de défendre son frère bien aimé.

– On ne peut lui reprocher le moindre manque de discipline personnelle d’ordinaire. Il est très pointilleux sur les horaires pour lui comme pour les autres ! Je pense que s’il compose, il n’a pas vu le temps passer. S’il oublie encore le repas du soir, nous aviserons !

Malgré les paroles rassurantes de Maximilien, Fabian Smith mangea à peine. Dès qu’il le put, il s’échappa du groupe pour aller, non pas sur le *Saint-John* mais à l’embouchure de la rivière Nord qui servait de chantier de construction navale et de port d’attache à la pirogue. C’était une démarche inutile. Il savait, avant même de partir, qu’il ne trouverait plus l’embarcation, qu’Emmanuel était parti.

Bien qu’il l’eût pressenti, le coup fut terrible. Le jeune homme s’affaissa sur le sable fin, des larmes plein les yeux, la poitrine oppressée d’énormes sanglots qui ne pouvaient sortir. Il ne tarda pourtant pas à réagir. Il restait un infime espoir que le garçon fût de l’autre côté de l’île, à tirer des bords.

Il se releva donc et, précipitamment, gravit le pic de l’Aileron d’où il pouvait avoir une vue sur l’île entière et sur l’Océan.

Rien.

Rien qu’une immensité déserte sur laquelle se perdait le regard et se couchait doucement le soleil.

Smith ferma les yeux pour ne plus voir ce néant qui l’accablait.

Au campement, la nouvelle était déjà peu ou prou soupçonnée. Maximilien avait trouvé la réserve de munitions singulièrement entamée de même qu’il avait constaté la disparition des instruments nautiques. Quant à la nourriture de survie, précieusement gardée en cas d’urgence, elle avait subi des coupes sombres.

– Oh, je le hais ! Je le hais ! s’écria le jeune noble comme Smith arrivait, le visage défait. C’est un sale égoïste ! Il nous abandonne !

Tous les autres enfants étaient rassemblés autour du feu, consternés.

– Non, il se sacrifie pour nous !

– C’est un idiot ! Il ne pense qu’à lui ! Il nous prive de tout ! Il nous ôte toute chance de partir !

– Partir ? répéta Fabian, stupéfait. Mais aucun de vous ne voulait partir !

– Nous aurions pu le faire s’il n’avait pris la pirogue ! A cause de lui, nous sommes condamnés à rester ici toute notre vie !

L’accusation était tellement aberrante que Smith rétorqua :

– Vous êtes injuste, Maximilien...

– Moi, injuste ? rugit le vicomte, hors de lui. Moi ? C’est de vous que je reçois une telle insulte ? Vous ? Un sale pirate ? Vous étiez de mèche avec lui ! Voilà tout !

Atterré, Smith se ramassa sur lui. Dans les cas graves, il restait prisonnier de son passé. Personne n’avait oublié. Dès qu’il y avait un coupable à nommer, il était le premier sur la liste.

Une main se posa sur ses épaules.

– Ne t’en fais pas, dit la voix familière de Gwénaël. Il dit n’importe quoi !

Le jeune homme osa lever les yeux. Maximilien avait disparu. Les autres enfants le regardaient avec plus de tristesse que de colère.

– Oui, c’est lui, l’imbécile, renchérit Yannick.

– Je ne savais pas, murmura Smith. Je ne savais pas. Si j’avais pu imaginer...

– Si *nous* avions pu imaginer. Ne te mets aucun blâme sur les épaules ! Car il a bien préparé son coup. Je comprends maintenant pourquoi il paraissait soudain si raisonnable. Il mijotait son projet et nous endormait ! Nous aurions dû nous méfier. Nous avons pris son calme pour le bon sens enfin revenu !

– Il n’a laissé aucun indice derrière lui ? demanda Morgan.

– Pourquoi l’aurait-il fait ? Il s’est débrouillé pour que nous soyons mis devant le fait accompli. Sinon, il n’aurait pas dit à Gwénaël qu’il allait composer !

– J’aurais dû...

– Cesse de te culpabiliser, Fabian ! Tout cela ne sert à rien. Tu n’as rien vu, ni nous non plus ! Il a été beaucoup plus malin que nous, c’est tout ! Maintenant, il ne nous reste plus qu’à...

Il s’arrêta à temps avant de prononcer le mot «prier» et le remplaça par «attendre».

– Attendre quoi ? rétorqua Michael. Qu’il nous envoie un os en souvenir de sa rencontre avec les requins ? Nous n’avons rien à attendre, que la mort pour nous aussi ! Maximilien a raison. C’est un sale égoïste qui nous empêche de quitter cette île !

Gwénaël lui décocha un coup de poing au visage. L’instant d’après, les deux garçons roulaient à terre tandis que Smith et Yannick essayaient de les séparer.

– Il n’a pas à traiter mon frère d’égoïste ! hurla le benjamin des Le Quellec. Si Emmanuel est parti seul, c’est que personne ne voulait l’accompagner ! C’est parce que nous avons tous peur ! Alors, on n’a pas à dire qu’il nous abandonne ! Il essaie seulement de nous sauver parce qu’il sait que nous n’aurions pas le courage de le faire avec lui ! C’est tout !

Sagement, Smith incita tout le monde à aller se coucher. Il ne servait à rien de s’entre-déchirer. Les nerfs étaient à vif pour tous. L’isolement permettrait à chacun de réfléchir plus sainement à la situation. Gwénaël fut le premier à disparaître cacher sa douleur auprès de Murali sans doute. Les autres le suivirent sans un mot.

– Viens ! dit alors Yannick d’un ton décidé en prenant Smith par le bras.

Le jeune homme qui s’assurait que le feu était bien sous contrôle parut surpris.

– Où ?

– Sur le *Saint-John* ! Il faut savoir. Je ne peux croire qu’Emmanuel soit parti sans expliquer sa conduite, sans nous dire un ultime adieu...Viens avec moi, Fabian !

Le carré qui les accueillit était dans un ordre impeccable, les hublots soigneusement clos, le piano fermé. Rien ne traînait. Tout témoignait d’un départ mûrement réfléchi et sans hâte.

Smith, par un dérisoire réflexe, ouvrit le piano. Il lui semblait que voir ce clavier devenu si familier redonnerait vie à la cabine.

– Une lettre ! s’écria aussitôt Yannick qui fut le premier à la voir et à la saisir avant de la tendre à son compagnon en disant d’un ton où perçait un fond de jalousie : c’est à toi qu’elle est adressée.

En effet, la feuille pliée en quatre portait ces mots :

«A Fabian Smith, mon successeur sur Nedeleg Island».

– Non, murmura le jeune homme en se laissant tomber sur la banquette. Lis, toi. Moi, je ne peux pas !

Yannick s’assit à son tour pour obtempérer. Sa voix était rauque malgré toute sa volonté à dominer son émotion et sa nervosité.

*Mon cher Fabian,*

*Voilà qui manque de la correction la plus élémentaire : partir sans préavis. Je sais que je n'aurais pas dû, mais que faire ? Aucun de mes camarades n'a changé d'avis. Mes frères se sont rangés dans le camp des raisonnables. Il n'y a que toi qui m'es resté fidèle, qui as supporté mes fantaisies jusqu'au bout. Mais je ne peux t'entraîner plus loin. Non pas que tu y répugnes. Ton amitié pour moi te ferait faire des folies. Celle que j'ai pour toi m'empêche d'en profiter honteusement. Alors, je te confie ceux qui m'ont élu pour être leur bien indigne chef. Avec eux, tu pourras construire un nouveau canot, plus grand, plus sûr, tu pourras les convaincre de quitter l'île dans quelques années. Ils sont encore trop jeunes. Je sais ce que je risque en partant. Je sais aussi que l'infime chance que j'ai de réussir, il faut que je la saisisse. Personne d'autre ne le fera. Je n'ai donc pas le droit de reculer. Si d'ici trois mois, vous n'avez pas de nouvelles, c'est que je suis mort. Ne me pleurez pas. Ne désespérez pas non plus. Ce qu'un enfant seul ne peut faire, sept hommes mûrs le pourront peut-être. Mais je n'étais pas prêt à attendre. Il y avait trop de fantômes à exorciser.*

*Dis à mon cher Yannick que tout est oublié et que je ne serais pas parti si je n'avais pas cru à l'existence d'un Dieu d'Amour et de Miséricorde, ni à la valeur du sacrifice suprême par amour. Dis lui aussi de veiller à ce que Gwénaël ne me ressemble pas. Je ne suis pas un modèle à suivre.*

*Avec toute mon amitié,*

*Emmanuel Le Quellec*

*P.S. Prends soin de Murali*

Commencèrent pour les naufragés les jours les plus sombres de leur existence de reclus, partagés qu'ils étaient entre une indéclinable espérance qu'ils estimaient stupide sans pouvoir l'extirper de leur cœur, une colère monumentale à l'égard de ce chef qui les abandonnait pour satisfaire ses exigences personnelles et, enfin, un désarroi total à l'idée que leur seul cible d'énergie combative avait disparu. Ainsi que Maximilien l'avait parfaitement compris depuis longtemps déjà, privés d'une opposition en chair et en os, les égoïsmes, les rivalités, les conflits ne tardèrent pas à s'épanouir de manière outrancière et débridée. Chacun passait de l'optimisme à la morosité, de l'agressivité à la passivité. Emmanuel était l'objet de toutes les haines, de toutes les jalousies, de toutes les rancunes. Les accusations pleuvaient. Les vieilles rancœurs surgissaient. Le moindre prétexte créait l'étincelle qui provoquait les disputes et les bagarres. A cela s'ajoutait, inavoué, pernicieux, souterrain, un sentiment collectif de culpabilité. Confusément, les garçons sentaient que si Emmanuel était parti, c'était à cause de leur pusillanimité à tous. Par leur refus d'affronter la haute mer, ils l'avaient précipité dans la mort, et une mort horrible, dont ils espéraient seulement qu'elle eût été rapide. Il eût fallu beaucoup d'humilité et de maturité pour admettre une part de responsabilité dans la décision quasi suicidaire de leur ami.

Fabian Smith, l'aîné, se sachant un paria lui-même en raison de l'amitié qu'il avait pour le musicien, se tenait très à l'écart du groupe. La mort dans

l'âme, il assistait à l'effondrement de la petite communauté qui se déchirait sous ses yeux sans qu'il eût la moindre possibilité de la sauver. Le plus terrible pour lui était de se rendre compte que l'adolescent était parti dans l'espoir de sauver des compagnons qui ne rataient aucune occasion de le dénigrer et de le torpiller. Il ne lui restait plus qu'à devenir lui-même le bouc émissaire en récoltant des coups et des injures. C'était tout ce qu'il pouvait offrir au souvenir de celui qui l'avait arraché aux griffes d'Owen, à la servitude de sa lâcheté, cet enfant qui n'avait pas hésité à tenter seul une traversée périlleuse, à accepter une mort solitaire pour le salut de ses camarades.

Six semaines après ce funeste 12 mars, le campement fut brutalement réveillé par trois coups de canon amplifiés par l'écho des montagnes. Les plus impulsifs des garçons se ruèrent sur la plage. Les autres, un peu hagards, se regardèrent, l'esprit submergé de questions. Espoir ? Attaque ? Réussite ?

– Le drapeau français ! hurla Yannick dès qu'il découvrit, croisant de l'autre côté de la barrière de récifs un aviso sous petite vapeur.

S'en était détachée une chaloupe.

– Emmanuel est à bord !

– Non !

– Si !

– Je te dis que non !

Fabian dut séparer les deux belligérants qui en venaient aux mains.

– Si, il est là ! affirma-t-il quelques minutes plus tard après une observation très attentive.

Les six enfants se mirent à danser de joie, aussi fraternels qu'ils avaient été haineux un instant plus tôt. C'étaient des embrassades, des cris, de grandes tapes dans le dos.

– Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés ! chantaient-ils allégrement.

– Vive Emmanuel !

C'était Gwénaél qui, le premier, avait su rendre à qui de droit le mérite de ce sauvetage.

Une immense ovation pour le héros du jour fit trembler l'atmosphère. Les marins de la chaloupe y répondirent en souquant plus ferme.

Le premier à mettre pied sur l'île fut un officier en uniforme qui prêta une main secourable à Emmanuel pour descendre à son tour. L'instant d'après, les trois frères étaient dans les bras l'un de l'autre.

Maximilien, toujours au fait des bonnes manières, salua le nouveau venu avec beaucoup de correction.

– Bonjour, jeune homme. Je me présente : lieutenant Grangier, chargé de vous ramener à Sydney dans les plus brefs délais.

– Vous êtes français ? s'étonna le vicomte en s'apercevant que le nouveau venu s'était adressé à lui dans la langue de ses ancêtres.

– Tout ce qu'il y a de plus français. De Bordeaux ! Et vous ?

– De Vendée. Venez-vous donc directement de France ?

Le lieutenant Grangier se mit à rire.

– Pas du tout ! De Nouméa.

– Nouméa ? Et... Et Emmanuel ?

– Que diriez-vous de parler anglais ? Certains de vos camarades sont complètement en dehors de la conversation !

Dans un anglais correct quoique teinté d'un accent fort prononcé, le lieutenant Grangier se tourna vers les autres garçons et après les avoir salués, les invita à venir fêter leur sauvetage à bord du *Bourgogne*.

– Pas de refus ! s'exclama Morgan. Cela va nous faire du bien de manger autre chose que du poisson et de boire autre chose que de l'eau ! Vous ne pouvez savoir combien j'ai envie de pain frais, de rôti de bœuf et de chocolat !

Ses camarades éclatèrent de rire à sa réflexion si spontanée. Certains songèrent avec étonnement que c'était bien la première fois qu'ils l'entendaient se plaindre de la nourriture. Et ils s'aperçurent avec la même surprise que Morgan n'était plus le petit obèse du début de la croisière mais un garçon parfaitement bien proportionné. Jamais jusqu'alors ils ne l'avaient remarqué tant le changement s'était fait progressivement.

Pierre Grangier, devant l'embarras soudain de l'adolescent, se hâta de le rassurer.

– Je ne promets pas que nous trouverons tout cela, mais je suis sûr que cela sortira de votre ordinaire ! Allez ! Venez tous ! Embarquez !

Pendant toute la traversée, assez courte, qui les mena sur le *Bourgogne*, Fabian Smith eut le regard fixé sur Emmanuel. Celui-ci l'avait serré contre lui, avec autant de chaleur que ses frères mais ils n'avaient pu échanger un mot. Le jeune garçon était méconnaissable. Sa peau si brune était comme brûlée par le soleil, accentuant encore son métissage, ses yeux si lumineux apparaissaient éteints, ses rares gestes trahissaient une extrême lassitude, un épuisement quasi insurmontable. Un demi sourire figé éclairait à peine son visage anguleux à force de maigreur. Il avait l'aspect de ceux qui ont vu la mort de trop près pour en oublier jamais le contact glacé. Quel enfer physique et moral avait-il traversé ?

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent pris pied sur l'avisoir que le lieutenant Grangier retint le jeune homme qui s'apprêtait à suivre les garçons sous une toile destinée à protéger une grande table des rayons du soleil déjà accablant.

– Vous êtes Fabian Smith, n'est-ce pas ?

– Oui, commandant.

– Et vous êtes l'ami de votre jeune chef, si j'ai bien compris...

– Il m'a fait cet honneur bien que j'en sois indigne...

– Ce n'est pas moi d'en juger, reprit le lieutenant avec un très bref sourire avant de considérer le marin d'un air extrêmement grave. Permettez-moi de sortir de mon rôle pour vous dire ce que vous devinerez peut-être mais que vous n'apprendrez jamais de la bouche même de l'intéressé : ce garçon revient de l'au-delà. S'il n'est pas mort, c'est qu'il existe un Dieu qui l'a empêché de mourir et qui a veillé sur ces quinze jours durant lesquels il s'est retrouvé seul à la surface du Pacifique, à bord de cette misérable pirogue, un chef d'œuvre de stabilité et de maniabilité, soit dit en passant. Un Dieu capable de protéger ce jeune fou. Car son entreprise relevait ni plus ni moins de la folie. Et pourtant, il est arrivé à l'entrée de la baie de Nouméa et a été recueilli dans un état de faiblesse qui défait toute description, à bout de nourriture et surtout d'eau. Il avait sur lui un récit assez circonstancié qui relatait l'histoire de la mutinerie et du naufrage ainsi que la position de votre île. Les autorités de Nouméa ont été très embarrassées : quelques mois plus tôt, elles avaient en effet reçu un avis de recherche concernant le *Saint-John*. Comme tout le monde, elles avaient conclu à une perte corps et bien, durant un cyclone. Était-ce vraiment un survivant qui venait là ? Comment concevoir qu'un gamin avait été capable de construire une embarcation et surtout d'accomplir une traversée si longue ? Après avoir

interrogé votre ami, le commandant de la place fut convaincu de sa sincérité. Par contre, pour ne pas créer de fausses joies aux familles, il a souhaité que le départ du *Bourgogne* se fasse dans la plus grande discrétion : il restait très sceptique quant à la position réelle de l'île. Et je dois dire que jusqu'à ce matin, j'étais convaincu, personnellement, d'avoir affaire à un imposteur.

– Je ne vous en blâme pas...

– Moi, si. Car il mérite mieux que cela ! Je lui tire mon chapeau ! Mais je crains qu'il n'ait laissé beaucoup de sa santé physique et peut-être même mentale dans cette aventure inouïe...

Smith poussa un profond soupir en regardant la frêle silhouette recroquevillée sur elle-même contre la rambarde, loin de l'animation du repas qui se préparait et de ses camarades dont les cris et les rires un peu trop hauts parvenaient jusqu'à eux.

– Il ne laissera jamais personne pénétrer dans l'intimité de sa souffrance. Il restera solitaire, comme toujours...

– Alors, monsieur Smith, votre amitié lui sera d'autant plus précieuse.

– Dites-moi, commandant, avez-vous des nouvelles du capitaine Larkin et de son second ?

– Aucune, j'ai le regret de vous le dire. Et je sais que cette ignorance mine aussi votre ami. Nous ferons route le plus rapidement possible pour Sydney. Ce sont les ordres que j'ai reçus de mes supérieurs.

Le *Bourgogne* quitta Nedeleg Island le lendemain matin après que les garçons eurent passé une dernière nuit à terre, ce qu'ils avaient demandé comme une prière. Ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'ils virent disparaître à jamais ces rivages enchanteurs sur lesquels ils avaient trouvé refuge, souffert, partagé, désespéré, espéré, lutté et découvert ce qu'ils étaient. Ils avaient appris la limite de leurs forces et de leurs faiblesses. Ils avaient compris la difficulté à vivre en société. Ils avaient essayé de faire l'apprentissage de la démocratie. Ils avaient expérimenté dans leur chair, souvent à leurs dépens, qu'ils n'étaient pas celui qu'ils imaginaient et que les autres, comme eux, se révélaient différents de ce qu'ils apparaissaient. Les masques étaient tombés. Ils revenaient, riches d'expérience, d'amitié, de fraternité, conscients que cette aventure constituait l'étape essentielle de la construction de leur personnalité d'homme. Le plus jeune n'était plus un enfant. Les aînés étaient déjà des adultes mûrs et responsables, même si les derniers événements les avaient rendus semblables à des animaux pris dans la loi de la jungle.

Le 7 mai, sous les nuages, le vent et la pluie, le *Bourgogne* se présenta par le travers de North Head. Une heure plus tard, le lieutenant Grangier consentit à laisser les trois Le Quellec, leur chat et leur ami Fabian Smith devant Shark Point. Ce n'était pas une action légale, mais il se disait que les autorités, toutes à la joie de retrouver si inopinément les survivants du *Saint-John* fermeraient les yeux sur ce débarquement peu régulier. Il avait aussi compris que s'il ne mettait pas le canot à l'eau, Emmanuel lui fausserait compagnie et qu'il aurait risqué d'être suivi par les deux autres marsouins de la famille. Et puis, il y avait des faveurs que l'on accorde plus facilement à un héros, encore auréolé de son action d'éclat et pourtant d'une discrétion à toute épreuve. L'officier français admettait en son fort intérieur qu'il éprouvait pour cet adolescent hors de l'ordinaire un sentiment d'estime voisin de la franche admiration.

La montée vers Ti-Ar-Mor, sur ce sentier si familier dont ils reconnaissaient chacun détour, chaque aspérité, fut faite au pas de course par Yannick et Gwé-

naël auxquels la joie donnait des ailes. Par contre, Emmanuel, plié en deux par de violentes nausées, avançait avec difficultés. Fabian, conscient de son état d'extrême nervosité, inquiet depuis qu'il l'avait retrouvé de cette fragilité persistante qui lui rappelait tristement leurs débuts sur Nedeleg Island, cherchait à le reconforter de son mieux, le tirant, le poussant, le soulevant presque pour l'aider à progresser. Il ne pouvait s'empêcher de penser à l'infinie complexité de ce caractère terrassé par une sensibilité malade en certaines occasions et, en d'autres, supérieur à toutes les passions humaines. Bref, Emmanuel restait et resterait toujours un être d'extrêmes.

Ti-Ar-Mor apparut brusquement au détour du sentier, un bijou d'une blancheur éclatante dans son écrin de verdure et serti de fleurs multicolores. Leur maison. Leur enfance. Leur passé.

D'un bond, Yannick et Gwénaël furent sur le perron. L'un se pendit à la cloche, l'autre tambourina à la porte qui, secouée sans ménagement, refusa de s'ouvrir. Ils ne s'embarrassèrent pas pour autant et, toujours courant, toujours hurlant, hors d'haleine, contournèrent la maison tandis que soudainement un chien aboyait.

– Papa! Maman! Papa! Maman!

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement, laissant le passage à quatre têtes effarées qui regardèrent de tous côtés d'où provenaient ces cris. Elles aperçurent à droite deux formes qui, toujours courant, toujours appelant, terminaient leur tour de la maison, suivies d'un Kinou exubérant et aboyant comme un fou. De l'autre côté, au bout de l'allée, elles virent deux silhouettes plus indistinctes, l'une allongée sur la pelouse, l'autre penchée vers elle. Et sur l'herbe fraîchement coupée, un gros chat gris batifolait de contentement.

L'évanouissement de Marie Le Quellec suivit de peu cette vision globale. Yves, paniqué par une situation imprévue qu'il ne maîtrisait absolument pas, reçut l'aide efficace et musclée d'un grand garçon épanoui qu'il reconnut pour être l'aîné de ses fils, son robuste Yannick. Et près de lui, tenant la main glacée de sa mère, se trouvait le benjamin, l'ange blond, son Gwénaël.

Pendant que Marie était transportée à l'intérieur, James Larkin, avec son fidèle Taylor sur les talons, se précipitèrent vers le couple sur la pelouse. Murali fit semblant d'avoir très peur et se réfugia noblement sur la balustrade d'où il considéra la scène d'un air blasé avant de s'absorber dans la toilette de sa queue.

Les deux marins, s'ils espéraient voir leur ancien moussaillon dans la forme étendue sur l'herbe mouillée, furent pris au dépourvu lorsque l'inconnu leur présenta le visage familier d'un être qu'ils haïssaient, qu'ils méprisaient et dont ils souhaitaient la mort depuis seize mois. C'était Smith, le lâche, le mutin, le traître! C'était cette crapule qui osait se présenter devant ses victimes! Les mains des deux hommes se crispèrent pour frapper, se tendirent en avant pour étrangler, pour empoigner ce félon auquel ils devaient des semaines de deuil et de désespoir.

Mais d'un même mouvement, les mains s'arrêtèrent dans leur élan vengeur. Car ce n'était plus totalement Smith qu'ils avaient devant eux. C'était un jeune homme à la physionomie grave et douce, au regard mélancolique qui venait de s'éclairer d'une lumière de joie sincère. Était-ce Smith? N'était-ce pas lui?

James Larkin et Peter Taylor se considérèrent d'un air perplexe, heureux de sentir qu'ils partageaient les mêmes interrogations et les mêmes doutes.

– Capitaine! Monsieur Taylor!...

D'émotion, Smith dut s'asseoir, les yeux pleins de larmes, la poitrine débordant de sanglots.

– Emmanuel ! parvint-il cependant à dire. Emmanuel ! Ils sont vivants ! Reviens à toi !

La suite fut une mêlée indescriptible durant laquelle les quatre hommes passèrent alternativement dans les bras les uns des autres. Peu importait ce qui s'était passé durant ces seize mois. Ils avaient survécu. Ils étaient réunis.

## Chapitre 12

Il fallut attendre de longues minutes avant que le grand salon ne revienne peu à peu dans un état proche de la normale. Un vent de folie collective, de joie enivrante avait bouleversé tous ceux qui s’y trouvaient réunis. Les larmes coulaient au milieu de rires nerveux et d’exclamations hystériques. Plus personne n’était totalement lui-même. Les habituelles convenances n’avaient plus cours. Ce fut ainsi que Joséphine fut serrée dans les bras de Taylor qui déposa de gros baisers sur ses joues rondes, que Fabian Smith tomba dans ceux de l’ingénieur, que Marie sanglota sur l’épaule de Mazhev, que James Larkin fit tourner Yannick comme s’il n’avait été qu’un tout petit. On s’embrassait, on s’étreignait, on s’apostrophait sans savoir à qui on s’adressait, pris que chacun était dans le tourbillon frénétique d’un bonheur immense qui exigeait d’être partagé.

Petit à petit, le calme revint. Marie Le Quellec, épuisée par tant d’émotion et d’intense activité après le gros choc qui l’avait maintenue évanouie pendant un bon quart d’heure, reposait sur le canapé, ses garçons serrés auprès d’elle. Le silence se fit brusquement. Désormais les dix personnes présentes dans la pièce prenaient le temps de se regarder et de se voir. Et ce qu’elles voyaient les incitaient plus à une réflexion silencieuse qu’à des exclamations enthousiastes. Car elles découvraient qu’elles ne reconnaissaient plus du tout ceux et celles qu’ils venaient de retrouver.

Yves et Marie Le Quellec, laissés dans toute la vigueur rayonnante de leur trentaine, déclinaient vers la vieillesse. Les cheveux de l’ingénieur grisonnaient. Son sympathique visage, agrémenté d’une moustache désormais poivre et sel, portait la marque indélébile des nuits sans sommeil, des mois d’angoisse, des espoirs déçus. Son regard, autrefois si enjoué, teinté d’un humour que James Larkin, en le taquinant, qualifiait de typiquement français, ne parvenait pas, même en ces moments de liesse, à chasser les lourds nuages de chagrin qui s’y étaient accumulés. Quant à Marie, cette élégante jeune femme qui faisait l’admiration –et parfois la jalousie– de ceux qui l’approchaient, avait perdu la grâce, la fraîcheur, l’éclat qui la rendaient si charmante et si attachante. Vêtue de grand deuil, osseuse à force de maigreur, le regard éperdu, la peau livide, elle paraissait comme effrayée par le bonheur brutal qui s’était abattu sur elle quand elle avait depuis longtemps cessé de l’attendre. Son sourire figé, son expression hagarde, ses yeux rougis de larmes ne reflétaient aucune joie intérieure. Marie Le Quellec avait tout bonnement désappris d’être heureuse.

En théorie, les trois frères savaient que cela avait dû être extrêmement dur pour leurs parents de vivre cette année presque et demie d’incertitude, puis d’ignorance, puis de conviction quant au sort tragique de leurs enfants. Mais

ils n'avaient jamais imaginé que cela pût les transformer si radicalement jusque dans leur aspect physique. La métamorphose de leur mère adorée, vénérée, presque idolâtrée les épouvantait bien au-delà des mots. Ils sentaient tous, sans pouvoir échanger entre eux, qu'il s'était produit là une cassure irrémédiable, que leur retour ne leur rendrait jamais le père et la mère qu'ils avaient connus et aimés durant leurs premières années. Mais dans leur naïveté, ils n'imaginaient pas non plus que leurs parents, les autres adultes présents ne voyaient pas en eux les insouciantes jeunes garçons qui s'étaient embarqués pour l'île d'Ismaël seize mois plus tôt. Car ils avaient tous trois terriblement changé et ne le soupçonnaient pas.

Yannick était un solide gaillard d'une quinzaine d'années auquel on aurait facilement donné un ou deux ans de plus. Il paraissait avoir atteint sa taille d'homme ou presque. Bien découpé, moyennement grand, la lèvre supérieure déjà ornée d'une ombre de moustache dont il était très fier, il respirait toujours autant la santé, la bonne humeur, l'enthousiasme. Mais ce n'était plus un enfant, on le sentait, c'était un adulte qui avait appris à canaliser ses émotions, qui savait réfléchir et ne plus se laisser emporter par sa fougue.

S'il avait évolué dans la ligne de son enfance, on ne pouvait en dire autant de Gwénaél. Le benjamin était tout simplement méconnaissable. Plus que son aspect physique, ses cheveux blonds décolorés par le soleil, sa peau tannée par le grand air, c'était son expression qui créait la surprise, un air farouche d'enfant qui n'en est plus un parce qu'il a traversé trop d'épreuves, parce qu'il a rencontré le mal sous toutes ses formes, parce qu'il a souffert dans son cœur et dans son corps. Le regard surtout impressionnait : il était lourd de violentes révoltes, de haine, de défiance, de blessures cachées, celui de ceux qui ont appris la vie trop tôt et qui pour faire face se sont construits une cuirasse hérissée de piquants. Qu'est-ce qui faisait que les deux frères soient soudain dissemblables alors qu'ils avaient partagé les mêmes expériences ?

Pensant qu'une réponse pouvait être dans le troisième membre du trio, les adultes présents la cherchèrent chez le musicien. Ils ne la trouvèrent pas. Emmanuel, déjà mûr avant de partir, l'était seulement beaucoup plus. Il avait poussé tout en hauteur, «sans perdre de temps pour engraisser» selon la formule de Taylor ce qui contribuait à en faire un adolescent dégingandé, aux membres interminables. Sa physionomie était, au vu des circonstances joyeuses, d'une gravité inappropriée. Plus inquiétant, quelque chose semblait être brisé en lui. Dans les yeux si bleus ne brillait plus cette flamme intérieure qui en faisait un être si attachant et si supérieur à son âge. Et pourquoi chez lui voyait-on les signes infaillibles d'une fatigue très prononcée ? Pourquoi était-il si amaigri ? Pourquoi était-il comme éteint ?

Toutes ces considérations, de part et d'autre, se firent très rapidement. Mais elles contribuèrent à créer un vif sentiment de malaise. Il fallait sortir à tout prix du silence qui menaçait de s'éterniser.

Fabian Smith se trouva à point nommé pour devenir le centre de tous les regards. C'était un inconnu. Un vrai, celui-là. Il était permis de s'interroger. De se montrer sincèrement surpris de le voir là, dans une réunion de famille qui aurait dû être intime.

James Larkin ne laissa pas le temps au jeune homme de répondre aux questions qui montaient aux lèvres des Le Quellec. Il s'approcha de lui, lui prit la main et le fit avancer au milieu de la pièce :

– Mes amis, il est temps que je vous présente le sauveur de vos enfants !

– Le sauveur ! s'exclamèrent Marie et Yves avec un parfait ensemble, mais pâles d'émotion et déjà de reconnaissance.

Les trois frères risquèrent un échange de regard. Qu'est-ce que cela signifiait de la part du capitaine ? On aurait pu croire à une monstrueuse attaque d'ironie. Or, l'honnête visage du marin était à cent lieues d'exprimer une joie malsaine. Et celui de Taylor rayonnait. Fabian, quant à lui, ne sachant ce qui lui arrivait, gardait les yeux baissés, épouvanté.

– Oui, mes amis. Oui ! Le sauveur ! Un homme que je croyais perverti dans le mal comme ses compagnons. Un homme que j'aurais fait pendre avec joie à la plus haute vergue du premier bâtiment venu et là-dessus, Peter ne me démentira pas ! Un homme qui nous a trompés afin d'avoir les mains libres pour agir ! Ah, Smith, mon ami, nous pardonneras-tu d'avoir été aveugles à ce point et de n'avoir pas vu que tu essayais de donner le change pour pouvoir mieux protéger nos enfants ?

Fabian Smith défaillait. Maintenant, il comprenait qu'un profond bouleversement pouvait malmener ses intestins. Un goût âcre montait à sa gorge. Il se raidissait de toutes ses forces pour ne pas tomber. Sa main, devenue moite et glacée, tremblait dans celle de James Larkin. Plus que jamais, il regardait ses pieds, s'attendant à ce que la terre s'ouvre devant lui, à ce qu'il se réveille dans un cachot obscur, à ce qu'il consomme sa honte en s'évanouissant comme une femmelette.

– Parle, James ! Parle ! Explique-nous !

– Ce que veut dire le capitaine, intervint alors Emmanuel en contournant le divan sur lequel sa mère était à demi étendue et en s'approchant de Smith pour lui prendre la main qu'il avait de libre, c'est que Fabian Smith, matelot à bord du *Saint-John*, n'était pas du groupe des mutins mais qu'il s'est fait passer pour tel, y compris devant le capitaine et monsieur Taylor, y compris devant nous, afin de pouvoir nous venir en aide et finalement de nous sauver comme nos récits vous le raconteront plus tard !

– Tu n'as rien soupçonné, James ? Ni toi, Peter ? s'écria l'ingénieur d'un ton de reproche.

– A quoi cela aurait servi que nous vous donnions de faux espoirs ? rétorqua James Larkin.

– Avouons qu'en dépit de la sympathie que nous avons pour Smith, nous l'avons cru un traître, comme les autres... ajouta Taylor qui voulait essayer de rester au plus près de la vérité.

– Nous aussi, dit alors Yannick dont la voix grave surprit tout le monde. Ce n'est que quand il a sauvé Emmanuel que... que nous avons... compris...

Sous les éclairs qui jaillissaient des yeux de son frère, Yannick eut du mal à achever sa phrase, comprenant, un peu tard, qu'il avait parlé de manière inconsidérée.

– Il a sauvé Emmanuel ? demanda Marie Le Quellec en se soulevant à demi, inquiète. Et de quoi ?

Emmanuel, abandonnant Fabian, bondit auprès de sa mère pour la rassurer en passant ses bras autour de son cou dans un geste affectueux et spontané assez inhabituel pour lui.

– Du naufrage, maman chérie.

– Un naufrage, oh mon Dieu !

– Tout va bien puisque nous en sommes ressortis !

– Ah ça, madame Marie, interrompit Joséphine, je sens qu'on en vient aux récits. Je demande bien pardon à ces messieurs, mais moi, je ne veux plus voir madame Marie dans ces vilains vêtements noirs. Et puis, vous avez une tête à mourir de faim. Je vais vous apporter à manger. Ensuite, vous pourrez faire vos récits!

– Soit, ma bonne Joséphine, mais auparavant, j'ai une chose très importante à faire...

Marie se mit debout avec l'aide d'Emmanuel et, encore mal assurée sur ses jambes, fit deux pas vers Smith.

– Mon ami, s'écria-t-elle en lui tendant ses deux mains si blanches et si maigres, mon ami, permets-moi de t'embrasser comme le réclame mon cœur de mère. Tu ne sauras jamais combien il a besoin de t'exprimer ma reconnaissance de nous avoir rendu nos trois trésors.

Presque paralysé d'émotion, plus mort que vif, Smith se laissa étreindre par la jeune femme. Il n'en pouvait plus. Il était arrivé à Sydney comme un coupable repentant, bien résolu à ne rien faire pour se soustraire aux conséquences de ses crimes. Il s'était armé contre les difficultés, les attaques, les avanies, les injustices, les incompréhensions qui, selon lui, feraient partie de son expiation. Il croyait avoir tout prévu, tout imaginé. Tout. Sauf une chose : être accueilli comme un héros et cela avant même une quelconque intervention des enfants qui revenaient avec lui. Etre considéré comme un sauveur par le capitaine Larkin et Taylor, les deux hommes qu'il avait laissé livrer aux flots sans lever le petit doigt pour les sauver, eux qui avaient assisté de leurs propres yeux au supplice du jeune Emmanuel. Pourquoi un tel revirement ? Et évidemment, Emmanuel s'était fait un malin plaisir d'enfoncer le clou et de bien mettre les points sur les «i»... Tout cela était une hypocrisie monstre. Comment pouvait-il se laisser embrasser par la mère des malheureux enfants ?

– Je... Je... bégaya-t-il dans une dérisoire tentative de restaurer la vérité.

– Tais-toi, mon ami ! Tais-toi ! Tu serais capable de nier l'évidence par humilité. Mais on ne trompe pas un cœur de mère !

– Madame Marie, laissez-moi aussi embrasser le sauveur de mes petits ! J'y ai bien droit aussi !

Sans façon, Joséphine déposa deux baisers sonores sur les joues rugueuses du jeune homme dont la tête tournait complètement et qui semblait vivre un affreux cauchemar.

– Et maintenant, messieurs, nous vous abandonnons provisoirement. Sur-tout, ne commencez pas les récits sans nous. Je vous apporte à manger. Vous n'allez pas rester longtemps aussi maigres que des échalas ! Je ne sais pas qui vous a nourris, mais je ne lui ferai pas mon compliment ! Comptez sur moi pour remédier à cela !

Gwénaél sauta au cou de Joséphine tandis que ses frères riaient de bon cœur. C'était réconfortant de retrouver la chère femme si semblable à elle-même, ronchonante, bourrue, grommelante, si préoccupée de leur santé. Au moins, ni elle, ni Mazhev n'avaient changé. Dans cette maison qu'ils retrouvaient comme des étrangers, le couple breton apparaissait comme un roc solide, immuable.

Pendant ce temps, Fabian avait fini par trouver refuge sur le premier siège venu, terrifié de se retrouver soudain prisonnier d'autrui sans la possibilité de s'affirmer pour ce qu'il était. Était-il donc retombé dans sa lâcheté ? Mais comment hurler à ces pauvres gens que rien de ce qu'ils croyaient n'était vrai ? Ils s'émerveilleraient de son humilité, ils applaudiraient sa modestie... Le capi-

taine et Taylor mentaient effrontément. Eux, ils savaient ce qui s'était passé. Pourquoi le défendaient-ils si spontanément ?

Yannick, à un regard de son frère, comprit que celui-ci l'incitait à meubler le silence pour détourner l'attention de Smith et lui permettre de reprendre ses esprits. Il s'empressa donc de demander à son père et aux deux officiers ce qui s'était passé en leur absence et comment ils avaient pu rentrer à Sydney. Ravi de parler sans crainte de travestir la vérité, James Larkin raconta que par très grande chance, ils avaient pu être recueillis trois jours après la mutinerie par un bâtiment se rendant à Sydney où ils étaient arrivés une semaine plus tard.

– Je vous laisse imaginer ce qu'était ce retour. Nous aurions préféré mourir l'un et l'autre plutôt que de devoir affronter toutes les familles et celle-ci en particulier. Comment annoncer un gâchis pareil dont je me sentais totalement responsable puisque j'avais accepté ces forbans dans mon équipage ? Cependant, nous n'avions pas le choix car l'important était de tout mettre en œuvre pour vous trouver.

– Vous nous avez donc recherchés ? demanda naïvement Yannick.

– Comment peux-tu croire que nous soyons restés sans rien faire ? Toutes les polices du monde ont été mises sur les traces du *Saint-John*. Votre signalement était donné partout. Nous pensions que vous alliez être l'objet d'une demande de rançon. Sinon, comment s'expliquait le fait que nous n'ayons pas été tués...

– Par l'intervention courageuse de Fabian Smith...

Le capitaine et Taylor tournèrent leurs regards vers Emmanuel qui venait de faire cette précision d'un ton posé.

– Quoi ?

Smith, qui avait commencé à respirer un peu plus normalement depuis qu'il avait cessé d'être le centre d'intérêt, sentit un étau lui resserrer le cœur. Pourquoi Emmanuel avait-il cru bon de le remettre sur la sellette ?

– Autant dire tout de suite ce qu'il en est, expliqua le garçon, toujours très calme, un peu détaché même. Fabian Smith a intercedé pour vous auprès du cerveau de la machination, l'infâme Owen, et a failli laisser sa vie dans cette tentative. Quant aux projets d'Owen, personne d'entre nous ne les connaît.

– Oh, Smith, mon ami, comment avons-nous pu si mal te juger ? s'écria Taylor en serrant les mains du jeune homme à les briser.

De nouveaux sanglots oppressèrent la poitrine de Fabian. Oui, il avait tenté l'impossible pour arracher les deux officiers à la mort, mais il n'en était pas moins un complice d'Owen. Pourquoi Emmanuel ne le laissait-il pas en paix ?

– Si cela peut vous rassurer, monsieur Taylor, reprit le musicien avec un sourire, nous avons aussi beaucoup douté. Mais nous nous éloignons de ce qui nous intéresse : après avoir mis toutes les polices du monde sur nos traces, qu'avez-vous fait ? Attendu ?

– Nous nous sommes rongés les sangs. Nous attendions cette fameuse demande de rançon estimant que les ravisseurs ne pouvaient qu'avoir cela en tête en vous gardant à bord. Rien n'est venu. Par contre, nous avons appris que le surlendemain de la mutinerie, une dépression avait balayé cette partie du Pacifique faisant de gros dégâts aux Fidji. Comme les semaines, puis les mois passaient sans avoir la moindre nouvelle, nous avons fini par avoir la certitude que vous aviez péri corps et biens très peu de temps après que nous vous ayons quittés. Un tel silence ne pouvait s'expliquer qu'ainsi pour nous. C'est d'ailleurs la conclusion qu'ont donné les autorités du port. Il ne nous restait plus qu'à pleurer et à prier.

– Si je comprends bien, poursuit Taylor qui durant le court récit de James avait opiné de la tête, vous avez eu la chance de faire naufrage. Comment avez...

– Monsieur Taylor, attendez maman et Joséphine, je vous en supplie ! s'écria Yannick.

– Que veux-tu, nous languissons d'avoir des récits ! Mais tu as raison, mon garçon ! Nous avons attendu seize mois, nous pouvons attendre quelques minutes de plus...

Un accord dissonant ébranla le salon. Emmanuel avait rejoint son piano et ouvert les hostilités. Ce début sauvage fit froid dans le dos de tous. Par cette brèche ouverte s'écoula un magma chaotique de doubles croches et de rythmes syncopés. Si le garçon s'était montré, selon son habitude, plutôt réservé et laconique dans ses propos, son discours artistique s'avéra beaucoup plus passionné. Les trois hommes qui l'écoutaient (Fabian ne comptait pas, étant un habitué des récitals tourmentés) y trouvèrent des sujets de sérieuse inquiétude. Cette improvisation ressemblait trop à une lutte éperdue contre les puissances du mal pour que l'on pût imaginer que les mois écoulés avaient été raisonnablement faciles. Le drame que les bouches ne révéleraient peut-être pas, celui qu'on devinait sur les visages des deux plus jeunes, s'étalait ainsi, crypté et terrible.

Yves Le Quellec, en entendant ces notes pressées, haletantes, descendantes, souffrait intensément : elles lui laissaient entrevoir un fils plus étranger encore que par le passé. Cela lui fut si pénible qu'il voulut s'éloigner de ses compagnons abîmés dans leur écoute et partit se réfugier sur le balcon ombragé de bougainvillées. Là, assis ou plutôt tassé sur lui-même, se trouvait déjà Fabian Smith que le même désir de solitude avait attiré là, incapable de rester en compagnie de gens qui voulaient le faire être ce qu'il n'était pas.

Le beau visage creusé et intelligent de l'ingénieur s'irradia d'un vrai sourire en découvrant le jeune homme.

– Monsieur Smith, dit-il en lui tendant les deux mains, je ne vous ai pas encore parlé. C'est que les mots me manquent pour vous demander pardon d'avoir douté de vous et pour vous remercier. Vous dire un simple merci alors que vous refaites battre un cœur brisé de désespoir, c'est d'une banalité affligeante. Mais je suis pauvre devant le bonheur comme dans le malheur.

Smith ne savait pas ce qui le bouleversait le plus, la position si fautive dans laquelle il se trouvait ou la grandeur toute simple d'Yves Le Quellec. Il trouva cependant la force de répondre :

– Je suis bien indigne de votre reconnaissance, monsieur. S'il y en a un qui porte une responsabilité dans ce retour d'aujourd'hui, c'est votre fils, votre Emmanuel.

L'ingénieur posa sur le pianiste un regard blessé avant de murmurer :

– Mon fils, devenu cet inconnu...

Sidéré par ce cri d'agonie d'un père éprouvé, sachant tout ce que son ami portait dans son cœur d'amour et de dévotion pour sa famille adoptive, le jeune homme trouva en lui les ressources de s'écrier avec feu :

– Ne vous fiez pas aux apparences, monsieur !...

D'un geste, Yves l'interrompit.

– Ne poursuivez pas, monsieur Smith. Votre intervention vous fait honneur, mais je maintiens ce que je dis. Cet enfant, déjà si difficile à comprendre, est désormais un complet étranger. Désormais, la souffrance nous sépare, la sienne et la nôtre...

– Qu'est-ce que j'entends, Yves ? Un jour comme aujourd'hui, tu tombes dans le pessimisme et tu essaies d'y entraîner le malheureux Smith ?

– Nous parlions d'Emmanuel, James, dit gravement l'ingénieur en se tournant vers son ami, arrivé sans bruit auprès d'eux.

– Je m'en doutais un peu, figure-toi ! Avec une musique pareille, on peut difficilement avoir le cœur qui bat normalement ! C'est un peu violent et agressif...

– C'est désespéré...

– N'exagère donc pas...

– Il devrait exploser de joie, or je n'ai rien entendu de plus lugubre de ma vie !

– Lugubre, c'est beaucoup dire. Allons, mes amis, venez donc, je crois que Marie va revenir.

De fait, au moment où ils quittaient le balcon pour le plus grand soulagement de Smith qui redoutait des questions embarrassantes, la jeune femme faisait son apparition, sous les applaudissements frénétiques de Yannick et Gwénaël. Emmanuel qui, de son piano, faisait face à la porte, vit aussi sa mère entrer dans la pièce, vêtue d'une robe d'organdi d'un bleu de myosotis qu'il aimait tout particulièrement. Il se crut revenu quelques années en arrière. Tandis que ses frères se ruaient sur elle en la soulevant de terre et en l'étouffant de baisers, il changea brusquement de tonalité et exécuta une sorte de gigue endiablée, exubérante de joie et de vie.

– Alors, mon cher Yves, diras-tu encore que ton fils est un mélancolique endurci ? murmura James Larkin à l'oreille de son ami.

L'ingénieur ne répondit pas tout de suite. Il considérait le tableau de sa femme et des deux garçons avec ravissement.

– Regarde Marie, souffla-t-il d'une voix tremblante. Qu'elle est belle !

Ni le capitaine, ni le second n'allaient le démentir. Encore moins Fabian Smith qui, n'ayant jamais connu sa propre mère, découvrait en Marie Le Quelled un paradis de beauté, de bonté, de tendresse, bref de perfection. Il se souvenait aussi de l'étreinte de la jeune femme, de son parfum, de la douceur de sa peau. Il aurait voulu avoir l'âge de Gwénaël pour pouvoir sans pudeur se nicher dans des bras si aimants.

Joséphine suivit de près la jeune femme. Elle disposa sur toutes les surfaces disponibles des tasses, des théières, des assiettes et une profusion de cakes, cookies, sablés et même un énorme gâteau breton qui attira Yannick et Gwénaël plus sûrement que le sucre attire les fourmis. N'y avait-il pas de la gelée de groseilles et de la compote de framboises pour aller avec ?

– D'où sortez-vous tout cela, ma brave Joséphine ? demanda James Larkin, stupéfait par l'étalage de tant de richesses comestibles en si peu de temps.

– Dame, capitaine, il faut savoir prévoir ! C'est bien beau de se lamenter et de prier Sainte Anne ô bonne mère, mais il faut agir aussi ! La preuve, c'est qu'on en a bien besoin de mes gâteaux aujourd'hui.

– Comme nous avons eu besoin de ta foi et de ton optimisme durant ces mois d'épreuves ! s'écria l'ingénieur dans un élan qui s'arrêta sur la vaste poitrine de la Bretonne. Que serions-nous devenus sans toi ?

– Allez, monsieur Yves ! Ne pensez plus au passé ! Mangez ! Vous ressemblez à un hareng desséché, comme vos enfants ! La joie, ça doit vous creuser !

Yannick et Gwénaél, plus prosaïques, bavaient d'envie devant le gâteau, si jaune, si moelleux de beurre salé dont ils avaient rêvé honteusement, sans se l'avouer, durant leur séjour à Nedeleg Island.

– Emmanuel, vas-tu bien laisser ce piano ? grommela Joséphine après avoir très généreusement servi les deux autres garçons affamés. Toujours le même, cet artiste ! C'est épais comme une crevette et ça ne mange pas !

Le musicien termina son improvisation par quelques modulations avant de planter une série d'accords éclatants et de se lever pour répondre à l'invitation de la cuisinière. Comme en raison de son angoisse, il n'avait quasiment rien avalé depuis quatre jours et maintenant que l'émotion des retrouvailles était derrière lui, il se découvrait une faim de loup. Lui non plus n'était pas indifférent à l'odeur si agréable qui se dégageait des plats disposés autour de lui. Joséphine lui coupa une large part de farz aux pruneaux et son bon visage se plissa de satisfaction en le voyant l'engloutir à belles dents.

– Et vous jeune homme, dit-elle alors en se tournant vers Fabian Smith qui cherchait toujours à se faire le plus petit possible et qui aurait disparu avec plaisir dans le moindre trou de souris. Qu'allez-vous manger ? Ah non, ne refusez pas ! Vous n'êtes guère plus reluisant que cette tribu de sauvages faméliques !

Smith ne savait plus où se mettre. Quand toute cette mascarade se terminerai-elle ?

– Ma chère Joséphine, tu es en train d'affoler ce pauvre garçon, intervint Marie Le Quelled en s'approchant d'eux. Monsieur Smith, n'en voulez pas à notre Joséphine de vouloir veiller sur votre santé. C'est qu'elle vous a adopté comme un membre de la famille.

Adopté ? Lui, l'orphelin ? Adopté comme Emmanuel dans cette famille sublime ? Il était déjà accueilli comme il ne le méritait pas.

– Ne refuse pas cette chance, mon cher Fabian, dit à son tour Emmanuel après avoir avalé le dernier morceau de son farz. Tu ne peux souhaiter être en de meilleures mains !

– D'ailleurs, monsieur Smith, sachez que cette maison est et sera la vôtre aussi longtemps que vous le désirerez ! Si personne ne vous attend, vous êtes ici chez vous !

– Mais... mais, bredouilla le jeune homme.

– Fabian n'a aucune famille, interrompit Emmanuel, en posant la main sur l'épaule de son ami comme pour lui apporter son indéfectible réconfort. Et il a été un frère pour nous.

– Je suis donc heureuse d'en faire mon quatrième fils, dit gracieusement Marie tandis qu'à nouveau étouffé par l'émotion – décidément, la journée était faste –, Smith ne pouvait rien faire d'autre que lui baiser les mains en pleurant.

– C'est bien joli, tout cela, fit Emmanuel en lorgnant vers le gâteau breton, mais tout cela me creuse l'estomac. Joséphine, je peux avoir un autre morceau ?

Entendre son artiste quémander une deuxième portion transporta d'aise la Bretonne qui se hâta de le servir. Gwénaél et Yannick ne demandaient rien à personne et se délectaient au risque d'une indigestion.

– Et comme il est impoli de parler la bouche pleine, soupira comiquement James Larkin affalé dans un fauteuil et ayant lui aussi largement succombé au péché de gourmandise, nous en sommes réduits à attendre vos récits pendant encore de longues heures...

– Mais non, capitaine! s'écria Gwénaël qui manqua de s'étrangler avec le noyau du pruneau coincé dans sa gorge.

Enfin, les enfants rassasiés, au moins jusqu'au soir, les parents, les officiers, Joséphine et Mazhev purent s'asseoir en cercle et se disposer à écouter les récits des quatre revenants. Yannick, bavard comme à son habitude, fut un porte-parole enthousiaste et plein d'humour mais ses auditeurs ne tardèrent pas à perdre pied dans une chronologie plutôt confuse si bien qu'il finit par répondre de manière circonstanciées aux questions qu'on lui posait. Emmanuel, retranché sur son tabouret de piano, un peu à l'écart, suivait la scène d'une oreille très attentive, priant secrètement pour que son aîné ne se laisse pas emporter par ses histoires et reste discret sur des événements qu'il ne fallait pas ébruiter.

Car James Larkin et Taylor étaient très intéressés par toute la partie qui avait suivi la mutinerie et leur abandon sur la chaloupe. Or, ce fut banal : les enfants étaient parqués à l'arrière, la tempête était arrivée, ils avaient fait naufrage et s'étaient retrouvés sur une île déserte, les mutins et un de leurs camarades, Dominique Williams, étaient morts noyés. Seul avait survécu, providentiellement, Smith qui, lui, ne faisait pas partie des mutins. La chose était trop simple pour être crédible. Quant aux circonstances du sauvetage, elles étaient aussi complètement farfelues. Comment croire à pareil concours de coïncidences ? Tout semblait faux. Owen n'était pas homme à se laisser bêtement noyer.

– Ainsi donc, cela a été aussi facile que cela : un superbe naufrage qui vous délivre de vos ravisseurs et du camarade que vous détestez, une île paradisiaque, les capacités pour construire une pirogue et hop, l'un de vous, vogue allégrement vers la terre la plus proche chercher du secours. C'est cela, non ?

Le ton de James Larkin était d'une ironie mordante qui ne fut pas du goût de Gwénaël.

– Bien sûr que c'est cela ! Vous n'allez pas nous accuser d'avoir tout inventé quand même ?

Les yeux bleus du benjamin fulguraient. On sentait qu'il s'en fallait de peu qu'il ne sorte les griffes et ne se jette sur le capitaine pour lui faire un mauvais parti.

– Soyons méthodiques, intervint alors Peter Taylor d'un ton calme, jugeant prudent de ne pas mettre le feu aux poudres. A quelle distance de Nouméa étiez-vous ? Avez-vous pu vraiment mesurer ? Quinze milles ? Vingt-cinq ? Cinquante ?

Yannick se tourna vers Smith qui, comme les autres, avait écouté le discours édulcoré en se disant que personne ne pouvait croire à tant de bonne fortune.

– Dis-leur, toi ! Ils te croiront peut-être ? Ils se moquent de...

– Non, nous ne nous moquons pas, reprit Taylor, posément. Nous essayons de comprendre.

– Dites-nous, monsieur Smith ! dit l'ingénieur à son tour.

Le jeune homme détestait tous ces regards braqués sur lui. Mais au moins, pour une fois, il pouvait sans crainte dire la vérité et l'établir sur le vrai héros de l'histoire :

– Il est vrai que c'est incroyable. Il s'agissait plutôt de quelque chose comme deux cents milles. C'est ce qu'a conclu le lieutenant du *Bourgogne*.

– Deux cents ? s'écria James Larkin, ahuri.

– Deux cents ? renchérit Taylor, les yeux écarquillés.

– Et tu restes là sur ton tabouret comme s'il n'y avait rien de plus naturel ! reprit le capitaine en allant secouer Emmanuel d'un geste mi-bourru, mi

affectueux. Non mais, mes amis, vous vous rendez compte de l'exploit de ce garçon ?

Emmanuel, n'appréciant guère cette attention trop portée sur lui, chercha à se dégager et haussa les épaules :

– Il n'y a rien de bien extraordinaire, grommela-t-il en faisant des efforts pour masquer son mécontentement. Vous avez fait la même chose avec Monsieur Taylor !

– Dois-je te rappeler que je n'avais pas franchement le choix ? rétorqua le capitaine avec vivacité. Et pour te dire la vérité, je ne garde pas un très bon souvenir de l'expérience ! Combien de temps as-tu passé seul en mer ?

De plus en plus agacé, le musicien serra les dents.

– Je ne sais pas, moi, une quinzaine de jours...

– Les bras m'en tombent !

– Il dit la vérité ! rugit Gwénaël qui voyait dans la stupéfaction bruyante de James Larkin un signe de doute.

– Oui ! C'est grâce à lui que nous sommes ici ! approuva Yannick avec vigueur pour défendre son frère.

– Bon, ça suffit ! trancha le musicien qui n'en pouvait plus de se contrôler alors qu'il voulait exploser. On ne va pas en faire tout un plat jusqu'à demain. Ce serait ridicule. Comme s'il n'était pas plus important de vous dire comment nous avons réussi à supporter Maximilien de Hautefort pendant tous ces mois !

Il avait fait de louables efforts pour atténuer la rudesse de son éclat en concluant sur une note d'humour, un peu grinçant certes, mais qui voulait relancer la conversation sur des sujets plus faciles à accepter pour sa modestie naturelle.

Chacun se dépêcha de saisir la perche tendue et les langues, un moment silencieuses, reprirent de plus belle, sans que toutefois Emmanuel y participe. Lorsque dans le silence de la nuit, les adultes se retrouvèrent seuls, ils songèrent que les trois enfants étaient devenus aussi rétifs que des étalons. Ils réagissaient tous de manière épidermique, se croyant constamment menacés par une question, par une remarque, par un regard, comme s'ils étaient cernés par des ennemis invisibles. Si la vie sur Nedeleg Island avait été aussi facile qu'ils le racontaient, comment pouvait-on expliquer ce comportement ? Pas seulement par le fait qu'ils aient un an de plus et vécu loin de toute discipline parentale durant ce temps. On les sentait blessés, fragilisés, terriblement vulnérables sous leurs airs de défi et d'insolence. C'était la confirmation de ce que révélaient les visages de Gwénaël et d'Emmanuel. Yannick paraissait mieux équilibré. Il faudrait manœuvrer avec souplesse et tact pour savoir la vérité et atténuer les conséquences de cette expérience visiblement très difficile à vivre pour les deux enfants les plus sensibles. Il serait intéressant de savoir comment les autres garçons du groupe avaient évolué.

Il y eut de nombreuses larmes ce soir là, dans l'intimité des chambres et elles ne furent pas toutes de joie, bien au contraire. Fabian Smith se torturait l'esprit pour savoir comment il allait pouvoir sortir de sa position si fautive. Il sanglotait désespérément sous son oreiller afin de ne pas être entendu d'oreilles peut-être indiscretes. Il se croyait à nouveau la proie de sa lâcheté parce qu'il s'était tu et avait laissé faire. Cela l'affolait.

Si Yannick dormit parfaitement bien, il n'en fut pas de même de Gwénaël et d'Emmanuel. Le plus jeune pleurait sur son enfance perdue et ses parents qu'il ne retrouvait pas identiques à eux-mêmes. Il avait rêvé de ce retour. Rêvé d'être

à nouveau un petit garçon innocent et ignorant du mal et de la souffrance. Il s'apercevait qu'il n'était qu'un écorché vif qui ne supportait rien de la part de ceux qu'il aimait tant. Tout l'agaçait. Il étouffait. Le poids de l'indicible l'accablait. Jamais il ne pourrait dire à personne l'effroi quand il avait cru Emmanuel mort, quand il avait été frappé par les pirates pour protéger son frère, quand il avait cru que celui-ci allait se supprimer parce que Yannick l'avait renié... Tant d'événements et de sentiments qu'il ne pourrait jamais partager, qu'il devrait toujours garder en lui. Et cette attente, pendant des semaines, à imaginer que le musicien allait mourir en mer pour les sauver tous... Seul, il était seul avec sa souffrance.

Emmanuel ne ferma guère l'œil non plus. Incapable de dormir, il ressortit pour se rendre sur son refuge favori, Shark Point. Il n'avait plus le *Saint-John* pour héberger ses angoisses et ses doutes. Or il avait besoin d'air après le confinement de l'après-midi dans le salon. James Larkin qui depuis son retour à Sydney demeurerait à Ti-Ar-Mor avec Taylor et qui, ne trouvant pas le sommeil, songeait tristement accoudé à la fenêtre, vit le garçon s'éloigner vers la pointe, Kinou auprès de lui. Il était très soucieux en raison du comportement des garçons. Il n'avait pas eu de réponse aux questions qu'il avait posées. Ou plutôt si, les réponses avaient été aussi honnêtes que sa propre interprétation du dévouement de Smith. Il était certain que le jeune homme avait changé et qu'il n'était pas vraiment un mutin. De là à en faire le héros qu'il avait peint, il y avait un gouffre qu'il n'avait pas hésité à franchir. Pourquoi en vouloir aux garçons d'avoir poursuivi dans cette voie du mensonge ? Car après le châtement d'Emmanuel, que s'était-il passé ? Owen n'était pas homme à laisser un crime impuni or Smith l'avait arrangé de belle manière. Comment se faisait-il que ceux dont on avait eu intérêt à se débarrasser fussent tous noyés au moment opportun ? Et cette agressivité à fleur de peau du musicien ? Cette volonté de rester discret, cette tension palpable, ces efforts pour rester correct alors qu'il contenait difficilement sa rage, les stigmates d'une grande souffrance autant morale que physique, tout cela incitait à l'inquiétude. Car James Larkin connaissait la capacité de silence de celui qui avait failli lui tirer sa révérence quelques années plus tôt, justement à force de garder pour lui des sentiments trop puissants. Il se croyait d'ailleurs revenu sur le *Golden Star* : c'était ce même regard buté, inflexible, farouche qui hurlait de détresse et qui interdisait qu'on s'apitoie sur son sort. Mais les circonstances n'étaient hélas plus les mêmes. Les Le Quellec n'étaient plus les jeunes parents équilibrés et solides du passé. Ils étaient complètement cassés par leur propre souffrance, ces mois durant lesquels ils avaient commencé par espérer puis qu'ils avaient achevés en prenant le deuil de leurs trois enfants. Le capitaine augurait mal de la suite des événements : ce couple meurtri saurait-il faire preuve de tolérance à l'égard des trois enfants qui s'étaient bien émancipés mais qui avaient toujours besoin de guides compréhensifs, aimants et résistants ? Amadouer Emmanuel et Gwénaél serait une rude tâche, leur faire baisser leurs défenses nécessiterait une infinie patience. L'auraient-ils ? James Larkin se promit d'en parler avec Taylor et de tout faire pour aider à la réinsertion des trois jeunes. La situation pouvait certainement dégénérer si on n'y était pas attentif. Mieux valait prévenir vite plutôt que guérir.



## Chapitre 13

Le lendemain du retour des naufragés, toutes les familles se retrouvèrent à bord du *Bourgogne* à l'invitation de son commandant. Elles n'étaient pas seules : les autorités de la ville, les journalistes, le Père Forristal et la plupart des enseignants de Saint François-Xavier s'y pressèrent aussi. Le lieutenant Grangier les reçut par un discours dans un anglais fort correct, mais au charmant accent.

– Nous sommes réunis ici pour célébrer un événement non seulement joyeux mais aussi totalement inattendu, certainement pas pour entendre des propos insipides. Quant à ceux auxquels ces enfants doivent d'être à nouveau réunis à ceux qui leur sont chers, je crois que le plus bel hommage que nous puissions leur rendre est de ménager leur modestie. Ils ne sont pas anonymes. Chacun sait ce qu'il leur doit. Une reconnaissance publique n'ajouterait rien à l'expression de la gratitude. C'est pourquoi je vais demander au Père Forristal de nous aider à rendre gloire à Celui qui avant toute action humaine a permis le miracle qui nous rassemble aujourd'hui. Je vous remercie de votre attention !

Un tonnerre d'applaudissement salua cette performance de style dans une langue étrangère. Chacun fut secrètement ravi de la concision avec laquelle il s'était exprimé.

– Il s'en est tiré très habilement, murmura Emmanuel à l'adresse de Fabian qui opina avec une satisfaction évidente.

L'un comme l'autre redoutant d'être mis en avant s'étaient arrangés pour être le moins visibles possible et ils appréciaient vivement la délicatesse de l'officier français qui avait su respecter ce désir de discrétion.

Dans le silence restauré, la foule pressée sur le pont du *Bourgogne* et sur les quais entonna un *Te Deum* retentissant.

Les louanges et les prières achevées, on passa à la collation. Les groupes se formèrent et se disloquèrent au fur et à mesure des rencontres, un verre à la main. Les Le Quellec et les Hautefort eurent plaisir à converser avec l'état-major de l'avis. L'ingénieur découvrit qu'il était de la même promotion que le frère aîné de Pierre Grangier. Ce fut un plaisir pour eux de s'exprimer en français pour évoquer le pays lointain et s'informer des dernières nouvelles qui n'étaient d'ailleurs pas si récentes que cela.

Maximilien, pendant ce temps, toujours très à l'aise en public, donnait une véritable conférence de presse à quatre ou cinq journalistes qui se pressaient pour l'entendre. Morgan rayonnait : il avait retrouvé des parents que son absence avait bouleversé et qui, pour la première fois, lui faisaient comprendre qu'ils l'aimaient.

Au hasard des déplacements sur le pont, Emmanuel qui s'efforçait, comme Smith, de se rendre invisible et qui attendait avec impatience la fin de l'épreuve, se trouva inopinément face à face avec le Père Forristal. Lui seul de tous les garçons n'était pas venu le saluer. A en juger par son expression, cette impolitesse n'était peut-être pas fortuite. Il retrouvait la défiance et l'hostilité caractéristiques des premiers temps du garçon à la pension. Que s'était-il passé pour qu'il fût revenu aussi farouche ? La souffrance avait-elle frappé à nouveau à ce point ?

– L'oncle de Dominique Williams est heureusement reparti en Angleterre. Ce sera terrible pour lui d'apprendre que son neveu est la seule victime de cette odyssee. Pourquoi n'était-il pas avec vous au moment du naufrage ?

Emmanuel serra les dents, jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer s'il n'était pas serré de trop près par des oreilles indiscretes puis planta un regard droit et dur sur son directeur.

– Dominique ne s'est pas noyé. C'est moi qui l'ai tué.

Ce fut dit dans un souffle rauque mais distinct.

Le père Forristal pâlit considérablement à cette révélation horrible. Il y avait donc deux versions, celle donnée à tous, fausse, édulcorée, et la véritable, atroce. Et celui qu'il avait cru enfermé dans sa révolte venait de lui faire là un cadeau d'une valeur inestimable : il l'avait jugé digne d'entendre la vérité.

– Pourquoi ? répondit-il sur le même ton, une fois sa stupéfaction surmontée.

Emmanuel semblait presque soulagé de son aveu. Ses traits s'étaient un peu adoucis, comme son regard. Ils exprimaient une infinie tristesse, une insondable souffrance.

– Parce que c'était lui ou moi et dans ces cas là, on agit sans se poser de questions.

– Vous êtes descendus si bas que cela ?

L'adolescent ne cilla pas.

– Oui. Mais si c'était à faire, je le referais.

– Te rends-tu compte de ce que tu dis ? rugit sourdement le prêtre en se laissant emporter par son effroi au détriment de la tolérance. Es-tu devenu un monstre ?

– Sans doute, murmura le garçon, presque abattu. Survivre était à ce prix.

– Tu veux dire que Dominique a cherché à te tuer ? répliqua le directeur qui entrevoyait soudain toutes les implications de la révélation de l'adolescent.

– Moi et d'autres.

Le père Forristal, bouleversé de découvrir ce qu'un de ses anciens élèves avait été capable de faire – il se souvenait de l'incident entre le musicien et lui – posa une main qui se voulait affectueuse sur l'épaule d'Emmanuel dans un geste plein de compassion et de force.

– Merci pour ton honnêteté, dit-il gravement. Ton secret, votre secret, est en sécurité avec moi, tu le sais.

Emmanuel, la gorge nouée, hocha la tête sans un mot.

Pendant ce temps, Pierre Grangier s'entretenait avec James Larkin et Taylor qui souhaitaient naturellement en savoir davantage sur la traversée de leur moussaillon.

– Nous avons mis son exploit en doute, vous savez !

– Parce que vous croyez que nous l'avons accepté facilement ? Au moins, vous connaissez le personnage. Vous auriez pu vous douter de ce dont il était capable...

– Oh, c’est un fichu caractère ! s’exclama Taylor avec une chaleur qui prouvait qu’il appréciait la personnalité du garçon.

– Ça, on peut le dire, monsieur ! Il peut aller loin, très loin. Seulement...

Il s’arrêta, songeur.

– Seulement ? répéta James Larkin qui s’étonnait de ce brusque silence.

– Seulement, il faut qu’il se reconstruise... Oh, excusez-moi, on m’appelle...

Ni James Larkin, ni Peter Taylor ne devaient avoir l’occasion de revoir le lieutenant en tête à tête. Sa dernière phrase n’était qu’un écho à leurs propres réflexions et inquiétudes. Ils n’étaient donc pas les seuls à estimer qu’Emmanuel était extrêmement marqué par son expérience, que ce fût les mois passés sur Nedeleg Island ou les quinze jours à bord de sa pirogue. Il leur faudrait être très vigilants pour venir en aide au garnement qui n’était pas connu pour aimer qu’on s’intéresse à lui de trop près.

Le *Bourgogne* partit. Sydney retrouva son calme. Les journaux commentèrent les événements, publiant un long récit écrit par Maximilien d’après le journal de bord tenu lors de leur séjour sur l’île. La mort de Dominique dans le naufrage ne suscita aucun commentaire ni question. Personne ne sembla trouver étonnant qu’un des passagers ait pu se noyer en même temps que les mutins. Ce qui était un miracle, c’était qu’il n’y eut pas d’autres victimes. Quant à Fabian Smith, il devint officiellement un héros : le courageux marin avait accepté de se faire passer pour un complice des mutins afin de pouvoir aider les jeunes garçons par la suite. Sachant que le jeune homme s’était établi chez les Le Quellec, les familles des heureux rescapés voulurent témoigner à leur tour de leur reconnaissance : elles décidèrent de lui financer ses études pour obtenir le brevet de capitaine.

Ce déluge de gratitude, ce tourbillon de reconnaissance continuait de heurter la conscience de Fabian Smith qui se révoltait contre le portrait tellement faux qu’on faisait de lui. Que faire contre cette conspiration ? Avait-il un moyen d’y échapper ? Il le fallait pourtant s’il voulait se rehausser à ses propres yeux. Il fallait détruire l’image publique pour restaurer une peinture beaucoup plus contrastée, beaucoup moins louangeuse. Il n’attendit pas. Dès le lendemain du départ du *Bourgogne*, après avoir demandé à Yannick les directions nécessaires, il descendit à Paddington rencontrer le capitaine et son second. Les deux hommes avaient réintégré leur petite maison la veille, ne souhaitant pas s’immiscer dans les retrouvailles entre les enfants et leurs parents. Les uns et les autres avaient besoin d’intimité pour se retrouver.

James Larkin, en ouvrant la porte, était à cent lieues de s’imaginer quel visiteur venait troubler leur tranquille soirée. Mais un bon sourire éclaira son visage en reconnaissant l’arrivant.

– Quelle bonne surprise ! s’écria-t-il. Entre donc, mon garçon. Tu es trempé. Viens te réchauffer ! Peter, ajoute de l’eau dans la théière, nous avons un invité !

– Non, capitaine ! De grâce, cessez cette comédie infernale ! Je n’en peux plus !

– Assieds-toi ! Qu’y a-t-il ? Quelle comédie ?

Le jeune homme se laissa tomber sur la chaise que lui avançait Taylor et regarda tour à tour les deux hommes d’un air implorant.

– Vous le savez très bien ! Vous savez que vous mentez quand vous faites de moi un héros resté volontairement sur le *Saint-John* afin de protéger les enfants. Vous savez que ce n’est pas pour cela que je suis resté !

– Tu es resté parce qu'Owen te tenait sous son joug, ce qu'avait parfaitement compris Emmanuel, répondit Taylor en servant à la ronde une tasse de thé. A ce moment là, James te croyait le cerveau de l'affaire. Si nous avons bien compris, tu nous avais déjà sauvé la vie à ce moment. Tu étais tiraillé entre ton honnêteté foncière et la peur qu'Owen t'inspirait. Quoi d'étonnant que, une fois le monstre mort, tu sois redevenu libre et que tu aies alors agi comme un homme de cœur, ce que tu as toujours été ? Oui, on peut dire que tu as été complice d'Owen et des autres mais que savons-nous des pressions que tu as subies pour te retrouver comme un fêtu de paille entre ses griffes ?

– Emmanuel n'a pas cédé, lui... murmura Smith.

– Emmanuel, c'est différent, répliqua James Larkin avec un sourire. Personne ne doit se comparer à lui. Il joue avec le feu et avec sa propre vie...

– Peut-être, interrompit le jeune homme avec fougue, peut-être, mais jamais avec celle des autres : sans lui, je serais mort comme un lâche...

– Terriblement seul et malheureux, acheva pour lui James Larkin, seulement il t'a regardé différemment et ta vie en a été transformée.

– C'est tout à fait cela... Comment pouvez-vous le savoir ?

– Tu sais, Fabian, reprit Peter Taylor tandis que ses yeux très clairs brillaient étrangement, il nous oblige à être nous-mêmes, à refuser le compromis, dans le bien comme dans le mal. Tu as peut-être été lâche quand tu as courbé la tête devant Owen et sa violence, mais je n'ai eu besoin de personne le jour où j'ai tenté d'assassiner froidement Emmanuel...

Le jeune homme blêmit à cette révélation. Incrédule, il fixa l'officier avec une expression presque hagarde.

– Il n'y a que monsieur et madame Le Quelled à le savoir en plus de nous, poursuivit le capitaine. Et de toi, maintenant. Tu peux voir que ce drame ne nuit aucunement aux relations que nous pouvons avoir avec cet enfant et sa famille, bien au contraire, dirais-je. Car il s'agit d'une affaire de conscience. Grâce à l'amitié d'Emmanuel, tu as pu te sortir de l'engrenage affreux d'Owen et recouvrer ta liberté autant physique que morale. En ne parlant pas de tout cela en public, nous n'avons pas menti. Ce qui s'est passé en toi ne regarde personne.

– Il n'empêche que tout le monde fait de moi un héros alors que je le suis si peu...

– Comment, «si peu» ? Abandonner ta lâcheté, redevenir un homme courageux, sauver les enfants, remonter dans ton estime, que sais-je encore, tu estimes que c'est «si peu» ?

– Emmanuel...

– Ne mélange pas tout. Et surtout, ne compare pas. J'ai plus de respect pour toi que pour lui...

– Oh, monsieur !...

– Ce que Taylor veut dire c'est qu'il y a deux sortes d'héroïsme, un qui est plein de panache et qu'on ne peut manquer et un autre qui passe inaperçu sauf d'yeux avertis. Ton ami est dans la première catégorie...

– Mais il ne cherche absolument pas la reconnaissance publique !

– Je suis tout à fait d'accord avec toi, tu as raison. Il accomplit des exploits de la manière la plus naturelle possible et s'étonne qu'on les remarque. Par contre, toi, tu œuvres dans la discrétion, jour après jour, sans te laisser décourager. Et je dis donc que c'est plus admirable. C'est tout. Cela n'engage

que moi ! Donc, pour résumer, tu n'usurpes aucune place qui ne t'est pas destinée. Tu as le droit à l'estime de ceux qui t'accueillent aujourd'hui. Tu n'es pas dans le mensonge, pas plus que nous, pas plus que les garçons. Personne n'a ouvert la bouche de ce qu'Owen a fait subir à Emmanuel, n'est-ce pas ? Que s'est-il passé après ? Comment veux-tu que nous croyions, Taylor et moi, à la normalité qui a suivi ?

Fabian Smith se troubla légèrement.

– Ne proteste pas. Nous sommes entre nous.

Le jeune homme resta silencieux.

– Fabian, Emmanuel et Gwénaël vont mal, nous le sentons. Ayant vu ce qui s'était passé alors que nous étions encore à bord, nous ne pouvons que trembler à l'idée de ce qu'Owen et sa bande de macaques ont pu faire subir aux enfants ! Nous avons besoin que tu dises la vérité !

Smith parut prendre une résolution.

– La vie quotidienne n'était pas facile, dit-il gravement.

– Au point de transformer ces deux garçons ? répliqua Taylor, incrédule.

– Oui, monsieur. A ce point. Emmanuel et Gwénaël sont des enfants qui ont une haute idée du devoir. Les autres ne sont pas comme eux. Et puis, pour Emmanuel, il y a sa traversée. J'ose à peine imaginer ce qu'il a enduré pendant ces quinze jours solitaires. Il ne faut pas l'oublier...

– C'est vrai. Cela a dû être une expérience terrible. Eh bien, mon garçon, je crois comprendre qu'une très belle amitié te lie à Emmanuel. Il t'a aidé à retrouver ta liberté. Maintenant, cela va être à toi de l'aider à se refaire une santé. Tu le connais sans doute mieux que personne, ayant passé les derniers mois en sa compagnie. Tu sauras l'influencer pour qu'il reprenne pied dans le monde civilisé. Et sache que si tu as besoin de nous, Peter et moi sommes là.

– Merci, monsieur. Je n'oublierai pas.

Fabian Smith sortit de cette rencontre un peu rasséréiné en ce qui le concernait, mais lourd de l'inquiétude des deux hommes au sujet d'Emmanuel. Il savait que le musicien n'était plus le même après sa traversée du Pacifique. Or, il devait déjà avoir beaucoup changé par rapport à ce qu'il était au départ de Sydney. Il n'y avait rien de surprenant à ce que sa famille s'affole de cette énorme transformation. Ce serait à lui, Smith, de veiller au grain, comme il l'avait fait depuis le naufrage.

Les garçons passèrent une quinzaine de jours en famille avant de rentrer progressivement à la pension. Luigi et Morgan furent les premiers à regagner Saint François-Xavier. Ils donnèrent l'impulsion aux autres dont les sentiments étaient très mitigés. Reprendre des études de mathématiques, de langues, d'histoire n'avait rien de palpitant après un an et demie de liberté. Mais les grandes vacances étaient achevées, il fallait se remettre le plus vite possible dans la normalité et celle-ci passait par l'école, qu'ils le veuillent ou non. Dans l'ensemble, les garçons étaient plutôt satisfaits de retrouver une certaine stabilité à leur vie, une routine studieuse parfaitement rassurante. Gwénaël, par contre, rechigna violemment. Il proclama haut et fort qu'il n'était pas question pour lui d'aller dans un établissement chrétien et choqua son entourage par l'intransigeance de ses propos. Il ne fallait surtout pas lui parler de Dieu ni d'une quelconque religion. Yves Le Quellec se mit plusieurs fois dans une colère noire en entendant les blasphèmes du garçon. Marie, quant à elle, pleura souvent sur la perte de son tendre benjamin.

Yannick fit ce qu'il put pour convaincre son frère de l'accompagner. Mais Gwénaël n'accepta finalement que les arguments de Smith, bien connu pour n'appartenir à aucune religion et qui sut faire vibrer la corde sensible de celui qui restait encore un très petit enfant. D'Emmanuel, il n'y eut aucune réaction. Il avait passé ces deux semaines oisif, souvent près de sa mère à laquelle il tenait compagnie sans un mot. Parfois, il avait accompagné son père au travail, chien fidèle et muet. Au contraire de Gwénaël, il n'avait en lui aucune violence. Il s'accommodait de tout, souriait à tout, se trouvait bien des décisions prises par d'autres. Calme, modéré, il cherchait tellement à s'intégrer au paysage qu'il en devenait invisible. Sa gentillesse, sa tranquillité, son égalité d'humeur furent du baume sur les blessures que Gwénaël infligeait à ses parents. Ceux-ci chantaient ses louanges, insistant sur son équilibre et sa maturité. Pour James Larkin et Taylor, c'était plutôt de l'apathie. A la limite, ils auraient préféré le voir exploser comme Gwénaël : cela aurait été plus en harmonie avec son tempérament.

Il se passa peu de jours avant que les enseignants de la pension ne partagent l'opinion des marins : le brillant élève qui raflait d'ordinaire la plupart des prix échouait lamentablement dans toutes les matières pour la très simple raison qu'il ne faisait aucun exercice ni l'effort de rendre le moindre devoir d'examen. L'attitude était donc délibérée. Une passivité inflexible qui ressemblait à s'y méprendre à une rébellion sans vague.

En raison des circonstances et de ses antécédents, Emmanuel fut pris à part. Les professeurs cherchèrent à percer cette carapace, usèrent de diplomatie, de sévérité, de douceur, de menaces, de persuasion. Le garçon écouta tout avec une attention polie et déroutante, plein de docilité et semblait-il de bonne volonté, mais se garda bien de promettre un quelconque changement. Le Père Forristal qui n'avait pas été le dernier au courant intervint à son tour de manière détournée. Il savait ce qu'il risquait d'en coûter s'il manoeuvrait mal. L'affaire était sérieuse. Car elle ne se limitait pas à l'absence de travail. Elle englobait tous les moments de la vie de l'adolescent : la musique –le piano, l'orgue et le violon étaient muets depuis son retour–, l'alimentation –de source sûre, il mangeait à peine–, le sommeil –le surveillant de nuit le trouvait très souvent assis dans la cour à rêver tout éveillé au lieu d'être au fond de son lit–. Aux récréations, il était seul, parfois avec Gwénaël. C'étaient les seuls moments où le plus jeune des Le Quellec se montrait calme. Le reste du temps, il était aussi agité que son frère était passif, aussi agressif qu'il était pacifique.

Le directeur était persuadé qu'à effets différents, on pourrait remonter aux mêmes causes. Comment les connaître ? La mort de Dominique Williams n'y était certainement pas étrangère. Mais pourquoi ces deux enfants paraissaient-ils si marqués quand leurs camarades paraissaient s'adapter normalement au retour à la vie civilisée ? Qu'avaient-ils fait, qu'avaient-ils vu, qu'avaient-ils subi de plus que les autres pour réagir de manière aussi outrancière ? Pourquoi cet excès ? Le Père Forristal, après quelques jours d'observation, fut certain que le cas était sérieux, les dommages profonds et les solutions limitées. De plus, en tant que directeur, il lui fallait veiller à la bonne tenue de son établissement et ne pas tolérer d'Emmanuel et de Gwénaël ce qu'on interdisait aux autres.

Il décida de commencer son enquête par Louis de Hautefort dont il connaissait les compétences médicales et les affinités avec la famille Le Quellec. Louis écouta très gravement l'exposé du prêtre. Les changements survenus chez les garçons de ses amis ne lui étaient pas passés inaperçus. Ils étaient autrement

plus spectaculaires que ceux de son propre fils qui se résumaient à une assurance et à une maturité accrues, quelques prises de bec sur des autorisations de sortie, mais rien de bien sérieux, au contraire, lui et à sa femme étaient très satisfaits de voir comme il avait bien évolué. Il ne pouvait en dire autant de Gwénaël dont la virulence et la dureté l'avaient impressionné. Quand à Emmanuel, c'était une autre affaire :

– A la demande de mes amis, j'ai examiné les trois enfants pour m'assurer qu'ils n'avaient pas pâti de leur isolement, au niveau nutritif essentiellement. Du moins, je l'ai fait pour Yannick et Gwénaël. Avec Emmanuel, le discours a été le suivant : «je vous interdis de me toucher!». Rien de moins. Je lui ai alors demandé s'il avait quelque chose à cacher. Il a répondu en ces termes : «je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'avec ce refus, vous ne l'avez pas compris».

– Fichtre!

– Comme vous dites!

– Qu'avez-vous fait?

– Au risque de vous scandaliser, rien. Pour la simple raison que je voyais dans cette interdiction une preuve de confiance et avec ce fichu gamin, elles ne sont pas si nombreuses! Il me disait qu'il avait un secret et qu'il se refusait à me le communiquer pour éviter de me mettre dans l'embarras vis-à-vis de ma profession et de mes amis. Car ce que j'aurais découvert m'aurait certainement obligé à des choix et des décisions ardues.

– De quelle nature? Que soupçonnez-vous?

– Dès qu'Emmanuel va mal, les manifestations se portent sur la sphère digestive. Si tous les naufragés ont maigri, la palme lui en revient naturellement. Par ailleurs, le peu que j'ai parlé avec le lieutenant Grangier m'a renseigné sur l'état de quasi moribond dans lequel était Emmanuel en arrivant à Nouméa. Il est évident qu'il ne peut que lui en rester des séquelles physiques et mentales. Je crois ne pas me tromper en disant que ce gamin a vécu quinze jours en côtoyant la mort à chaque instant, dans la plus infernale solitude. Cela laisse forcément des traces. Et c'est à ce gamin qu'on demande de faire un devoir sur Charles I ou sur les logarithmes. Il faut lui laisser le temps de se remettre complètement.

– Soit. Et Gwénaël? Il n'est pas allé à Nouméa, lui!

– Non, mais il a cru son frère mort pendant six semaines. Et c'est lui aussi un artiste, très impressionnable.

– De sorte que vous n'êtes pas plus inquiet que cela?

– Il me semble qu'il est encore trop tôt pour s'affoler, mais vous avez raison, il faut rester extrêmement vigilant. Et tenir Yves et Marie Le Quellec à l'écart de nos questionnements. Cela doit être assez difficile comme cela de faire face à trois enfants dont les comportements sont si différents de ceux dont ils avaient l'habitude.

– Ne serait-il pas préférable qu'ils rentrent à Ti-Ar-Mor et qu'ils y restent jusqu'à la rentrée prochaine?

– A cause des problèmes de discipline qu'ils vous posent?

– C'est surtout Gwénaël.

– Il ne faut en aucun cas séparer les trois frères. Tenez, j'ai une idée, demandez donc aux officiers ce qu'ils en pensent. Ou même au jeune matelot grâce auquel nous devons probablement de revoir nos enfants.

– Pourquoi?

– Ce ne sont pas les parents. Comme vous, ils peuvent voir et ressentir les choses différemment. Ou les garçons ont pu leur faire des confidences. Mais soyez confiant. Il est bon que Gwénaël explose comme il le fait. Quant à Emmanuel, il nous a prouvé par le passé sa capacité à surmonter de grandes épreuves. Il nous surprendra encore sans nul doute. Comment se fait-il que ce soit moi qui vous incite à l'espérance, mon Père ? Les rôles ne devraient pas être inversés ! Vous nous avez pourtant exhortés pendant des mois à ne pas désespérer. Je vous connaîtrais moins bien que je vous soupçonnerais d'un manque de confiance envers le Très Haut.

Le directeur de Saint François esquissa un sourire qui ne manquait pas d'humour.

– Touché !

Il ne perdit pas de temps pour solliciter de James Larkin et de Taylor un rendez-vous qu'il obtint immédiatement, les deux hommes n'ayant repris du service ni l'un ni l'autre. Ils écoutèrent posément le prêtre exposer ses questions et ses inquiétudes avant de se regarder l'un l'autre. Ainsi donc, un autre qu'eux éprouvait les mêmes sentiments depuis le retour de naufragés et estimait que ceux-ci n'allaient pas si bien que cela.

– Mon père, commença le capitaine après un silence, ce que nous allons dire doit rester provisoirement confidentiel, vous comprendrez certainement pourquoi. Si Peter et moi parlons, c'est à l'homme de Dieu.

– Soit ! Je m'engage à ne rien répéter de ce que vous m'aurez dit, ce qui ne m'empêchera pas d'en faire usage si je le juge bon.

– Les enfants ont menti.

– Ah !

– Vous ne paraissez pas autrement surpris, déclara Taylor.

– C'est une des raisons pour lesquelles je suis ici. Pour en savoir un peu plus. Emmanuel a tué Dominique Williams ce qui semblerait un acte de légitime défense...

– Tiens donc ! Vous êtes bien informé ! Par qui ?

– Par l'intéressé.

– Emmanuel vous a avoué cela ? Je vous félicite, mon Père. C'est un signe de grande confiance.

Le Père Forristal approuva de la tête.

– Je mesure tout ce que cela a d'exceptionnel. Dire qu'au moment où il a parlé, j'ai pris cela pour de la provocation !

– Nous ignorions cet événement. Mais nous n'en sommes pas étonnés. Nous redoutions quelque chose de cette nature. Et même pire.

– Pourquoi ?

– Parce que nous, nous savons depuis seize mois dans quel état nous avons laissé le *Saint-John* !

– Vous avez menti vous aussi ?

– Par omission. Par égard pour les parents. Il y a des choses que l'on garde pour soi quand on sait qu'elles peuvent blesser de manière stérile.

– Je vous écoute. Je ne suis pas un parent.

– Les mutins étaient des bêtes brutes et sans pitié, répondit James Larkin avec une visible émotion comme s'il était obligé de revivre des moments que l'éloignement n'avaient pas rendus moins douloureux. Leur tentative avait failli échouer à cause d'Emmanuel. Le chef de la bande a décidé de le tuer sous le

fouet. C'est Smith qui a arrêté le carnage. Mais Emmanuel était déjà bien blessé.

– Seigneur ! s'exclama le prêtre, pâle d'horreur.

– Nous sommes partis ainsi, ne sachant rien de ce qui allait se produire après notre départ...

– Vous saviez que Smith était là pour protéger les enfants !

Taylor secoua la tête.

– Nous ne savions pas quel rôle Smith jouait en réalité. Vous comprenez pourquoi nous n'avons rien pu dire aux familles. Que s'est-il passé après ?

– Emmanuel a survécu, c'est déjà un point positif !

– Oui, mais qu'a-t-il subi ensuite ? Pour qu'il en arrive à tuer Williams qui le menaçait ou en menaçait d'autres ? Que pouvons-nous imaginer ? Car ces faits remontent à seize mois. Quand Williams est-il mort ? Pourquoi Emmanuel et Gwénaël sont-ils si marqués ?

– Ce sont les deux plus sensibles, les deux artistes du groupe, il ne faut pas l'oublier.

– Réussissez-vous à parler avec eux ?

– Bien moins que par le passé. Nous n'osons pas poser de questions. De plus, nous sommes rarement seuls avec les garçons.

Le Père Forristal ne ressortit pas rassuré de l'entretien avec les deux officiers. Il s'était passé des événements très graves sur Nedeleg Island et seule leur connaissance permettrait d'aider les deux garçons malades. Car pour le directeur, il s'agissait ni plus ni moins de maladie. Il ne lui restait plus qu'une corde à son arc, rencontrer le matelot dont l'intervention avait contribué à sauver la vie du musicien. Lui savait toute la vérité. Il avait aussi sans doute moins de raisons de la taire.

Autant cela avait été un jeu d'enfant de rencontrer les officiers, autant ce fut laborieux avec Smith. Le jeune homme, invité courtoisement par un courrier du prêtre, répondit par une courte lettre opposant un refus net. Sans s'avouer battu, le Père Forristal renouvela sa proposition en suggérant cette fois de monter à Ti-Ar-Mor pour lui éviter la corvée de descendre à Sydney. Même opposition glacée.

Que faire ? La visite de Louis de Hautefort, appelé d'urgence pour un élève qui s'était cassé le bras en chahutant dans les escaliers lui permit de toucher deux mots de son nouveau dilemme.

– Ah, vous voulez parler à Smith ? C'est toute une expédition. Et en plus, vous êtes le dernier à prétendre à ce privilège !

– Que voulez-vous dire ?

Le médecin ramassa sa trousse médicale et releva la tête.

– Smith est déjà invisible aux yeux des gens comme moi. Mais pour un homme de Dieu, il n'y est pas du tout...

– Vraiment ?

Louis de Hautefort sourit.

– Ne le prenez pas mal. Oui, c'est vrai. C'est un garçon qui n'a guère de sympathie pour la religion et encore moins pour ses témoins.

– Est-ce lui qui a influencé Gwénaël ?

– Cela m'étonnerait. Ce n'est pas le genre de l'individu.

– Vous ne me laissez guère d'espoir !

– Si, celui que Dieu, lui, vous laisse !

Le Père Forristal n'était pas homme à s'avouer vaincu avant d'avoir tout tenté. Il rencontrerait Smith, quel que soit son degré d'anti-cléricalisme. Il ne s'annoncerait pas. Il surprendrait le jeune intransigeant. Il lutterait pied à pied pour savoir le fin mot de l'histoire. Sa vieille combativité irlandaise se réveillait. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui tînt tête.

Fabian Smith, depuis le départ des garçons pour la pension, habitait dans une des dépendances de la maison, spécialement aménagée pour les besoins d'un jeune homme. Il pouvait ainsi y vivre seul ou partager l'existence de la famille, selon ses désirs. Les Le Quelled, dans leur grande délicatesse, avaient ainsi voulu lui offrir la liberté et l'indépendance sans lui imposer une vie de famille trop contraignante. Mais Marie, devinant l'extrême discrétion du matelot qu'elle nommait très sérieusement son quatrième fils, s'arrangeait pour qu'il vienne prendre ses repas avec eux le midi et le soir. Elle se doutait que sans cela, il resterait terré entre ses quatre murs à travailler son brevet de capitaine, ne comptant que sur Joséphine pour lui apporter de quoi se nourrir. Fabian Smith, de son côté, découvrait avec émerveillement ce qu'était une famille aimante et chaleureuse. Il chérissait déjà Marie Le Quelled de toutes ses fibres, lui l'orphelin qui n'avait jamais connu sa mère. Il se montrait envers elle le plus attentionné des fils, ce qui lui était doublement doux en raison de l'agressivité de Gwénaël et des silences d'Emmanuel. Quand à Yves, il appréciait chaque jour davantage ce garçon sérieux, courageux, discret, avec lequel il pouvait parler librement de ses soucis avec la violence de Gwénaël, des terribles mois qu'ils avaient passé à attendre un miracle, qui se montrait toujours modéré, plein de bon sens et capable de prononcer des paroles réconfortantes.

Pour Fabian, il y avait malheureusement quelques ombres à son bonheur. La première, –de taille– était son éternel sentiment d'être un hypocrite et un usurpateur à l'égard de ses bienfaiteurs. La deuxième résidait dans l'attitude d'Emmanuel, si différente de celle de Nedeleg Island. Son mutisme ne le perturbait pas. Il y était habitué. C'était plutôt son indolence, son dégoût de toute activité qui l'inquiétaient de plus en plus. Le plus terrible était peut-être le silence du piano ou, pire encore, les rares fois où il jouait. Le silence était préférable à ces mélodies funèbres, répétitives, hypnotiques. Il sentait les parents déroutés par ces enfants qu'ils ne retrouvaient pas, le calme de l'un, la hargne de l'autre. Était-il malhonnête de continuer à se taire sur les raisons qui avaient amené cette transformation des deux garçons ? Pouvait-il dire froidement à ce père et cette mère adorables tout ce que leurs fils avaient souffert, comment ils s'étaient déchirés, quelles tortures intérieures, quels remords les avaient prématurément mûris ? Il aurait bien aimé se confier à quelqu'un. Mais Emmanuel était si lointain. De toutes les façons, il aurait opposé un refus catégorique à tout récit. La nature réservée du jeune homme l'empêchait d'oser ouvrir son cœur devant le capitaine Larkin et Taylor. La vérité lui semblait une telle bombe qu'il ne se risquait pas à en laisser échapper le plus petit indice.

Le Père Forristal frappa quelques petits coups impérieux à la porte du logement du marin qui ne tarda pas à ouvrir. A la vue de son visiteur, le jeune homme pâlit de colère et tenta de refermer la porte, ce qui lui fut impossible grâce à un pied fort bien placé et qui n'avait aucune intention de bouger.

– Savez-vous qui je suis ?

– Peu m'importe ! rétorqua Fabian avec une grossièreté qui ne lui était guère habituelle. Je n'ai pas demandé les derniers sacrements !

– Monsieur Smith, je ne vais pas renier mon sacerdoce pour vous plaire, mais une chose est sûre, ce n'est pas l'homme de Dieu qui vient vous voir.

– Ah non ? grommela Fabian, sarcastique. Qui est-ce donc ?

– Le directeur de Saint François-Xavier.

– N'est-ce pas la même chose ?

– Non. C'est donc à ce titre que je viens vous dire que je me fais beaucoup de souci au sujet de deux de mes élèves, Gwénaél et Emmanuel Le Quellec.

– A moi ? s'exclama le jeune homme sans cesser sa pression sur la porte. Vous vous trompez d'interlocuteur. Je ne suis pas le père.

– Justement, monsieur Smith. Justement.

Fabian Smith était trop fin, trop sensible, trop intelligent pour ne pas percevoir tout ce que cette démarche, ce ton grave, ce choix signifiaient quant aux préoccupations du prêtre. Elles faisaient écho aux siennes. Il comprenait très bien qu'on pût se poser beaucoup de questions sur le changement survenu chez les garçons. Il ne les avait pas connus avant le drame, mais il savait que même durant les mois où il les avait côtoyés, ils avaient considérablement évolué. Et pas dans le bon sens. A cause de cela, il s'effaça pour laisser entrer le visiteur.

D'un regard rapide, le Père Forristal engloba tout ce qui méritait de l'être dans ce logis qu'une évidente volonté avait rendu aussi humble et dépouillé qu'une cellule de moine. Seule touche de gaieté, un énorme bouquet de fleurs des champs. La table qui servait aussi de bureau était couverte de papiers et de livres. Comme tous les jours, le matelot travaillait durement.

Le prêtre s'assit sur une des chaises disponibles et considéra le jeune homme d'un air de profonde bonté.

– Monsieur Smith, ce n'est pas moi que vous détestez, c'est ce que je représente. Je ne vous en tiens pas rigueur. Je ne connais rien des raisons qui vous ont amené à avoir de telles convictions et je n'en veux rien savoir. Vous avez parfaitement le droit de haïr la religion et les hommes qui vous parlent de Dieu. Je ne suis pas là pour cela. Oubliez ce vêtement noir qui vous exaspère. Ne voyez en moi qu'un homme tout ordinaire, chargé de l'éducation de nombreux enfants et qui ne peut parler au père et à la mère de deux d'entre eux.

Fabian poussa un soupir, puis, s'asseyant à son tour, murmura d'une voix sourde :

– Oui.

– Vous vous imaginez bien, monsieur Smith, que je ne serais pas venu vous troubler, surtout sachant parfaitement les sentiments que je vous inspire, si je n'avais eu de très graves inquiétudes au sujet des enfants Le Quellec et si je n'avais pas été convaincu que vous seul, par votre coopération, étiez capable de leur venir en aide.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux savoir ce qui s'est passé depuis le départ de Sydney, ce qu'Emmanuel et Gwénaél ont vu, ont souffert de plus que leurs camarades, dans quelles circonstances Dominique Williams est mort. Bref, je veux la vérité et non pas la version édulcorée qui est la vôtre à tous, avec un parfait ensemble, quoi que nous disions !

– Mais!... protesta Smith, abasourdi par cette demande faite d'une voix impérieuse.

– Non, monsieur Smith, il n'y a pas de «mais», interrompit le prêtre avec force. Ne vous défendez pas, c'est inutile. Car je sais qu'il y a mensonge sur

toute la ligne ! Je sais qu'Emmanuel a été pris pour cible d'Owen alors que le capitaine et son second étaient encore à bord. Je sais que c'est vous qui l'avez sauvé d'une mort atroce. Je sais aussi qu'il a assassiné Dominique Williams !

Fabian Smith se dressa, furieux, les yeux étincelants, comme pour démentir cette terrible accusation.

– C'est lui-même qui me l'a dit, ajouta le directeur d'un ton très calme pour enfoncer le clou.

– Ce n'était pas un assassinat ! rugit le jeune homme, étranglé de rage. Il n'a pas pu le présenter ainsi. C'était de la légitime défense. Dominique était passé à la solde d'Owen. Il venait de tuer Burton et s'appêtait à me tuer aussi. Emmanuel l'a frappé pour l'empêcher de nuire. Il l'avait blessé seulement. Les circonstances ont voulu que nous le laissions mourir sur la plage sans lui apporter secours.

Il s'arrêta brusquement et cacha son visage dans ses mains, soudain conscient d'en avoir trop dit, d'avoir trahi l'amitié d'Emmanuel tout en s'évertuant de rectifier son image. Mais aurait-il pu laisser cet individu traiter son ami d'assassin ?

Au contact très léger d'une main sur son épaule, il se rétracta, partagé entre l'expression de son plus noir désespoir et celui d'une rage qui ne faisait que grandir contre lui-même.

– Monsieur Smith, dit à son oreille une voix d'une extrême douceur, ne vous reprochez rien.

– Quoi ? s'écria le marin, égaré de douleur. Quoi ? Ne rien me reprocher ? Alors qu'Emmanuel m'avait fait jurer...

Une intense émotion saisit le prêtre à la vue de ce visage ravagé par une douleur si sincère et si terrible.

– Le silence ?

– Oui ! Que personne ne soupçonne jamais...

Un sanglot lui coupa la parole.

– Monsieur Smith, reprit le Père Forristal, le plus calmement possible, si vous surpreniez quelqu'un en train de se préparer au suicide, votre premier réflexe ne serait-il pas de tout faire pour l'empêcher de commettre un geste fatal ?

– Si, bien sûr, répondit Fabian, maussade.

– Eh bien, ne voyez-vous pas que c'est de cela qu'il s'agit. Les deux enfants vont très mal. Le silence que vous a réclamé Emmanuel, qu'il vous a fait jurer de garder envers et contre tout, ce silence est en train de nous tuer ces enfants !

– Comment pouvez-vous être sûr que si je parle, cela les sauvera ?

– Nous ne savons pas pourquoi ils vont si mal. En le sachant, nous pourrions les aider.

– Et les serments qu'en faites-vous ? Dois-je être parjure parce que vous pensez qu'il est mieux de parler ? En quoi savez-vous mieux qu'Emmanuel ?

– En vertu de mon âge, certainement. Et dites-moi, pourquoi êtes-vous aussi convaincu que c'est Emmanuel qui a raison d'exiger le silence ?

– Parce que c'est l'indicible, sans doute. Parce que personne ne pourra vraiment comprendre. Parce qu'il y a des choses qu'on ne peut dire à des parents.

– Oui, mais à quelqu'un d'étranger à la famille ?

– Vous ? demanda durement Fabian.

– Par exemple.

– De quel droit ?

– Je ne parlerai pas de droit mais de devoir. C'est mon devoir de chercher à en savoir plus pour aider ces deux élèves à la dérive et leurs parents certainement démunis. C'est votre devoir de m'y aider !

– Au prix de révélations qu'Emmanuel m'a interdit de faire ? Comment pourrai-je le regarder à nouveau en face si je parle ? Comment serai-je encore digne de son amitié, cette amitié à laquelle je dois tout ce que je suis aujourd'hui ? Ne comprenez-vous pas que c'est impossible de trahir la confiance qu'il a mise en moi ?

– Un ulcère le ronge, monsieur Smith, vous le savez comme moi. Peut-être mieux que moi. Car cette amitié dont vous parlez vous a certainement permis, en seize mois, de pénétrer un peu l'intimité de ce garçon secret et donc de lui venir en aide.

Le directeur avait-il donc parlé avec James Larkin et Peter Taylor ? Cela se concevait. Et naturellement, ils étaient tombés d'accord pour concentrer leurs efforts sur le seul qui connût vraiment la vérité concernant les enfants et qui pût parler au nom de l'amitié. Comment savoir justement si l'amitié exigeait de se taire ou de raconter l'indicible ? En quoi ses aveux aideraient-ils Gwénaël et Emmanuel ? Qu'est-ce qui était le mieux pour les deux garçons ? Y avait-il lâcheté à céder à la pression du prêtre ou celle des officiers ? Qui pouvait lui ôter ce poids de responsabilité et de culpabilité ? Emmanuel allait-il le maudire ou le remercier s'il parlait ?

– Le sort de ces deux enfants est entre vos mains, monsieur Smith. Vous seul pouvez leur insuffler la vie.

– Gwénaël ne fait que subir le contrecoup de tout ce qu'a frappé son frère...

– Vous voulez dire sur le *Saint-John* ?

– S'il n'y avait eu que cela ! soupira Fabian.

– C'est ce qui m'inquiète, justement, de pressentir qu'il n'y a pas eu que cela.

– Je vais vous dire, murmura le jeune homme avec effort. Puis-je vous supplier...

– ... de ne pas laisser maladroitement échapper de qui je tiens ces informations. Oui, monsieur Smith. Je pense que même si vous pensez pis que pendre des hommes d'église, vous êtes prêt à faire une exception pour moi. Si je pensais que le temps travaillait pour nous, jamais je ne me serais permis de faire tant de pression pour que vous parliez. Mais je crains que dans le cas de Gwénaël comme dans celui d'Emmanuel, nous ne nous enfermions dans une situation sans issue.

– Et d'Emmanuel, on peut redouter le pire quand il se sent cerné...

Le Père Forristal ne répondit pas. Il sentait le jeune homme disposé à parler et ne voulait pas le précipiter. Les mains jointes sur ses genoux, il adoptait l'attitude d'écoute priante et tendre nécessitée par les propos qui allaient enfin venir.

Fabian commença alors son récit, cette histoire secrète des mutins du *Saint-John* et de leurs victimes. Il parla aussi de lui, de ce qu'il était, de ce qu'il avait laissé commettre et dont la honte le poursuivait toujours. Il évoqua la figure si sympathique du matelot-musicien, l'attachement des trois frères les uns pour les autres, le chantage exercé sur eux par certains pirates, la tempête, le naufrage, la félonie de Dominique Williams et d'Owen. Il narra tous les détails de la nuit tragique dans la montagne, la fin méritée du criminel, l'interminable maladie,

le revirement de Yannick. Arrivé là, il se tut, guettant sur le visage bienveillant du prêtre un signe d'encouragement.

– Rassurez-vous, monsieur Smith, dit le Père Forristal de sa voix profonde et bien timbrée. Si je ne connais pas beaucoup de choses d'Emmanuel, je connais celle-là.

Ainsi réconforté, le jeune homme put s'exprimer librement sur ce sujet qui lui tenait à cœur et dont il soupçonnait que, plus que les tortures d'Owen, il avait été dévastateur pour son ami. Il acheva sa narration nuancée, soucieuse d'exactitude et pleine de délicatesse, par cette traversée en solitaire qui elle aussi, avait marqué durablement le garçon.

– Ce n'est pas tout, cependant, ajouta-t-il comme le prêtre, après un silence, s'apprêtait à répondre.

– Quoi ? Il y a encore autre chose ? Cela ne suffit donc pas ?

L'humour du directeur n'arracha même pas un rictus au jeune homme.

– Cela devrait et pourtant, il y a, en conclusion, ce qu'Emmanuel m'a dit sur le *Bourgogne* : « tout cela pour rien. Ismaël est encore sur son île pendant des années... »

– Ah oui, cet Ismaël pour lequel l'expédition avait été organisée. J'avais fini par l'oublier...

– Emmanuel ne l'a jamais oublié un instant, lui. C'est la deuxième tentative qui échoue, après la perte du *Golden Star*. Il a maintenant le sentiment qu'une force supérieure à la sienne l'empêche de rejoindre son ami. Il n'a plus de bâtiment. Le *Saint-John*, c'était à lui. Donc, non seulement il a souffert dans son corps et dans son esprit, mais le résultat de ses souffrances est vain puisqu'il n'a pas atteint son but. Et qu'il ne l'atteindra peut-être jamais...

– Pourquoi « jamais » ? Bon, j'ai une piste, maintenant, j'en fais mon affaire !

Le directeur se leva brusquement.

– Merci, monsieur Smith, merci pour votre dévouement, votre abnégation, votre sacrifice. Ces mots vous heurtent parce que votre conscience vous dit que vous les méritez si peu. Je ne sais pas si vous allez croire un méchant homme en noir qui vénère un Dieu que vous refusez...

Fabian Smith ne put s'empêcher de rougir.

– Mais vous vous êtes comporté comme un vrai ami à l'égard des deux garçons qui nous occupent. Vous avez eu raison de parler. Et je tiens aussi à vous dire que vous n'avez jamais été un pirate, qu'il n'y a rien qui vous rapproche d'Owen et de ses complices. Le plus qu'on puisse vous reprocher, c'est une faiblesse d'adolescent. Et j'admire la manière dont vous avez remonté la pente. Vous allez me dire que c'est grâce à l'amitié d'Emmanuel et vous n'aurez pas tort. En parlant comme vous l'avez fait, vous avez contribué à payer un peu la dette que vous sentez avoir à son égard. Il y a quelque chose de plus que je risque d'exiger de vous : si je vous le demandais, accepteriez-vous de raconter à Monsieur et Madame Le Quelled tout ce que vous m'avez dit ?

– Oh, monsieur ! s'écria le jeune homme, scandalisé. De quel droit ? Comment pourrais-je faire tant de mal à des parents ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils ne sachent rien ?

– C'est votre avis, pas le mien. Ces parents sont devenus un peu les vôtres, de même manière que Yannick, Gwénaël et Emmanuel sont des frères pour vous. C'est donc votre mission de frère aîné de mettre du sens derrière les comportements des garçons. La famille Le Quelled a été disloquée, que ce soit à Ti-Ar-Mor ou sur Nedeleg Island. C'est naturellement aux parents de recoller

les morceaux. Mais ils ne pourront le faire que s'ils ont en leur possession toutes les pièces. Et vous en possédez beaucoup.

Fabian Smith était très ému par la manière toute paternelle avec laquelle cet homme qu'il avait accueilli de manière si déplaisante s'adressait à lui. La bonté dont il faisait preuve le touchait d'autant plus qu'il y retrouvait, à l'état pur, intense et rayonnant, les sentiments fraternels d'Emmanuel à son égard. Il n'était pas sans s'interroger pour savoir s'il avait devant lui le maître d'un disciple dont il avait partagé la vie durant de longs mois. Entre l'adolescent –fragile, révolté, fougueux et d'une générosité qui allait jusqu'au sacrifice de soi– et le prêtre –fort, paisible, au regard qui sondait sans juger– il y avait indéniablement un dénominateur commun. Ismaël, dans son mystère, catalysait toutes ces qualités, lui, cet ange lointain, sans doute condamné à demeurer toujours inaccessible.

– Je serai là au moment où vous me le demanderez, dit le jeune homme d'une voix grave en regardant en face le Père Forristal, cette fois-ci sans aucune dureté.

Le prêtre sourit.

– Gwénaël, Yannick et Emmanuel ont de la chance de vous avoir pour frère et pour ami. Monsieur et Madame Le Quellec ne mesurent pas encore celle qu'ils ont d'avoir ouvert leur cœur à un quatrième fils.

Et sur cet adieu, il le quitta.



# Table des matières

Chapitre 1	.	.	.	.	.	.	<b>3</b>
Chapitre 2	.	.	.	.	.	.	<b>13</b>
Chapitre 3	.	.	.	.	.	.	<b>25</b>
Chapitre 4	.	.	.	.	.	.	<b>37</b>
Chapitre 5	.	.	.	.	.	.	<b>49</b>
Chapitre 6	.	.	.	.	.	.	<b>61</b>
Chapitre 7	.	.	.	.	.	.	<b>73</b>
Chapitre 8	.	.	.	.	.	.	<b>85</b>
Chapitre 9	.	.	.	.	.	.	<b>97</b>
Chapitre 10	.	.	.	.	.	.	<b>109</b>
Chapitre 11	.	.	.	.	.	.	<b>121</b>
Chapitre 12	.	.	.	.	.	.	<b>135</b>
Chapitre 13	.	.	.	.	.	.	<b>147</b>